





[illegible] 16 Plates

[illegible]

[illegible] the publishers

[illegible]

[illegible] 15 plates [illegible]

[illegible] Table [illegible]

[illegible] 16 [illegible]

[illegible] first [illegible]



G. DE GONET, Éditeur, 6, rue des Beaux-Arts. — MARTINON, Libraire, 4, rue du Coq-Saint-Honoré.
A LEIPSIG, chez Ch. TWIETEMEYER.

PERLES ET PARURES.

LES

JOYAUX.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACOUR ET COMP.

RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 31, ET RUE SOUFFLOT, 11.


PERLES ET PARURES
FANTAISIE
PAR
GAVARNI
G. de Gonet
Éditeur
6, rue des Beaux Arts

LES

JOYAUX

FANTAISIE

PAR GAVARNI

TEXTE

PAR MÉRY

MINÉRALOGIE DES DAMES PAR LE Cte FŒLIX.



PARIS

G. DE GONET, ÉDITEUR, 6, RUE DES BEAUX-ARTS.

MARTINON, LIBRAIRE, rue du Coq-Saint-Honoré, 4.



MADAME VEUVE JANET, rue Saint-Jacques, 59.

A LEIPZIG, CHEZ CHARLES TWIETMEYER.

PERLES ET PARURES.

LES JOYAUX.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DIAMANT AUX MILLE FACETTES.

Le royaume de Solo, enclavé dans l'île de Java, n'a pas une étendue fort considérable, mais c'est un délicieux pays, surtout depuis l'extinction complète du fameux volcan *Mara-Api*, la *colère du feu*.

Ce n'est pas le seul rapport que Java ait avec la Sicile.

De même que la Grèce a créé les ruines de Ségeste, de Taorminum, d'Agrigente, dans l'île de l'Etna, de même le Bengale a créé les ruines aussi admirables de l'île de *Mara-Api*.

Zeb-Sing, le fils du roi de Solo, avait une imagination qui n'était autre chose qu'un coup de soleil indien.

Quand un poète a le bonheur d'être prince, ce qui est rare en Europe, il se donne toutes les fantaisies de ses rêves et les paie comptant; mais quand ce poète prince est Indien, la réalisation d'un caprice ne connaît aucun obstacle.

Faut-il incendier une forêt pour tuer une panthère hydrophobe, on l'incendie.

Faut-il dessécher un lac pour en faire une rizière, on supprime le lac.

Faut-il enfoncer vingt portes de bronze pour enlever une brahmanesse, on traite l'airain comme de la porcelaine du Japon.

Rien ne coûte à ces hommes, qui ont, un jour de caprice, haché à morceaux deux ou trois montagnes pour faire le temple de Donmar-Leyna.

Zeb-Sing, ayant rencontré un fakir mourant de faim sur la route de Solo, détacha un diamant de sa boutonnière et le lui jeta en disant :

— Ceci te donnera du riz, du *vampi*, de la noix d'arec et du jambon d'ours de Labiata jusqu'à ta mort.

Le fakir ramassa le diamant, et dit au prince :

— Tu es généreux comme Aureng-Zeb, et tu mérites de porter à ton doigt le fameux diamant Beabib qui vous raconte toutes les

histoires qu'on lui demande, au lever du soleil, et laisse apercevoir dans ses facettes les types de femmes les plus merveilleux de l'univers.

— Dis-tu vrai? demanda le prince.

— Je le jure, par le *Désavantar!* répondit le fakir.

A ce serment, la joie illumina le visage bronzé du jeune prince.

— Ce diamant Beabib, demanda-t-il, est-il plus beau que le diamant *Couriz?*

— *Couriz* ne pèse que 137 carats.

— C'est vrai, répondit le prince.

— Le diamant, poursuivit le fakir, que l'empereur Baber prit à Agra, en 1526, pèse 224 *rattees*, ou 672 carats, le diamant d'Aureng-Zeb pèse 900 carats.

— C'est encore vrai, dit le prince; et *Beabib*, dit le prince, combien pèse-t-il donc?

— Ah! voilà le prodige, reprit le fakir.

Ce n'est pas le poids qui fait la valeur. Beabib ne pèse que 32 carats; et je donnerais pour lui volontiers, tout pauvre que je suis, les diamants de Baber et d'Aureng-Zeb.

— Et où peut-on trouver ce diamant?

— Chez le brahmane Kosrou, à Hyder-Abad, devant la pagode de *Ten-Tauli*.

Voilà un fakir très connaisseur en diamants, se dit le prince; sa parole doit être vraie, puisqu'il a juré par les dix incarnations. J'irai à Hyder-Abad.

Zeb-Sing dit au roi son père: Je suis jeune, et je ne sais rien. Je veux voyager pour m'instruire.

Je veux voir Ceylan, illustre par la bataille de Rama et de Ravana; je veux voir Taranganbouri, *la ville des ondes de la mer* (1); Caveri et sa rivière bleue; Elora et ses temples souterrains; Hyder-Abad et ses mines de diamants.

Je veux voir Malabar et Coromandel, rivages aimés des dieux.

Mon père, ouvrez le trésor de vos largesses, et je pars.

Les rois barbares sont fort généreux.

Zeb-Sing puisa dans la vaste main de son père, et il partit, riche comme deux Nabads.

Il ne visita ni Ceylan, ni Caveri, ni Elora; son navire doubla le Coromandel, et suivit la côte du Mysore, jusqu'au petit port d'Elmin. De là, il se dirigea vers Hyder-Abad, seul but de son voyage.

Arrivé dans la ville des diamants, le prince Zeb-Sing se déguisa en marchand d'Arménie, et se rendit à la maison du brahmane Kosiou, qui demeurait vis-à-vis la pagode de Ten-Tauli.

Le fakir avait dit vrai.

(1) Que les voyageurs barbares ont nommé *Tranquebar*.

Le prince et le brahmane eurent un fort long entretien, à la suite duquel ce dernier, Indien fort dévot, dit qu'il travaillait depuis vingt ans afin d'acquérir une grande fortune, dont l'emploi devait lui ouvrir, après sa mort, les portes du jardin Mandana, où il pourrait contempler éternellement la déesse Indra, assise sous son manguier, à côté d'Irivalti, son éléphant de prédilection.

— Et comment, dit le prince, comptez-vous employer cette fortune, afin de jouir de tant de voluptés après votre mort ?

— En faisant restaurer le second étage de la pagode de Ten-Tauli, qui a été saccagée par un impie roi Mahratte.

— Et que vous manque-t-il, demanda le prince, pour commencer l'œuvre de cette restauration ?

— Il me manque une somme énorme, dix mille sequins, ou leur poids en or.

— Si vous étiez un marchand de diamants, dit le prince, comme tant d'Indiens de votre ville, nous pourrions faire ensemble un petit commerce, et vous auriez tout de suite assez d'or pour entrer, après votre mort, au jardin Mandana.

— Je n'ai qu'un diamant, un seul, — répondit tristement le brahmane, — mais il m'est précieux comme la lumière du jour.

Ce n'est pas un diamant, c'est un ami.

Il me console, il me parle, il me réjouit, il m'enchante.

Ce diamant recèle un secret dans chacun de ses rayons :

Le soleil a mis vingt mille ans pour le créer dans un caillou fécond du mont Ni-Kiou; et pendant ce long espace, tous les événements qui se sont accomplis dans le monde se sont reflétés dans ce diamant, en passant par le soleil; faites-vous donc une idée des choses innombrables qu'il peut m'apprendre!

Avec lui, je n'ai besoin de rien; sans lui, j'aurai besoin de tout.

— Sage brahmane, dit le prince.

Les dieux me gardent de ravaler votre diamant! Mais vous êtes vieux, et quand même vous vivriez un siècle, comme votre illustre roi Soudraka, jamais vous ne serez assez riche pour restaurer le second étage de la pagode de Ten-Tauli.

Tous ces vains plaisirs que vous donne votre diamant sont passagers et périssables; ils vous fermeront peut-être le jardin du Dieu Bleu, et vous ouvriront une porte des sept enfers, où sont les mauvais esprits.

Tandis que, si vous avez la vertu de renoncer aux voluptés terrestres, et de restaurer la pagode voisine, vous jouirez éternellement des ineffables et éternelles douceurs du jardin Mandana. Sage brahmane Kosrou, à votre place, je n'hésiterais pas un instant.

— Et que feriez-vous, jeune homme?

— Je vendrais le diamant dix mille sequins.

— Il est possible, — dit le brahmane, après un moment de réflexion.

Il est possible que si je trouvais un acheteur.....

— Vous trouverez l'acheteur, interrompit vivement le prince.

— Ah ! ce serait difficile !

— Non, et la preuve, c'est que l'acheteur est trouvé.

Je veux être de moitié dans votre pieuse action.

Je suis un zélé sectateur de Siva, comme vous ; voyez la raie blanche de mon front, je m'associe à la restauration de la pagode de Ten-Tauli, et j'achète votre diamant au prix demandé.

Vous aurez le poids de l'or demain.

Le brahmane regarda le ciel bleu avec un sourire de prédestiné ; il entrevit Indra, le manguier et l'éléphant Irivalti.

Le marché fut donc définitivement conclu le lendemain.

Le prince donna l'or, le brahmane donna le diamant.

— Je désire, dit le brahmane, que mon diamant Beabib conserve ses vertus merveilleuses entre vos mains ; et je vous fais une prière...

— Laquelle, sage brahmane ?

— Toutes les fois que vous aurez vu, dans les rayonnements miraculeux de mon diamant Beabib, une histoire digne d'être

contée ou une image digne d'être reproduite, elle ne sera pas, je l'espère, perdue pour moi.

Le jeune prince promit de lui communiquer tout ce que Beabib lui raconterait de curieux, et lui ferait voir de merveilleux.

A la suite de cet entretien, le brahmane Kosrou fit publier, dans Hyder-Abad, que la restauration de la pagode de Ten-Tauli commencerait le lendemain, et il invita les sculpteurs, les fondeurs de métaux, les architectes, les ouvriers subalternes, à se trouver au chantier de la pagode, le lendemain au lever du soleil !

Ce lever était aussi, ce même jour, impatiemment attendu par le prince Zeb-Sing ; jamais nuit ne lui avait paru plus longue.

Il tenait le merveilleux diamant au bout de ses deux doigts, et regardait le sommet de la montagne orientale de Ni-Kiou.

L'astre se leva, et le prince plongea ses regards dans les horizons infinis qui jaillirent au même instant des étincelles de *Beabib*.

Ce phénomène d'optique, qui était la vertu de *Beabib*, s'expliquera facilement ou paraîtra, peut-être, moins surnaturel, si on le compare au mirage égyptien, avec lequel il a beaucoup de rapports.

Les vastes déserts de l'Ethiopie et de l'Abyssinie renferment des oasis solitaires pleines d'ombres et d'eaux vives.

Ces bois de palmiers et de sicomores, entourés de déserts

brûlants, se reflètent dans la nue, comme dans un miroir, lorsque certaines conditions atmosphériques arrivent et retombent de l nue en décrivant une courbe infinie sur l'horizon d'un autre désert lointain, où le phénomène du mirage s'accomplit.

L'éblouissement dont fut saisi le prince produisit, cette première fois, un effet incroyable.

Son regard plongea dans un monde nouveau et infini, où d'abord tourbillonnaient confusément toutes les couleurs et les nuances que le soleil crystallise dans le flanc des roches, comme un alchimiste dans un creuset.

Zeb-Sing croyait voir rouler en fusion comme des fleuves toutes les étoiles du ciel, puis tout-à-coup, cette lumière torrentielle s'arrêtait, et d'immenses horizons de jaspe, d'émeraude, de porphyre, de topaze, de saphir, se déroulaient à perte de vue, emportant avec eux des populations splendides, des armées étincelantes, des charriots d'or, des fêtes babyloniennes, des cités de marbre, des jardins de fées, des lacs d'argent fluide, des harems pleins de fleurs et de femmes, des portiques de rubis, des colonies aux tentes de pourpre, des bazars inondés de toutes les étoffes de Kachmir et d'Ispahan : merveilleux chaos de toutes les choses qui ravissent les yeux, et que le pinceau du soleil colore dans un travail éternel.

Ces fleuves lumineux, ces campagnes éblouissantes devenaient ensuite le théâtre de toutes les scènes que l'Asie a vues depuis les âges fabuleux.

Les caravanes primitives passaient avec leurs troupeaux et leurs dromadaires, sur des fonds de perspective, éclairés par des constellations de diamants.

Les golfes bleus d'Ormus et d'Ophir se peuplaient de femmes nues, qui jouaient sur un sable de perles.

Toutes les nymphes océanides semaient des fleurs sur les îles Maldives, où le dieu de la mer indienne agitait son trident de corail, en appelant une armée de jeunes tritons, descendus de leurs conques de nacre, avec des couronnes de lavanteras.

Par intervalles, l'Océan repliait son voile de saphir, et découvrait à l'œil ses profondeurs mystérieuses, ses grottes tapissées de perles, ses abîmes remplis des trésors des naufragés, ses gouffres où nagent les monstres inconnus, les vallées sous-marines, semées de fougères colossales, les cratères des volcans éteints, les colonnades de stalactites, les montagnes de nacre, les pyramides de coquillages, les gigantesques buissons de corail; enfin, tout le reliquaire gardé par l'océan indien, et que l'œil même du soleil n'a jamais vu, lui qui voit tout.

Le jeune prince, redoutant une ophthalmie, éteignit cette irradiation merveilleuse, en serrant *Beabib* dans le creux de sa main.

Avec quelle pitié il regarda le monde vulgaire qui s'aplatissait autour de lui.

Il était semblable à l'habitant de l'étoile Ibis qui descendrait sur notre terre pour assister à une nuit éclairée par un quart de lune.

Cependant, tout prince qu'il était, il n'oublia pas sa promesse.

Il se rendit chez le brahmane Kosrou, et lui raconta sa première vision dans cette harmonieuse langue que parlait Siva, lorsqu'il séduisait les filles des hommes, sous les rosiers des sept pagodes, dans ce paradis terrestre que les barbares nomment Ceylan.

Le sage brahmane écoutait le récit, et ses yeux humides d'une volupté sainte suivaient la vision sur les lèvres du prince Zeb-Sing.

— Mon fils, dit-il au prince, j'ai depuis bien des années sondé du regard les mystères de Beabib, mais jamais je n'ai joui d'une pareille vision.

Ce sont les dieux qui t'ont récompensé.

Regarde de l'autre côté de ma maison, et vois avec quelle ardeur les ouvriers d'Hyder-Abad travaillent à la restauration de la sainte pagode de Ten-Tauli.

C'est ton ouvrage, mon fils.

En effet, une superbe corniche couronnait déjà la base du second étage, et laissait voir un superbe cordon de têtes d'éléphants, à trompe courte, avec des crinières de lion.

Mille sculpteurs travaillaient sur de nombreux échafaudages, abrités par de vastes tentures de feuilles de bananiers.

Le lendemain, Zeb-Sing attendit encore le lever du soleil, et le premier rayon de l'astre anima une seconde fois son diamant.

L'œil du prince était tombé sur une facette qui prit soudainement la teinte de l'émeraude, et s'élargissant, comme un horizon, offrit une scène de la vie des Makidas, heureuse peuplade qui habite les rives d'un lac délicieux, non loin de la baie d'Agoa.

Les êtres humains qui apparurent sur cette zône africaine s'entretenaient dans une pantomime si expressive, que la parole n'aurait rien dit de plus à l'oreille du spectateur.

Zeb-Sing donna même des noms à ces personnages, et il appela cette vision en la racontant au brahmane

L'Emeraude et le Corail, ou le Mirage du lac des Makidas.



L'ÉMERAUDE ET LE CORAIL

OU

LE MIRAGE DU LAC DES MAKIDAS.

Sage brahmane, si vous n'êtes jamais sorti des sentiers brûlés et des roches ardentes, où le soleil trop généreux torréfie les diamants d'Hyder-Abad, vous ne pouvez vous faire une idée des charmes primitifs du lac des Makidas. C'est un miroir de nacre unie, et il est couronné de nauciéas, de lenstiques, de boabads, de caquiers, des liquidambars, de palmistes, dont les verdures mêlées sont plus réjouissantes à l'œil que les plus beaux tapis tissus par les brahmanesses, dans la fraîche vallée de Kachmir. La tribu sauvage qui s'est établie au bord de ce lac, depuis les premiers jours du monde, offre la plus belle espèce d'hommes et de femmes qui se puisse voir dans les zônes ardentes. Les Makidas

ont la couleur de l'ébène, et leur peau est douce comme l'ivoire jeune. Les femmes ont des cheveux superbes comme la race bengalienne, et leurs traits ont la correction gracieuse des visages de nos plus belles statues de la déesse Lachmi.

Au milieu du lac est une île très vaste, pleine de huttes de joncs, toutes ombragées de beaux arbres. C'est la ville et le royaume des Makidas. De tous les côtés, ce peuple est défendu par la profondeur des eaux, contre les attaques des bêtes fauves et contre les éléphants des bois de Sisikarma. Chaque Makida est roi un jour de l'année et gouverne. Les vieillards conseillent le roi et ne gouvernent plus : on les vénère comme des dieux; on leur donne les plus beaux produits de la chasse et de la pêche; et le soir, on se range en cercle autour d'eux, et on écoute leurs sages leçons.

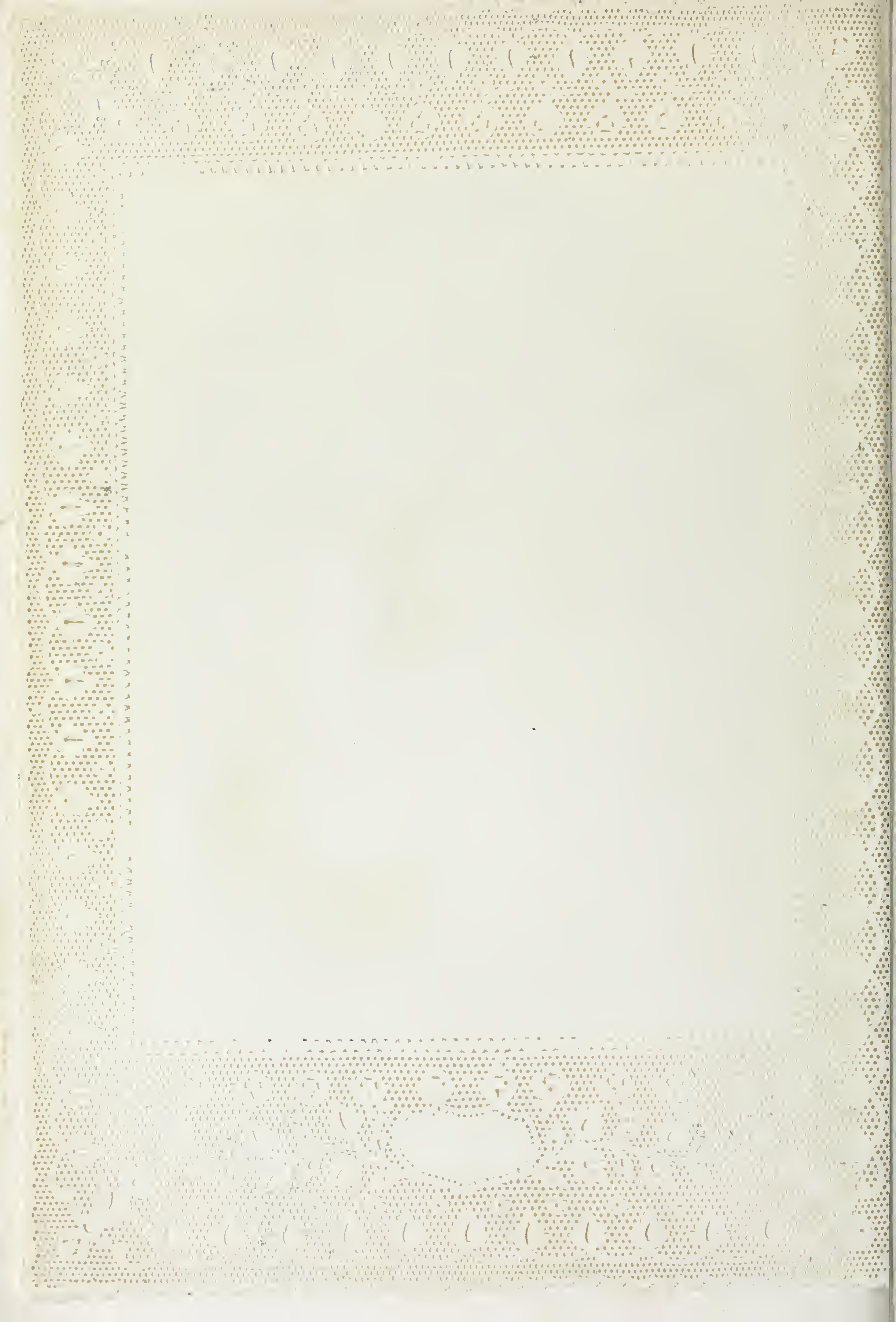
Un brahmine que j'ai vu à Solo, et qui a beaucoup voyagé sur les terres lointaines, a visité la tribu des Makidas et m'en a parlé ainsi :

Ce matin, j'ai assisté, sur la facette émeraude du diamant Beabib, à un mariage de Makidas.

Il y avait une jeune fille, belle comme la déesse de la volupté que nous adorons sous le nom de Sursuti. Ses beaux cheveux.... Mais toute description, quelque poétique qu'elle puisse être, ne serait jamais parvenue à la faire apparaître aux yeux du brahmane avec tous ces charmes. Zeb-Sing eut donc recours à son talent de dessinateur, et arrivé à ce point de l'histoire qu'il racontait, il déroula une feuille de palmier desséchée, sur laquelle il avait tracé cette ravissante image.



L'EMERAUDE



Vingt jeunes Makidas se tenaient debout aux deux côtés de la jeune fille et semblaient attendre un ordre. Toute la tribu était assise sur les fougères et les graminées flottantes qui bordent comme une guirlande le lac des Makidas.

Un signal a été donné; les vingt jeunes prétendants se sont élancés d'un même bond dans le lac, et ont nagé pour atteindre la rive opposée.

Le premier arrivé a cueilli une fleur de spondea, et la tenant élevée au-dessus de l'eau, il est rentré dans l'île et l'a donnée à la jeune fille. Le second exercice consistait à franchir un large torrent qui sort du flanc d'une roche au centre de l'île, et que l'oiseau seul semble pouvoir traverser en un élan. Les jeunes Makidas ont tous essayé d'imiter l'oiseau, mais les ailes leur manquaient ; ils tombaient sans atteindre l'autre bord, et une grande hilarité générale accueillait leur malheureuse tentative; le premier vainqueur a décrit une courbe superbe, comme une pierre lancée avec une fronde, et tombant sur l'autre rive, il a cueilli une clochette d'or, pour les cheveux de la jeune fille. Ce nouveau triomphe a fait conclure un mariage par acclamation. Les vieillards ont réuni les deux époux, et le roi a donné à la mariée une belle parure, toute faite de ces belles émeraudes qu'on trouve en Afrique, dans les roches brunes d'Elmina.

L'éblouissante irradiation que le soleil versait sur cette scène a produit ensuite un brouillard lumineux qui a voilé le lac des Makidas, comme un rideau de gerbes d'or qui tomberait sur une scène de théâtre; insensiblement, ce voile tissu de rayons

s'est déchiré par éclaircies splendides, et a laissé voir un berceau de rosiers de Bengale, bordant la rive d'un fleuve saint. Charmante, comme l'Eve de l'Indus, ses cheveux noirs flottants aux brises, voilée d'un *sari* d'étoffe diaphane, une jeune fille bengali chantait un *pantoun,* avec une voix mélodieuse, comme celle de l'oiseau qui annonce le jour sur la cime des palmiers. Cette chanson d'amour disait les tourments de l'*attente.*

Quand les cinq fleuves de Lahore
Chassent la brume de leurs lits,
Quand le sourire de l'aurore
A réveillé nos bengalis;

J'ai quitté ma natte, tressée
Pour les nuits douces du sérail,
Et le cœur plein d'une pensée,
J'ai mis mes trois rangs de corail;

J'ai mis le *sari* qu'on admire
Aux fêtes où l'on vient me voir;
Le sultane de Cachemire
A pleuré trois jours pour l'avoir;

La fière reine de l'Asie
Le demandait à son mari;
Elle a gardé sa jalousie,
Et moi j'ai gardé mon *sari.*

Car le beau prince de Mysore
Doit passer ici pour me voir;
Je venais l'attendre à l'aurore,
Et je l'attends encor ce soir.



LE

CORAIL

Le diamant Beabib, dans ses caprices d'optique, ne voulut pas me permettre d'en voir davantage sur sa facette émeraude. Je laissai donc la jeune fille bengali dans son attente, à l'ombrage de son parasol soutenu par la plus jeune de ses esclaves, et peu à peu elle se perdit dans des vapeurs confuses, pareilles aux ombres du crépuscule, dans les froides régions du nord ; je vis encore étinceler son collier, au dernier moment, sous un dernier rayon ; puis la vision s'évanouit, et le beau prince de Mysore ne parut pas sur l'horizon du couchant.

Le sage brahmane Kosrou écouta ce récit avec un plaisir mêlé de vifs regrets ; le diamant Beabib ne lui appartenait plus, hélas ! un autre jouissait de ce trésor merveilleux ! Mais Kosrou trouvait une consolation dans la vue de la pagode voisine, dont le second étage avançait avec une grande rapidité, comme si les divins architectes du palais Mandana fussent descendus sur ce chantier terrestre, pour s'associer à des confrères mortels.

Le jeune prince Zeb-Sing, possesseur du diamant Beabib, était fort instruit, comme nous l'avons dit déjà, et son instruction lui devait admirablement servir, dans ses études d'optique universelle, et surtout pour la reproduction graphique des images apparues dans les facettes de Beabib ; car un simple ignorant aurait été obligé, comme le coq de la fable, de porter Beabib à un lapidaire, pour proposer un échange quelconque. Zeb-Sing, né dans les régions équinoxiales, savait que le globe n'est favorisé par le soleil que sur certaines zônes et qu'en s'aplatissant vers ses pôles, il se couvre de glaces, de brouil-

lards et de frimas. Les pays septentrionaux étaient donc parfaitement connus du jeune prince, et, à première vue, il aurait nommé de son vrai nom, *Arthur-Seet*, la montagne blafarde qui s'élève en Écosse, derrière Édimbourg. Il paraît que le diamant Beabib aimait les contrastes, comme la nature sa mère, car le lendemain du jour, où la rive de l'Indus s'était révélée sur une facette splendide, un ciel sombre, un horizon de neige, un paysage désolé, se déroulèrent sur la facette topaze. Zeb-Sing trouva ce contraste charmant, et il contempla même avec une volupté d'artiste ces montagnes couvertes de glaçons pyramidaux, comme un épicurien savoure de l'œil les charmes d'un sorbet italien, dans les ardeurs dévorantes de l'été.

Passer des rayons de la cime volcanique de *Mara-Api* de Java, aux paysages de l'Écosse, est une transition délicieuse pour un Indien. Les lèvres altérées du jeune prince s'inclinaient sur l'horizon d'Écosse, comme pour se rafraîchir, et elles aspiraient une fraîcheur délicieuse.

Voici à ce sujet ce que le jeune prince raconta tout de suite au brahmane toujours avide des récits merveilleux puisés dans le foyer inépuisable du diamant Beabib.

LA TOPAZE D'ÉCOSSE.

L'histoire d'Héro et de Léandre est une légende de tous les pays. Léandre traversait, toutes les nuits, à la nage, le détroit d'Abydos; Killy faisait une chose plus facile; toutes les nuits, il traversait, sur une barque, le lac de Ben-Lomon, en Écosse : il lui était impossible de se servir de la voile pour ce petit voyage, car on sait qu'un vent perpétuel, descendu des cimes neigeuses d'Arthur-Hill, désole pendant tout l'hiver ces parages humides, et briserait le mât le plus solide taillé dans le chantier de Chatam. Il fallait pousser la barque à la rame, et lutter contre des vagues qui submergeaient la frêle coquille à chaque instant.

Killy surmontait avec courage et joie tous ces obstacles, parce qu'il allait revoir sa jeune fiancée à Cold-Stream, de l'autre

côté du lac. L'œil fixé sur un foyer de broussailles, allumé comme un phare sur le rivage voisin, Killy souriait aux embûches du lac, et puisait, à chaque effort, une énergie nouvelle dans son amour.

Killy ne courait pas les mêmes dangers que Léandre; sa barque ne risquait pas d'être submergée; même dans la plus violente tempête, elle suivait les vagues dans leurs fougueuses ondulations, et remontait toujours à leurs cimes; mais au milieu d'un hiver polaire, le froid était si rigoureux sur le lac que le jeune Killy, malgré son éducation robuste, était obligé de couvrir ses épaules d'un manteau de fine laine écossaise, que le vent arrachait avec une force irrésistible, en dépit des nœuds et des agrafes, et emportait au loin sur les ondes comme une feuille sèche, de sorte que Killy se trouvait beaucoup plus maltraité que Léandre lorsqu'il arrivait au rivage; il n'était pas noyé, mais il était transi et pâle comme l'agonisant aux abois.

Katrina, la fiancée de *Cold-Stream*, attisait le feu de broussailles dès qu'elle voyait poindre, dans une éclaircie boréale, la barque de Killy, et cette précaution, tant bonne qu'elle fût, ne remédiait au mal que lorsque le mal était consommé. Souvent la pâle lueur de l'aube retrouvait encore Killy pâle et muet devant les tisons à demi éteints.

Killy avait ainsi abandonné aux ouragans du lac tous les manteaux et les *plaids* héréditaires de sa famille; peu favorisé de la fortune, comme tous les Highlanders, il se voyait ruiné par les

déprédations nocturnes du vent de l'hiver, et, chose bien plus terrible! il lui devenait impossible de continuer ses traversées sur le lac si son dernier manteau paternel allait rejoindre les autres dans les abîmes du Ben-Lomon. Dans toutes les zônes, il y a une fatalité qui poursuit les amants qui abusent des ténèbres protectrices de la nuit pour insulter par leur bonheur les mortels raisonnables qui dorment. Léandre se noie devant la tour d'Abydos; Dhéran est dévoré par une panthère devant les ruines des Sept-Pagodes; Killy est dépouillé de son manteau sur le lac de Ben-Lomon. La moralité de ceci semble dire que Dieu a fait la nuit pour le sommeil.

— Je n'ai plus qu'un manteau, disait Killy à Katrina, et que deviendrai-je si le vent du lac me l'emporte, selon son habitude? Il faudra donc renoncer à vous voir, car, vous le savez, nos deux familles sont en guerre, comme toutes les familles d'Écosse, pour imiter les parents de Lucie de Lammermoor et d'Edgar de Ravenswood; il nous est impossible de nous voir pendant le jour; malheur à nous si votre père nous voyait; vous verriez renouveler, par ce puritain, l'histoire de Jepté l'Israélite.

Laissez-moi vous sauver; laissez-moi partir; nous nous reverrons dans des temps plus heureux; vous serez à moi, un jour; rien ne peut changer notre destinée, ni déchirer notre contrat nuptial.

— Mais, dit naïvement la jeune Katrina, puisqu'il vous reste, dites-vous, encore un manteau, pourquoi me faites-vous, ce matin, de si tristes adieux?

— Le manteau qui me reste, dit Killy, est une relique sacrée ; un de mes aïeux le portait à la bataille du pont de Bothwell ; il est renfermé dans un coffre de sapin tout parfumé de camphre, et l'aîné de la famille ne l'en retire qu'une seule fois dans l'année, pour s'en parer avec orgueil, la veille de Saint-Valentin.

Si le vent du Ben-Lomon me volait ce dernier manteau, je le suivrais dans les abîmes du lac, et je ne reparaîtrais plus à la surface des ondes, même pour voir ma fiancée, ma belle Katrina.

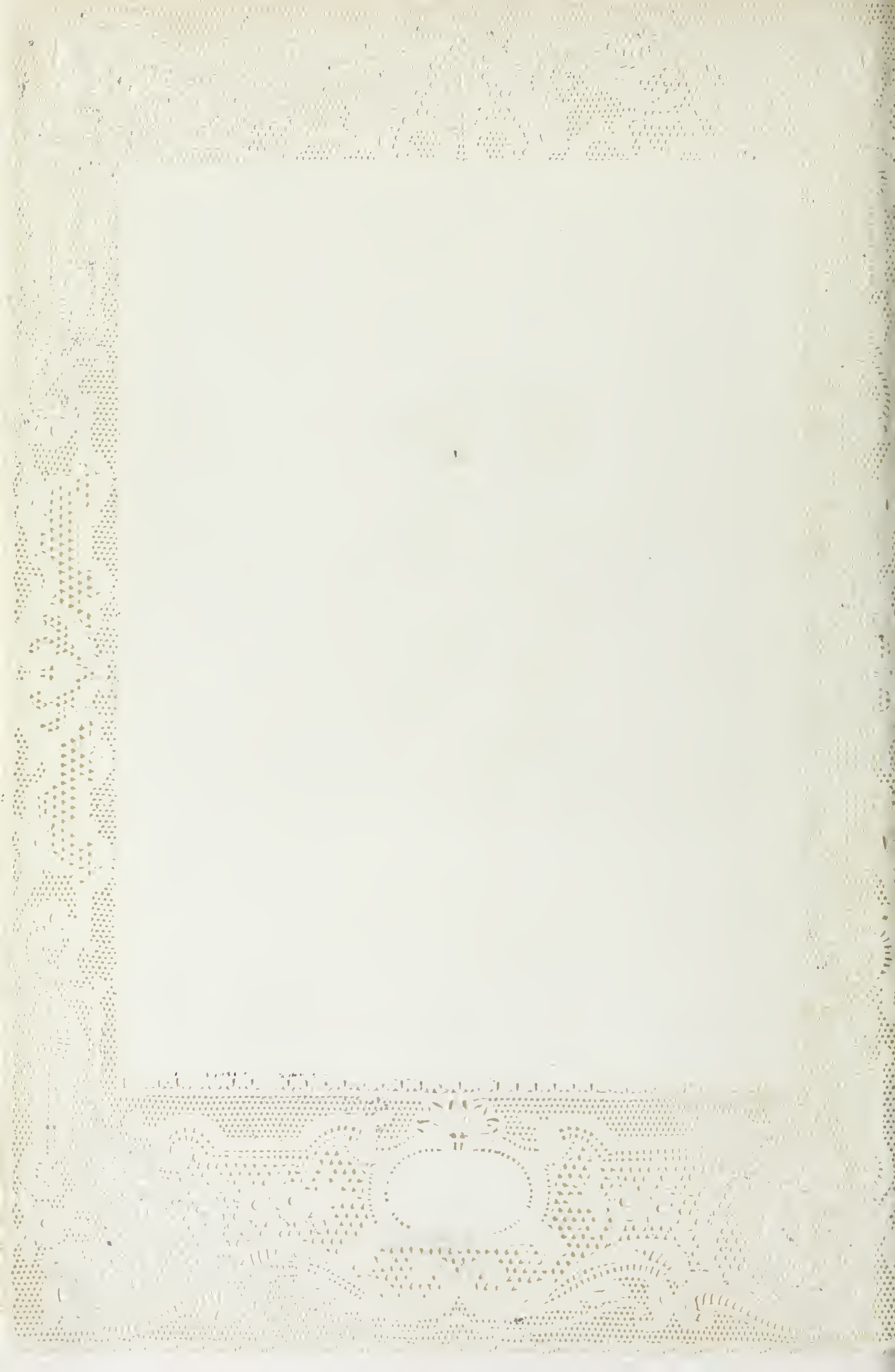
— Écoutez-moi, Killy, — dit la jeune fille en regardant les premières lueurs de l'aube, comme on regarde une horloge, pour s'assurer si on a le temps de prolonger un dangereux entretien; — écoutez-moi..... Nous, les filles rêveuses de *Cold-Stream*, nous avons des secrets que nos mères nous ont appris, et que nous ne révélons qu'à nos maris, parce que le mariage ne fait qu'un être de deux êtres, et qu'il n'est pas permis à l'homme d'ignorer ce que sait sa femme. Cependant, je veux devancer l'heure des confidences, du moins par un seul secret, car puisque nous sommes fiancés, nous sommes époux.

— Nous sommes époux, — dit Killy comme un écho attendri.

— Il y a dans les pierres, comme dans les fleurs, poursuivit Katrina, il y a des vertus mystérieuses que le hasard ou l'inspiration fait découvrir : l'aimant attire le fer, l'ambre attire la paille, nous le savons tous; l'effet existe, la cause est ignorée; elle le sera toujours : jamais l'esprit ne comprendra les relations occultes



LA
TOPAZE
d'Ecosse



qui lient deux choses inertes et mortes, et toujours l'homme surprendra par hasard quelques nouvelles relations du même genre, et ajoutera ainsi une nouvelle énigme aux mystères qui l'entourent et confondent son esprit.....

Avez-vous quelquefois remarqué, mon cher Killy, cette pierre qui agrafe le tissu de laine sur mon sein ?

— Je la regardais encore, à présent, dit Killy.

— Eh bien ! continua la jeune fille, cette pierre est une topaze d'Écosse. C'est la troisième espèce des topazes ; celle-ci n'a pas le vif éclat de jaune jonquille, comme la topaze d'Orient, ni le jaune rougeâtre de la topaze du Brésil ; on voit que la nôtre a été formée sous un soleil froid, et qu'elle a le tranquille reflet des aurores boréales du septentrion ; comme l'aimant, comme l'ambre, notre topaze possède une vertu mystérieuse que les pâtres des hautes terres connaissent bien, et se soucient fort peu d'expliquer ; car telle est la sagesse des hommes voisins de la nature, ils se servent des effets sans s'inquiéter des causes.

La topaze d'Écosse désarme la colère des tempêtes ; elle semble éteindre le souffle du vent ; elle porte avec elle une immuable sérénité ; prenez ce bijou, Killy ; je vous le donne ; ce sera l'agrafe du manteau de vos ancêtres, et avec ce talisman vous pourrez défier tous les ou ragans nocturnes que la montagne d'Arthur envoie au Ben-Lomon ; jamais votre vêtement séculaire ne quittera vos épaules tant qu'il sera défendu par cette petite pierre d'un jaune verdâtre, muette, mysté-

rieuse, et puissante comme l'ambre et l'aimant, dont elle est sœur.

La confiance et la foi marchent avec le véritable amour. Killy prit la topaze d'Écosse, et ne douta point de ses vertus.

La nuit suivante, Killy jeta respectueusement sur ses épaules le vénérable manteau de ses aïeux, et l'agrafa sous le menton avec la topaze d'Écosse, sans douter un seul moment de l'efficacité de cette mystérieuse précaution.

Ensuite, le jeune fiancé monta sur sa chétive barque, et agita les rames dans la direction de *Cold-Stream.*

L'air n'exhalait pas le moindre souffle; le lac était uni comme un miroir; toutes les voix d'*Arthur-Hill* restaient dans leurs grottes brumeuses; Killy remarqua sagement que ce silence de la nature ne pouvait être attribué à la vertu de la topaze; il n'y a pas de tempêtes continuelles, et le ciel le plus orageux se repose quelquefois, comme un orchestre épuisé par ses explosions.

Killy regrettait même les puissantes rafales des autres nuits; il aurait été si heureux d'essayer l'influence du précieux bijou, et de se montrer à sa fiancée, avec un manteau, enfin respecté par les démons aériens du lac!

Une brise de terre souffla de *Cold-Stream*, et repoussa la barque, après le coup de minuit; les rames la faisaient avancer, avec des mouvements imperceptibles.

Killy se désespérait.

— Au moins, se disait-il, les colères d'*Arthur-Hill* qui m'enlevaient mes manteaux, me lançaient comme une flèche vers le rivage adoré de *Cold Stream*, et ce calme semble clouer ma barque sur chaque ride du lac !

Fantômes des grottes de Fingal, réveillez-vous ! unissez vos souffles, et emportez-moi dans vos tourbillons vers les bruyères de Katrina !

Les fantômes de la grotte de Fingal ne se réveillèrent pas.

Une traînée d'opale blanchit les brumes de l'orient, et Killy avait encore devant lui une immense étendue de lac à traverser.

Le feu de broussailles pâlissait à l'horizon, comme une lampe aux premiers rayons du jour.

Katrina, sans doute, avait regagné la maison de son père, emportant dans son cœur un mystère et un désespoir.

Le soleil, quoique invisible, était levé depuis deux heures, quand le jeune Killy aborda au rivage.

Aucune voix ne lui répondit ; un cercle de cendres tièdes attestait seulement la vigilance assidue de Katrina, et un long tourment d'attente, souffert sans témoins.

Killy ne demanda aucun conseil à la prudence vulgaire ; il amarra sa barque à des racines de bruyères, et s'achemina rapi-

dement vers la maison d'Augustus Hartwood, le farouche père de Katrina.

Le jeune Killy était vraiment merveilleux à voir dans son costume d'aïeul ; le vénérable manteau qu'il portait lui donnait un caractère de physionomie féodale, tout-à-fait perdu aujourd'hui, et qu'on ne retrouve plus que sur les tableaux des vieux manoirs.

Au moment où Killy entrait dans une allée d'ifs qui aboutissait au perron d'Augustus Hartwood, le père de Katrina partait pour la chasse, et ils se rencontrèrent si brusquement que celu des deux qui voulait éviter l'autre resta immobile sur ses pieds.

Augustus Hartwood regarda Killy avec une attention singulière, et fut frappé du costume de ce jeune homme, et de la grâce montagnarde avec laquelle il était porté.

Puis, reconnaissant le fils d'une race ennemie, il mit la main sur le pommeau d'une arme de chasse, pour se défendre dans une attaque imprévue.

Killy croisa les bras sur sa poitrine et prit une pause simple et digne, qui ne laissait voir ni bravade ni peur.

— Si je venais ici pour vous tuer ou me battre avec vous, dit le jeune homme, je tiendrais une arme dans ma main, ou je la porterais à ma ceinture.

Mais vous, Augustus Hartwood, si vous voulez me tuer, l'occasion est belle ; nous sommes seuls ; voilà ma poitrine dé-

couverte; je suis votre ennemi, par la haine de mes pères, frappez.

Il y a de brusques et inexplicables revirements dans le cœur des hommes; Augustus Hartwood laissa glisser sa main sur son arme, comme s'il n'eût voulu que la caresser, et il accueillit par un sourire les paroles de Killy.

L'ouragan de colère qui grondait dans le cœur du sauvage Écossais se calma subitement comme la tempête qui tombe avec le soleil qui se couche; il tendit la main à Killy et lui dit avec douceur :

— Si vous ne veniez pas vous battre avec moi, ou m'assassiner, que veniez-vous donc faire ici avec ce manteau de vos aïeux, que le jour n'a pas vu depuis trois siècles au moins?

— Augustus Hartwood, dit Killy, je me suis paré de ce manteau, pour me présenter devant vous avec les pensées de mes aïeux; ils m'ont parlé dans leur tombe; vous les voyez, en me voyant; vous les écoutez, en m'écoutant; je suis eux, ils sont moi.

Je viens donc, comme un Highlander des anciens jours, vous dire que toute guerre est mauvaise, et qu'il n'y a de bon sur la terre que la paix; acceptez-vous la paix?

Augustus Hartwood sourit, et fit un mouvement de bonhomie qui était le prélude d'un traité de paix entre les deux familles.

— Que le diable me caresse! dit-il, cela m'est égal! je manque peut-être à de vieux serments;

Les morts s'en consoleront; c'est aux vivants à arranger les affaires de famille.

Les morts ont tort comme les absents, j'accepte la paix; donnons-nous un bon serrement de main; c'est plus gai qu'un coup de poignard.

Augustus et Killy se réconcilièrent ainsi, et un instant après, ils étaient assis devant une table, comme d'anciens amis, car rien n'est plus ardent qu'un sentiment de haine qui se change tout-à-coup en amitié.

Lorsqu'ils se séparèrent, Augustus Hartwood présenta une bague à Killy, en lui disant:

— Voici un souvenir de moi; c'est un bijou de réconciliation, faites-moi votre présent à votre tour.

Killy n'avait rien à donner en échange, et il hésita, en faisant une pantomime qui signifiait: je suis fort embarrassé, je n'ai rien à pouvoir vous offrir.

— Vous avez là, dit Augustus, une belle topaze d'Écosse qui m'a charmé les yeux depuis le moment où je vous ai aperçu dans mon allée d'ifs.

Impossible de refuser, en pareille occasion, un léger présent demandé avec tant de grâce.

Killy détacha la topaze, et la donna au père de Katrina.

Après cet échange, renouvelé des guerriers d'Homère, sur un champ de bataille, Killy prit congé d'Augustus Hartwood, et cherchant d'un œil timide sa belle fiancée qu'il n'aperçut pas, il se dirigea vers le lac.

On devine très bien que cette première visite ne fut pas la dernière.

Killy ne traversait plus le lac pendant la nuit, il se rendait en plein jour à la maison d'Augustus Hartwood, et pour abréger la série inutile des détails intermédiaires, nous nous hâterons de dire ce que le lecteur attend comme dénouement prévu.

Killy épousa Katrina.

—Mon ami, — dit la jeune fille à Killy, la veille de ses noces, — c'est à ma topaze que nous devons notre union et notre bonheur.

— Oui, Katrina, dit Killy, vous avez raison; j'ai remarqué comme vous ce concours de circonstances heureuses qui remontent à la topaze et qui m'ont amené ici, pour la première fois, chez votre père; mais il me reste un regret; j'aurais bien voulu faire

l'essai de la vertu de votre topaze sur une de ces bonnes tempêtes, comme j'en ai tant vu sur le lac.

— Killy, — dit Katrina en souriant, — cette vertu n'est pas menteuse, croyez-le bien; la sagesse des femmes d'Écosse ne peut se tromper dans l'étude des mystères de la nature.

Une tempête sur le lac, ce n'est rien, ce n'est que du vent; mais un orage dans le cœur de l'homme, c'est beaucoup, c'est la haine.

Ma topaze a bien plus fait que la chose prédite; elle a calmé, elle a éteint la haine de mon père; que demandez-vous de plus?

— Rien, Katrina, dit Killy, rien que l'éternité de votre amour.

— C'est bien peu, dit Katrina; vous l'aurez.

Le sage brahmane Kosrou, ayant écouté ce récit, tomba en réflexion, et secouant la tête avec un sourire triste, il dit:

— Oui, j'ai entendu dire par ceux qui ont beaucoup vu, qu'il y a en effet des pays où l'homme passe la vie dans des atmosphères de brouillards, de pluie et de neige, sans jamais voir le bleu du firmament, et l'or du soleil....

Mon fils, gardez-vous bien de visiter ces pays qui n'ont jamais reçu un sourire du ciel.

— Sage brahmane, dit le prince, un jour j'ai visité la province indienne où s'élève Jellalabad; la neige tombait sur le pauvre, qui mourait de faim, et emprisonnait le riche, qui mourait d'ennui.

On m'apprit que cette saison se nommait l'hiver, et qu'elle durait cent jours et plus quelquefois.

Comment se fait-il, dis-je à ces malheureux, que vous consentiez à vivre le tiers de votre vie au milieu des angoisses du froid, lorsque l'Asie a de la place au soleil pour tous les enfants de Dieu ?

Les malheureux me répondirent ceci :

— Nous sommes nés à Jellalabad, et nous y restons, parce que la patrie natale nous est chère.

— Oui, leur répondis-je, la patrie natale est chère, lorsqu'elle est belle, mais lorsqu'elle est atroce comme la vôtre, je ne comprends pas pourquoi vous l'aimez.

Alors, ils soulevèrent la tête et ne dirent rien de plus.

Ils avaient tout dit.

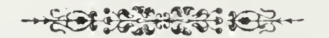
Ce fut la seule réflexion que voulut bien communiquer le brahmane à Zeb-Sing, après le récit de la topaze.

Il paraît que le sage Indien n'avait été frappé que de la

peinture du climat de l'Ecosse, et que tout le reste lui paraissait indifférent.

Un autre jour, Zeb-Sing, toujours inspiré par les miraculeuses visions du diamant Beabib, raconta au brahmane une histoire qui peut recevoir ce titre :

L'Agathe.



L'AGATHE.

J'ai vu un théâtre immense, et de forme circulaire, qui m'a rappelé ces édifices bâtis par Aureng-Zeb, dans le Tinnevely, où cent mille Indiens assistaient aux combats des buffles et des tigres.

Ce théâtre a quatre étages, tous d'un style d'architecture différent, mais aucun ne rappelle ni les colonnades sévères de Doumar-Leyna, ni les gracieux péristyles des temples antiques de Solo.

Un peuple entier était assis sur les gradins de ce théâtre; c'était comme quatre fleuves circulaires qui s'agitaient en roulant des têtes d'hommes et des yeux de tisons.

Les plus belles places étaient occupées par de jeunes femmes dont la pudeur paraissait avoir été oubliée au berceau, et qui me rappelaient nos asparas et nos bayadères; leurs longues tresses de cheveux flottants avaient seules la prétention de voiler la nudité de leurs épaules et de leurs seins.

Les hommes assis tumultueusement et penchés sur une arène, ne semblaient pas se préoccuper beaucoup de ces femmes; ils attendaient un spectacle sans doute promis depuis longtemps, car leur impatience éclatait dans leurs gestes, leurs mouvements, leurs regards.

Il y avait au bout de l'arène une grille de fer sur laquelle tous les yeux se fixaient; une main courageuse l'ouvrit, et je vis sortir un de ces lions superbes, comme le Mysore en nourrit dans ses bois.

Toutes les mains se sont agitées pour saluer cet animal, qui tient un rang si honorable dans la création des êtres.

Lui, n'a pas eu l'air de trop s'émouvoir d'un accueil si flatteur; il a gardé sa dignité royale ; il a secoué brusquement son énorme tête, trop longtemps comprimée sous la voûte plate d'une prison; il a fièrement appuyé ses quatre griffes sur le sable, et s'est promené majestueusement dans l'arène, en donnant, de bas en haut, des regards d'un mépris tranquille aux spectateurs qui l'applaudissaient.

Je n'ai jamais vu un plus beau lion, même dans les jardins du roi mon père, qui aime passionnément toutes les races fauves, ce

qui annonce dans un homme, et dans un roi même, beaucoup de philosophie et d'esprit.

Mettez un homme, me disais-je, à la place de ce lion, dans cette arène, un homme seul, nu, faible, prisonnier; jamais on n'aura vu un homme plus embarrassé que lui.

Il excitera la pitié de tous; on le forcera subitement à rentrer dans sa prison, pour ne pas humilier son espèce par un plus long étalage de sa gaucherie et de sa stupidité.

Un lion, c'est bien différent.

Seul, au milieu de cent mille hommes, il les a tous humiliés de ses dédains placides, de son insouciance superbe.

Il s'est arrêté au milieu de l'arène, comme s'il eût trouvé, à l'aide d'un compas, le centre du cercle immense ; il a mollement allongé ses pattes antérieures, replié les autres en raccourci, et pris la pose du grand Sing mystérieux qui garde la porte du temple de Désavantar.

Ainsi posé, il a promené circulairement ses regards de la base au sommet du théâtre, et comme s'il n'eût rien découvert d'assez digne de son attention, il a caressé de la griffe droite sa barbe blanche par un caprice de coquetterie; il a fait onduler sa queue sur le sable, et fermant les yeux, il s'est endormi.

La scène a changé par une de ces fantaisies merveilleuses du diamant Beabib.

L'immense théâtre s'est rétréci à vu d'œil et a pris les proportions et la forme d'un cachot.

Là, j'ai vu une jeune fille, vêtue d'un large *sari* de laine blanche, mais dont l'arrangement est conforme aux lois de la pudeur.

Sa figure avait un caractère de noblesse inconnu dans nos cités folles; elle m'a rappelé la beauté céleste que nos sculpteurs ont donnée à la chaste Sita qui est assise à la droite d'Indra sous le manguier d'or du firmament bleu.

Un rayon a pénétré dans le cachot, la porte s'ouvrit; j'ai vu un vieillard à peu près vêtu comme un bonze; il s'est avancé vers la jeune prisonnière qui a tressailli de joie, comme si on venait la délivrer.

Le vieillard était sans doute un de ces consolateurs d'affliction que la justice humaine envoie à ceux qui vont mourir : il a tiré, avec précaution, des plis de sa robe, une coupe d'agathe, pleine d'une liqueur vermeille, et la présentant à la jeune fille inclinée, il a murmuré quelques paroles, et a disparu dans les ténèbres du cachot.

La prisonnière, qui paraissait fort abattue avant cette visite, m'a semblé avoir puisé dans cette coupe d'agathe un courage surnaturel, et même une virile exaltation.

Elle a regardé le ciel comme pour le remercier d'un secours



LA COUPE
D'AGATHE



et d'une faveur miraculeuse, et la flamme du courage a remplacé sur sa figure la pâleur de la résignation.

Un éclair a brillé devant mes paupières, le cachot s'est enseveli dans ses ténèbres, et j'ai revu le théâtre, les cent mille spectateurs, l'arène et le lion toujours accroupi.

Une porte basse s'est ouverte, et les quatre fleuves vivants ont roulé leurs vagues de têtes; la jeune fille du cachot a paru ; les mains et les bras se sont agités, comme les rameaux des bois de palmistes, quand le vent souffle du pôle sur les rives de Ceylan.

Une grêle de pierres est tombée des hauteurs du théâtre sur le lion, pour l'exciter contre la jeune fille, mais le noble animal a daigné secouer à peine ses oreilles pour se protéger contre les projectiles de ses lâches ennemis; il n'a pas quitté sa pose indolente et son immobilité ironique; les cris de rage de cent mille bouches n'ont pu l'émouvoir; un instant réveillé, il s'est endormi de nouveau, ou du moins il a fait semblant de s'endormir, en allongeant sa large tête sur ses griffes d'airain.

La jeune fille avait encore sur son visage cette héroïque résolution qu'elle venait de puiser dans la coupe d'agathe; rien ne donnait de l'hésitation à sa démarche, ni l'aspect de la bête fauve, ni les rugissements d'autres monstres invisibles, ni les cris de rage de ces spectateurs, plus terribles que le lion.

Elle s'avança d'un pas résolu jusqu'au milieu de l'arène, joi-

gnit ses mains, et regarda le ciel, comme pour y chercher un protecteur.

Le lion souleva sa tête avec une lenteur superbe, ouvrit ses yeux, et regarda la jeune fille d'un air de bonté, mêlée de commisération, ce qui excita une nouvelle explosion de rage sur tous les gradins de l'amphithéâtre.

C'était vraiment un curieux spectacle; cent mille hommes insultaient un lion, et le lion, sage comme un fakir, continuait à ne pas s'émouvoir.

Bien plus, la jeune fille s'inclina, en souriant, vers la bête fauve, et promenant ses doigts d'ivoire dans la crinière de son formidable compagnon d'arène. Le lion sembla prendre plaisir à ce caprice enfantin; il se laissa tomber sur le flanc, et prit la pose d'un lion héraldique, en pal, sur un champ de sable.

La colère de l'amphithéâtre ne connut plus de bornes, en voyant éclater subitement cette amitié inattendue entre la victime et la bête fauve; on venait assister à une exécution sanglante, et on assistait à un jeu enfantin. Toutes les règles de l'amphithéâtre se trouvaient violées.

Aussi, j'ai vu se lever dans une grande loge aux barreaux d'ivoire plusieurs chefs de la cité ou maîtres des jeux publics, qui ont paru se concerter pour mettre fin à cet innocent spectacle, si éloigné du programme du jour.

Il paraît qu'une décision a été prise, et qu'elle a été saluée

par des transports d'enthousiasme ; la grille des monstres s'est encore ouverte, et un tigre a paru, un tigre de la plus belle race, tigre originaire des gorges de Ravana, ou des grottes qui avoisinent le lac de Tinnevely.

Le lion a flairé dans l'air une émanation féline, qui, pour son odorat subtil, était parfaitement distincte, au milieu des haleines ardentes de cent mille spectateurs ; il n'a pas daigné tourner la tête, comme pour ne pas faire trop d'honneur à un ennemi en se hâtant de le regarder ; mais il a tiré de sa poitrine d'airain une note sourde, comme une pensée de colère, et il a fixé amicalement les yeux de la jeune fille, comme pour lui dire que cette menace ne lui était pas adressée.

Le tigre a compris le sens véritable de ce rugissement, et ses oreilles se sont aplaties, sa longue queue s'est repliée sous le ventre lorsqu'il a vu au milieu de l'arène le terrible animal, qui est son ennemi naturel, par les traditions des familles félines, et la loi des instincts fauves.

Tout ce qu'un tigre peut faire pour éviter un combat inégal, celui-ci l'a fait avec un art merveilleux.

Les dards aigus, hérissés autour de l'arène, démontraient l'inutilité d'une tentative d'évasion, aussi le tigre, jugeant d'un seul coup d'œil sa position fatale, a essayé de se creuser un abri dans les épaisses couches de l'arène, mais il ne dérobait à peine qu'une moitié de sa tête, et tous les grincements rapides de ses griffes expiraient contre la dureté du sol que le sable recouvrait :

alors, il a songé à se diminuer, et à se rendre invisible en se racourcissant à force de tiraillements opérés du poitrail à l'extrémité de la queue.

Ce procédé ne lui ayant pas réussi, il a pris un air modeste, un maintien humble, comme pour se faire pardonner son origine par de sincères apparences de repentir; c'était un animal bonhomme qui témoignait un grand regret de ce que la nature l'avait fait tigre, et promettant bien, par sa nouvelle physionomie, et ses allures innocentes, de consacrer sa vie à un autre état, et de vieillir dans la haine de ses anciens confrères, zébrés de jaune, et le saint respect des lions.

Toutes ces ruses ont échoué, le royal ennemi s'est levé sur ses quatre pattes, en rejetant bien loin, avec ses griffes de derrière, des flots de sable, dans la direction du tigre; exercices et pantomimes très évidents qui signifient que toute proposition pacifique n'est pas écoutée, et qu'il faut se préparer au combat.

La jeune fille s'est agenouillée sur le sable, et joignant ses mains, elle a prié son Dieu, qui, sans doute, est le même Dieu dans tous les pays.

Alors on s'est servi dans cet amphithéâtre, comme dans nos combats indiens, de longues perches de fer rougi, à l'aide desquelles on a excité le tigre en le chassant bien loin de la grille, où la peur l'avait cloué en entrant.

Le tigre a fait, malgré lui, un bond prodigieux, que le lion a regardé comme un prélude d'attaque.

Cette fois ce n'est plus une note sourde qui a ébranlé la poitrine du lion, mais un rugissement qui s'est prolongé comme une série d'éclats de tonnerre, et qui a été applaudi par deux cent mille mains, comme un *pantoun* chanté par une habile *saracaden* sur le fameux théâtre de Taranganbouri, la ville des ondes de la mer.

Le tigre n'avait plus que la ressource qui reste aux lâches, il s'est fait courageux, et il a répondu par un rugissement qui aurait effrayé tout autre qu'un lion.

La jeune fille priait toujours, et sa pensée montait avec son regard jusqu'au firmament bleu, où est assis celui qui écoute tout.

Le lion a pris une démarche superbe; il s'est avancé la tête haute, les crins hérissés, la gueule ouverte, les dents en relief, la langue convulsive et toute prête à lécher du sang.

Le tigre a pris un élan de dragon, en s'appuyant sur ses pattes raccourcies, et il a bondi en décrivant comme la ligne d'une immense arcade dans l'air.

Cet élan était si adroitement combiné qu'il avait toutes les apparences d'une attaque foudroyante.

Mais le but a été dépassé : le lion a suivi de l'œil la courbe décrite, et s'est précipité sur son ennemi au moment où celui-ci retombait de l'autre côté sur l'arène.

Aussitôt les deux monstres se sont levés debout comme deux

lutteurs, mêlant leurs muffles, leurs écumes, leurs griffes, leurs rugissements, leurs convulsions formidables.

Le lion, bien plus vigoureux que son adversaire, l'a renversé en le serrant dans ses pattes d'acier flexible, et lui a brisé l'épine dorsale en laissant tomber comme un coup de foudre sa tête énorme et ses dents de fer.

Le vaincu fauve a poussé un dernier cri ; il a raidi ses griffes sur l'arène, a vomi un sang noir par les naseaux, et ne s'est plus relevé.

Le lion, reprenant sa modestie après son triomphe, est venu se placer auprès de la jeune fille, comme pour lui annoncer qu'il n'y avait plus de périls pour elle, et qu'il se constituait son défenseur.

Puis le noble animal s'est posé en sphynx, et promenant sa griffe droite sous ses lèvres pour la mouiller, il a réparé minutieusement le désordre de sa crinière, comme aurait fait le plus habile des coiffeurs.

La jeune fille a interrompu un instant sa prière pour donner quelques caresses de reconnaissance à son intrépide libérateur.

La joie a rayonné dans les yeux du lion ; on eût dit qu'il s'estimait heureux d'avoir obligé une créature humaine qui ne payait pas un bienfait par l'ingratitude.

Par un de ces revirements subits, si communs dans les mœurs de tous les peuples, des cris de pitié se sont fait entendre sur tous

les gradins de l'amphithéâtre ; des larmes coulaient sur tous les visages, des fleurs et des couronnes de myrte pleuvaient sur la jeune fille ; cent mille voix qui demandaient sa mort, demandaient sa vie ; des milliers de mains lui montraient la porte qui allait s'ouvrir à la délivrance.

La belle martyre a remercié modestement, d'abord le ciel, puis les hommes, et sans montrer un empressement qui eût témoigné trop d'affection pour une vie dont le sacrifice avait été fait, elle a marché vers la porte, toujours escortée par le lion et ayant caressé de la main une dernière fois son superbe ami, elle s'est inclinée sous la voûte sombre où passent les martyrs morts, et vivante, elle a disparu.

— Ceci, – dit le sage brahmane Kosrou, est une vision des temps passés ; c'est une histoire que les rayons du soleil ont conservée, et qui retombe sur une face du diamant Beabib, comme un corps sur un miroir.

Ces mystères ont été parfaitement expliqués dans un chapitre du *Li-ki*. Chaque peuple, chaque siècle a vu ses martyrs ; c'est le sacrifice du corps qui fait triompher l'âme.

L'Inde a eu même ses martyrs volontaires ; le plus illustre fut le grand roi Soudraka, qui, parvenu à l'âge de cent ans, monta sur un bûcher allumé par lui et brûla son corps pour faire vivre son esprit.

— Sage Kosrou, dit le jeune prince, vos paroles ont toute la

douceur du miel de Kerana et tous les parfums des fleurs du Bengador.

Je vous rends grâces pour la bonté que vous me témoignez en écoutant mes récits.

Et Zeb-Sing accompagna le brahmane jusqu'au chantier de la pagode de Ten-Tauli et le quitta en s'inclinant devant lui.

Quelques jours après, lorsqu'ils se réunirent de nouveau pour s'entretenir des secrets du diamant Beabib, Zeb-Sing dit à Kosrou :

— Ce matin j'ai demandé une vision à Beabib, selon mon usage, mais les mots, les idées, les images, les noms et beaucoup d'autres choses encore m'ont manqué pour bien vous faire mon récit dans sa clarté habituelle.

Dans cette perplexité, je me suis adressé à un jeune voyageur qui demeure dans mon hôtellerie et dont j'ai fait mon compagnon de promenade, parce que j'ai reconnu en lui beaucoup d'instruction et de bon sens.

— Le bon sens est la langue et la science universelle, remarqua le brahmane.

— Oui, continua le prince, mais c'est une langue et une science que peu de gens possèdent, quoiqu'on la trouve partout.

— Quel est le nom de ce jeune voyageur ? demanda Kosrou.

— Dhervilly.

— Et son pays?

— La France.

— J'ai entendu parler de la France, dit Kosrou; c'est un petit pays, pas plus large et pas plus long que Madagascar. J'ai même vu, dans ma vie, deux ou trois Français.

Ce sont des gens qui voyagent peu, par orgueil, comme si le reste du monde ne valait pas la peine d'être vu.

—Soyons tolérants, dit le prince, pour les peuples malheureux que la sagesse du Li-ki et le soleil de l'Inde n'ont pas encore éclairés.

— Vous avez raison, mon fils, dit Kosrou.

— Le voyageur Dhervilly, continua le prince, me rend de véritables services; je lui raconte et je lui peins sur des feuilles d'ivoire les visions de Beabib, lorsque je ne les comprends pas, parce qu'elles appartiennent sans doute alors à un monde qui m'est étranger.

Dhervilly paraît saisi de l'étonnement le plus vif, en regardant mes peintures et en écoutant mes récits; il devine très bien les notions qui me manquent pour comprendre certaines visions de Beabib, et il remplit toutes ces lacunes en complétant mes récits et en me les rendant le lendemain, écrits par lui-même, avec des mots, des noms, des dates, des phrases, des pays dont je n'avais jamais entendu parler.

C'est ainsi que le voyageur Dhervilly m'a, pour ainsi dire, traduit en histoire française une vision qu'il a appelée lui-même

le *Médaillon*..... Sage brahmane, me permettez-vous de vous le lire sur la traduction en indoustan que j'en ai faite?

— Lisez, mon fils ; un ignorant même, lorsqu'il parle, apprend toujours quelque chose au plus savant.

Et le prince lut l'histoire suivante :



LE MÉDAILLON.

Le salon où nous allons entrer pour écouter un singulier entretien, est meublé avec un goût capricieux qui donne mieux qu'un chiffre la date de l'époque. Il y a sur la haute cheminée une pendule représentant une petite forêt d'arbres d'or, où le dieu Amour chasse aux cœurs et les perce de ses flèches. Sur les quatre voussures des portes, un artiste pastoral a peint des idylles, et beaucoup de bergers et de bergères. La tapisserie en camaïeu représente des aventures du roman de l'Astrée; douze fables de Lafontaine sont brodées sur les étoffes des fauteuils.

Un jeune officier est assis sur un canapé à côté d'une jeune femme, et il fait de la tapisserie, en causant.

Nos deux personnages sont-ils bruns? sont-ils blonds? c'est ce qu'il est impossible de savoir; des couches épaisses de poussière blanche dérobent la nuance de leurs chevelures : ils sont poudrés à neige, tous deux, et ce genre de coiffure donne à leurs joues l'éclat des visages de chérubins.

— Ma toute belle, dit le jeune officier, mon petit coin de tapisserie sera terminé ce soir, et j'en suis ravi d'aise; il ne me reste plus à broder que la tête d'un agneau blanc, une houlette et une faveur rose au col d'un mouton. Comme je suis, en broderie, le premier élève du colonel de cuirassiers de Brives, je puis me vanter de terminer ma tâche en quatre heures, tout juste cinq minutes avant le boute-selle.

— Vous partez donc décidément ce soir à la brune, comte de Coulanges? — demanda la jeune femme avec un soupir sur la lèvre, et deux petites perles humides sous les yeux.

— Ce n'est pas moi qui pars, belle comtesse, c'est toute la maison du roi.

— Et vous partez aussi avec la maison, cher comte?

— Eh! mon Dieu, quand la branche est emportée par le vent, la feuille suit la branche.

— Vous suivez donc la maison du roi?

— Il le faut bien, chère comtesse... Et comme ce moment est

bien choisi pour la feuille! vous m'aviez promis de me permettre de vous épouser dans huit jours.

— C'est un hymen renvoyé après la campagne, cher comte; voilà tout...

— Voilà tout! ma douce colombe! peste! comme vous traitez lestement la guerre? Et si je me trouve sur le passage d'un boulet, croyez-vous que notre hymen aura lieu?

— Croyez-vous qu'on se battra, cher comte?

— Parbleu! nous ne partons pas pour courir le cerf dans les Flandres! il y a des Anglais et des Espagnols en campagne; c'est vous dire qu'on se battra vertement.

— Mais si la maison du roi ne donne pas, c'est comme si on ne se battait pas.

— Certes, la maison du roi donnera, je l'espère bien.

Le dauphin fait avec nous ses premières armes, et le dauphin voudra bien apprendre l'air que siffle le plomb; c'est une musique qu'il faut savoir, lorsqu'on se destine au métier de héros.

— Cher comte, mes pressentiments ne me trompent jamais; vous viendrez terminer votre tapisserie, à mes pieds, après la campagne.

— Comme Hercule aux pieds d'Omphale.

— Et vous ne briserez pas vos fuseaux, comme lui.

— Oh ! Hercule n'était qu'un héroïque maladroit ; il n'aurait jamais brodé le moindre mouton sur un canevas.

— Vous partez donc, cher comte, avec cette gaieté folle?

— Moi, ma tourterelle! moi partir gaiement! moi vous quitter l'œil sec! Ah ! ne soyez point dupe des simples apparences ; je suis désolé sous mon rire, je suis pâle sous mon fard ; je fonds en larmes à l'intérieur. Mais, que voulez-vous! il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Je suis souscripteur à l'Encyclopédie ; je suis philosophe à six francs la livraison ; on m'a reçu stoïcien, au coin de la rue du Bac, chez M. de Voltaire.

Les encyclopédistes nous défendent de pleurer devant une femme.

Je voudrais vous ouvrir mon cœur ; vous y verriez mes larmes...

Mais ne parlons pas de cela...

— Comment! cher comte! et de quoi donc voulez-vous que nous parlions?

— Ah! vous voulez en parler! eh bien! parlons-en, je ne demande pas mieux. Vous voulez vous attrister? soit : attristons-nous.

— Oui, je préfère la vérité au mensonge... cher comte... Et d'abord, je vous conjure de déposer cette broderie...

— Un moment, comtesse, laissez-moi achever l'œil de cet agneau...

— Vous l'achèverez après la campagne...

— Prenez garde, comtesse, mon agneau restera borgne...

— Tant pis pour lui! comte. Quittez ce canevas, et pleurons sérieusement.

— Puisque vous l'exigez, comtesse...

— Je l'exige.

— Ma belle reine, je voulais vous dire des frivolités jusqu'au moment suprême de l'adieu.

— Et au moment de l'adieu, que m'auriez-vous dit?

— Des choses tristes.

— Commencez donc, cher comte.

— Vous savez, comtesse, que je suis le filleul de la marquise de Noisrobert.

— Célèbre nécromancienne.

— La plus forte tête magique de ce temps-ci.

— Et vous croyez à la nécromancie, mon cher comte?

— Parbleu ! il le faut bien, puisque ma marraine descend du Grand Albert.

— Et que diront vos confrères les encyclopédistes de ce préjugé ?

— Ils diront ce qu'ils voudront ; je m'en bats l'œil. Moi, je suis esclave de la mode. On souscrit à l'Encyclopédie, je souscris, pour ne pas être appelé Velche ; mais avant tout, je suis le filleul de ma marraine.

— Comte, vous m'aviez promis des choses tristes...

— Je vais tenir ma promesse, chère colombe ; ma marraine a fait peindre, par un élève de Boucher, mon portrait en miniature, sur médaillon... le voici.

— Il est frappant, cher comte... et à qui destinez-vous ce chef-d'œuvre ?

— Belle demande ! me prenez-vous pour M. Dorat, qui a quatre maîtresses, et toujours quatre médaillons ! Je n'ai qu'un portrait, moi, et je le donne à mon seul amour, à vous.

— Merci, comte.

— Ah ! belle comtesse ! vous ne connaissez pas la vertu de ce portrait !

— Apprenez-la-moi, je la connaîtrai.

— Ma marraine a travaillé trois nuits sur ce médaillon, pendant

trois mauvais clairs de lune, fort obscurs, et je vais vous indiquer la manière de vous en servir.

— Voyons.

— Dès que je serai parti pour l'armée, vous regarderez ce portrait, à toutes les heures de nombre impair, une, trois, cinq, etc.

— Les heures de nuit aussi?

— Oui, quand vous ne dormirez pas.

— Vous allez me condamner à l'insomnie, cher comte.

— Je ne vous condamne à rien. Vous agirez en toute liberté. Dieu me garde de tyranniser une femme!

— Au fait, mon cher comte.

— J'arrive au fait... Vous connaissez mon caractère, ma douce reine; pour tout au monde, je ne voudrais pas vous condamner au rôle d'Artemise, si je meurs dans cette campagne, et je ne veux pas exiger de vous le moindre sacrifice. Vous avez en vous une immense somme de bonheur à prodiguer, je ne veux pas frustrer mes héritiers, en exigeant de vous quelque terrible serment de fidélité impossible. Si je meurs, pleurez-moi un peu, et oubliez-moi tout de suite, pour ménager la fraîcheur des roses de votre teint...

— Mais, interrompit la comtesse vivement, vous oubliez le médaillon, votre marraine, la nécromancie, au fait, cher comte!

— Je n'oublie rien, chère comtesse ; vous allez voir... J'ai des principes invariables que mon père...

— Au nom de Dieu ! cher comte, au fait !

— Au nom de Dieu ! chère comtesse, ne m'interrompez pas ! le boute-selle va sonner devant le grand-commun !

— Vite, parlez.

— Je ne sais plus où j'en étais de mon récit...

— Vous en étiez aux principes invariables de votre père...

— Oui, mon père n'a jamais écrit une lettre, une seule, à une femme. J'ai pris cette habitude ; je suis l'ennemi du style épistolaire, et l'antipode vivant de madame de Sévigné. Ainsi n'attendez pas de moi le moindre billet ; au reste que vous dirai-je? la seule nouvelle qui puisse vous intéresser est celle-ci : suis-je mort? suis-je vivant ? La gazette vous instruira de nos mouvements militaires, et ce médaillon que voilà, ce médaillon que vous regardez, vous dira l'essentiel... Comment trouvez-vous les yeux de mon portrait ?

— Ils sont très beaux.

— Les trouvez-vous brillants ?

— Pleins de feu.

— Eh bien ! si un jour, en regardant ce médaillon, vous voyez

ces yeux s'éteindre et se fermer, versez vite quelques larmes et consolez-vous ; l'original sera mort.

— Quelle terrible chose me contez-vous là, cher comte !

— Aimeriez-vous mieux recevoir une lettre ainsi conçue : *Madame, je vous annonce avec empressement que le comte de Coulanges a été tué hier et inhumé avec les honneurs dus à son rang ?*

— Mais, mon cher comte, ne vous portez donc pas malheur à vous-même !

— C'est un préjugé, on ne peut se porter malheur ; on marche à son destin ; rien ne change le but en route. Ce médaillon est une lettre écrite d'avance pour annoncer ma vie ou ma mort ; vous le recevez de ma main comme une épître confidentielle et abritée contre toute indiscrétion.

— Mais savez-vous bien, cher comte, — interrompit la jeune femme, — savez-vous bien que vous parlez à une petite superstitieuse remplie de ces idées de nécromancie, comme toutes les femmes de la cour? Savez-vous bien que le frisson me saisit et court sur mon épiderme en touchant ce médaillon ?

— Certainement, madame, que je le sais et voilà pourquoi je vous donne ce médaillon. Si vous étiez ce qu'on appelle une femme forte, je vous aurais traitée autrement. Je vous aurais dit une de ces phrases banales qui accompagnent les adieux ; celle-ci, par exemple : Madame, je vous écrirai et vous donnerai des

nouvelles de ma santé par tous les courriers. Je suis trop l'ennemi des choses bourgeoises, je suis trop l'ami des innovations pour descendre à ce prosaïsme humiliant. J'ai trouvé mieux que cela, et je m'en sers, très heureux de penser que l'oreille d'élite qui m'écoute est digne de me comprendre et que nous avons tous deux cette foi robuste qui n'admet le possible que dans le surnaturel.

Bien des phrases furent encore échangées avant le départ du comte de Coulanges, mais elles sont de la nature de ces vulgarités qui n'ajoutent rien à un récit.

La maison du roi partit le soir même de ce jour, et sa destinée l'appelait aux champs de Fontenoy.

La jeune comtesse avait suspendu le médaillon à une de ces flèches que le dieu Amour lançait aux cœurs dans la forêt de la pendule et elle ne cessait de le regarder, même aux heures de nombre pair. Quelquefois elle le prenait pour l'admirer de plus près et causer avec lui sur le canapé où le comte brodait une tapisserie pastorale.

Les yeux du pastel avaient toujours le même éclat; ils lançaient des flammes; ils étincelaient de toute l'éloquence de l'amour.

Les jours s'écoulaient. La gazette officielle donnait souvent des nouvelles de la maison du roi et de l'armée française. Tout semblait annoncer une grande et décisive bataille; les cœurs de toutes les mères, de toutes les épouses, de toutes les amantes,



LE
MÉDAILLON.



battaient à l'unisson, en France, dans toutes les chaumières, toutes les maisons, tous les palais.

Un jour, on annonce une nouvelle immense qui fait tressaillir Versailles, dans ses pierres, ses arbres, ses statues, ses bronzes, ses monuments.

L'Angleterre et la France se sont rencontrées à Fontenoy, on s'est battu avec un acharnement héroïque pendant une journée entière, et le soleil en se couchant a vu le léopard d'Albion fuir devant le drapeau français.

La comtesse court à son médaillon et le regarde avec un empressement bien naturel..... Non, ses yeux sont dupes d'une erreur; elle ne voit pas ce qu'elle voit..... les yeux du comte se sont éteints; un nuage de mort a passé sur leurs paupières; le prodige fut accompli; de Coulanges a été tué à Fontenoy, avec tant d'autres gentilshommes; le doute est impossible; un miracle a toujours raison.

Pauvre comte de Coulanges! en prononçant ces mots la jeune femme se laissa tomber sur un fauteuil, mais comme personne n'assistait à cette scène, elle ne s'évanouit pas; cependant, elle versa d'abondantes larmes, et d'autant plus sincères qu'elles cou laient sans témoins.

Ce jour fut consacré à une douleur bien légitime qui se modifia sensiblement le lendemain; quelle vive douleur se maintient au même degré pendant deux jours? quand elle ne tue pas sur le coup elle aide à continuer la vie. La semaine finie, notre jeune

comtesse laissait percer quelques sourires et recevait quelques amis.

Cependant le souvenir du comte de Coulanges troublait la sérénité renaissante de la comtesse et elle s'effraya même sérieusement à l'idée d'avoir toute sa vie ce nuage posé sur son front et altérant la fraîcheur de son teint. Par excès d'amour pour lui et pour elle, chose mystérieuse et vraie, redoutant de toujours l'aimer, redoutant une maladie de langueur, la comtesse résolut d'écouter avec une sévérité plus douce, les préliminaires du marquis des Arnas, qui lui rendait des visites avec une assiduité suspecte. Ce marquis ne ressemblait nullement au comte; il ne brodait pas, il ne riait pas, il ne plaisantait jamais; ainsi rien, dans sa personne, ne pouvait rappeler un amant perdu, ou pour mieux dire, mort. C'est même l'absence de toutes les qualités du comte qui avait déterminé le nouveau choix de la comtesse. Nuance de délicatesse difficile à saisir par ceux qui n'ont pas étudié le chapitre des infidélités en amour.

Le marquis des Arnas reçut un jour deux légers sourires qui lui donnèrent de l'espoir, et il augmenta subitement le nombre de ses visites; il en rendit deux par jour afin d'avancer ses affaires.

On le recevait assez bien, et sa conversation, quoique sérieuse, paraissait plaire à la jeune femme. C'était d'ailleurs un homme instruit dans les choses qui n'amusent pas les ruelles; il avait lu Bernouilly, Maisan, Keller; il adorait Leibnitz et avait une théorie

en portefeuille sur les tourbillons de Descartes. On ne va pas vite en amour avec un pareil répertoire, mais comme toutes ces graves notions faisaient complétement disparaître le comte de Coulanges, le marquis des Arnas gagnait au contraire chaque jour du terrain contre toutes les règles de la séduction.

Un soir, le marquis des Arnas, de plus en plus enhardi par l'hospitalité de la comtesse, osa faire tomber l'entretien sur le plus grave et le plus fou des sujets, sur le mariage. — Madame, dit-il, je possède sur les bords du Rhône un vieux manoir que mes pères ont habité, dans un calme et un bonheur héréditaires. Versailles n'est pas une ville d'étude et de recueillement ; ce qu'il me faut à moi, homme de méditation, c'est mon manoir des Arnas ; c'est mon beau fleuve du Rhône ; ce sont les ruines féodales du château des Adrets ; voilà mon asile. Toutefois, madame, je ne vous cacherai pas que la solitude absolue n'est pas de mon goût, quoique je sois né penseur. Aussi mes vues d'avenir se sont tournées vers le mariage. Vivre deux avec une femme aimée, c'est toujours vivre seul. J'ai cherché une compagne de solitude, et j'ai eu le bonheur de la trouver, ici, chez vous, et je la nomme lorsque je prononce votre nom.

A cet aveu, qui d'ailleurs était attendu comme tous les aveux, la comtesse répondit d'abord par un nouveau sourire, heureuse préface de paroles obligeantes.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai aussi un goût prononcé pour l'isolement, et si je n'accepte pas tout de suite une main offerte avec

tant de grâce sérieuse, c'est que toute chose qui engage la vie mérite au moins un jour de réflexion.

Le marquis des Arnas laissa poindre un rayon de joie sur sa figure grave, et ce rayon faillit lui être funeste, car il le fit ressembler un instant au comte de Coulanges, mais la figure du marquis ayant repris soudainement sa première expression de penseur cartésien, le péril couru n'eut pas d'autres suites; on se sépara pour se revoir le lendemain, dans les meilleures dispositions.

La réflexion amena le consentement, et le lendemain tout fut conclu pour le mariage entre la comtesse et le marquis des Arnas.

Le soir, la comtesse dictait à sa femme de chambre Eulalie quelques ordres relatifs à son changement de condition, lorsque la jeune camériste osa faire à sa maîtresse cette brusque et impertinente interrogation.

— Madame la comtesse est donc bien décidée à se marier avec le marquis des Arnas?

La comtesse ouvrit ses plus grands yeux et regarda Eulalie d'un air passablement irrité. — Quelle sotte question m'adressez-vous là, mademoiselle Eulalie? — dit-elle avec un accent de grande dame.

— Pas si sotte, ferai-je observer à madame la comtesse.

— Eulalie, taisez-vous.

— Oh ! si madame la comtesse le prend sur ce ton, il est clair que je dois me taire, et je me tairai ; mais voici quelqu'un qui parlera pour moi.

La porte s'ouvrit et le comte de Coulanges, tué à Fontenoy, parut dans l'éclat de la plus florissante jeunesse, et de la plus merveilleuse santé.

Un fantôme sorti du tombeau n'aurait pas été plus effrayant aux yeux de la comtesse.

Elle poussa un cri, et comme elle allait s'évanouir pour se tirer d'affaire, le comte lui serra la main affectueusement, et lui dit :

— Madame, je suis enchanté de mon épreuve, elle a réussi ; je sais tout ; vous allez épouser des Arnas, un gentilhomme de province, un philosophe, un honnête homme ; je viens vous demander la faveur de signer au contrat.

— Monsieur, — dit la comtesse, après avoir congédié d'un geste brusque sa femme de chambre, — quel piége affreux m'avez-vous donc tendu ? et par quelle rouerie de raisonnement votre prétendue galanterie m'expliquera-t-elle cette déloyale action.

— Écoutez-moi, madame, — dit le comte d'un ton respectueux, — je ne suis pas si coupable que vous le pensez. Le mariage est une chose sérieuse ; en général, l'homme et la femme se marient à l'étourdie, surtout lorsqu'ils sont graves tous deux. Moi, j'ai voulu agir avec prudence et vous laisser en toute liberté

de choix, et la guerre m'a servi. J'avais là une bonne occasion de me faire tuer et de vous nommer veuve avant notre mariage; j'ai usé ou abusé de l'occasion. Le médaillon de mon portrait m'a servi ; il vous a rendue à votre libre arbitre. Je suis ravi du résultat.

Nous allions commettre une folie vous et moi. C'est évident. Vous étiez née pour le marquis des Arnas et moi pour quelque femme encore inconnue, et que probablement je connaîtrai bientôt. Je ne vous en veux pas du tout. Au contraire, je vous estime; je serai toujours votre ami, si votre mari me le permet. — Eh bien! monsieur le comte, — dit la jeune femme d'une voix émue, — votre finesse a pêché par exagération. Vous avez voulu tenter un essai ridicule et vous vous êtes trompé grossièrement, comme tous ceux qui abusent de la finesse. Vous avez voulu connaître à fond le caractère d'une femme, chose impossible ; eh bien! malgré votre expérience, mon caractère vous reste inconnu et vous mériteriez de rester dans la position que vous vous êtes faite de gaîté de cœur.

— Ah! je me suis trompé! — dit le comte d'un ton de légèreté charmante, — ah! j'ai abusé de la finesse! voilà un vrai mystère pour moi. Comment, madame! vous n'allez pas épouser M. des Arnas? Comment, madame! vous n'avez pas oublié le comte de Coulanges avec une aisance merveilleuse! Comment, madame, vous n'avez pas retiré de ma prétendue mort le bénéfice de votre liberté!

Est-ce un mensonge, le bruit public de votre mariage avec le marquis ?

Est-ce un mensonge, votre subite et nuptiale consolation ?

— Oui, monsieur le comte, oui.

— Si c'est ainsi, madame, je ne comprends rien du tout à ce qu'on dit, à ce que je vois, à ce que j'entends.

— Monsieur, ce qu'on dit, est mal dit; ce que vous voyez, vous le voyez faux; ce que vous entendez, vous ne l'entendez point.

— Maintenant, madame, le mystère prend des proportions fabuleuses.

— Au contraire, monsieur, il s'éclaircirait, si vous connaissiez mieux les femmes, mais les hommes ne nous connaissent jamais..

— Même lorsque les femmes sont infidèles, madame?

— Oui, monsieur ; nos infidélités viennent toujours de vos torts. Vous commencez, nous finissons. Pourquoi commencez-vous ? Nous ne commençons jamais.

— Ainsi, madame, le comte de Coulanges a eu le tort d'être tué à Fontenoy; il a commencé, et vous avez fini.

— C'est une autre question, ceci, monsieur le comte.

— Mais, madame, c'est notre question ; c'est la vôtre, c'est la mienne ; il ne s'agit pas d'autre chose en ce moment.

— Il s'agit toujours, monsieur, de l'aveuglement des hommes, à propos des femmes.

— Je suis donc aveugle, à présent, madame?

— Oui, monsieur.

— Veuillez bien, madame, être mon Antigone, et me conduire dans les ténèbres extérieures.

— Ecoutez-moi, comte de Coulanges; m'aimez-vous toujours?

— Si je vous aime! si je vous aime! Serais-je ici à vos pieds, si je ne vous aimais pas?

—Consentiriez-vous à m'épouser, comme avant la campagne de Fontenoy?

— Si cela était possible, madame, mais....

— Point de *mais!...* Consentiriez-vous?

— Sur le champ, madame.

— Eh! bien! monsieur le comte, nous sommes ce que nous étions avant la campagne de Fontenoy.

— Bonté du ciel! — s'écria le comte en tombant aux pieds de la jeune femme, — et le marquis des Arnas?

— Je lui donne son congé.

— Demain, madame?

— Tout de suite, cher comte. — Osez-moi dire, maintenant, que vous connaissez les femmes?

— J'avoue, ma belle comtesse, que tout cela m'étonne, et je m'avoue écolier devant vous.

— Mon cher comte,

Dit la jeune femme en souriant avec tendresse.

Je serais morte de désespoir, après votre mort, ou bien, j'aurais plus fait que mourir, j'aurais vieilli en deux mois, si je n'eusse cherché dans la première folie venue un remède pour ma raison, ou ma vie, ou mon teint.

Si vous me retrouvez vivante et jeune, vous le devez à M. des Arnas.

— Vous êtes adorable, comtesse, et je suis heureux de vous connaître enfin et de vous apprécier ; il me reste à présenter mes actions de grâce à ce bon des Arnas.

— Voici l'heure de sa seconde visite ; il ne tardera pas à paraître ; je veux que vous entendiez, sans être vu, le congé poli qu'il va recevoir.

Après un long échange de phrases, amenées par la situation, on entendit dans le vestibule, la voix du marquis.

Le comte de Coulanges passa dans le salon voisin, en ménageant une fissure indiscrète à la porte, et il entendit bientôt distinctement ces paroles de la comtesse :

— Monsieur le marquis, le lendemain est souvent l'ennemi de

la veille; c'est pourquoi il faut toujours songer la veille à bien préparer son lendemain.

— Cela veut dire, madame, dit le marquis en balbutiant...

— Cela veut dire, monsieur, que si demain je me trouvais marquise des Arnas, j'aurais un regret mortel d'avoir oublié de réfléchir aujourd'hui. J'ai donc réfléchi gravement, et je ne me marie pas.

— Comment, madame !

Dit le marquis en se levant, comme si le plancher eût fait explosion.

Vous brisez notre mariage sur les degrés de l'autel ?

— Et quand voulez-vous que je le brise, monsieur ! il me semble que je choisis le moment convenable.

Voulez-vous que j'attende la fin de la cérémonie, après l'échange des deux *oui ?*

— Quelle calomnie a pu vous décider, madame, à cet acte de....

— Oh ! monsieur le marquis, croyez bien que je vous estime, et que je vous regarde comme un gentilhomme accompli.

Vous saurez un jour le secret de tout ceci.

Maintenant, contentez-vous de tout ignorer. Je ne puis vous en dire davantage.

La comtesse fit une de ces révérences polies, qui adoucissent un congé.

Le marquis chancela comme un homme blessé au front, et sans trop comprendre lui-même les paroles qu'il bégayait, il se retira confondu de stupéfaction.

— C'est admirable ! dit le comte de Coulanges, en rentrant ; voilà un marquis éconduit avec une grâce qui tempère son malheur.

Au reste, des Arnas appartient à cette classe d'hommes qui sont destinés à ces sortes d'aventures.

Voilà le troisième mariage qui s'évapore sous ses pieds. A la longue il s'habituera.

— Cher comte,

Dit la comtesse, en serrant la main de son futur époux,

Il me reste une explication à vous demander.....

— Parlez, mon ange.

— Votre marraine, la nécromancienne, vous a donné un médaillon d'une vertu magique très équivoque.

Pourquoi les yeux de votre portrait se sont-ils fermés après la bataille de Fontenoy, puisque vous êtes sorti vivant de cette grande bataille ?

Pour l'honneur de votre marraine, expliquez-moi le quiproquo de son médaillon si mal ensorcelé ?

— Ma blanche colombe,

Dit le comte en riant,

Vous allez vous instruire en magie à la première leçon, ce sera très court....

En partant pour l'armée, j'avais laissé des intelligences dans votre camp.

Une femme vous trahissait à votre porte. C'est mademoiselle Eulalie.

Elle a très bien accompli sa trahison, et vous lui pardonnerez cette faute, en faveur de l'heureux dénouement....

— Comment ! cher comte, cette hypocrite Eulalie....

— Belle comtesse, votre Eulalie est l'innocente magicienne qui a fermé, avec ses doigts, les yeux de mon portrait, après la bataille de Fontenoy.

La comtesse laissa échapper un éclat de rire mélodieux, au moment même où elle allait exhaler sa colère contre Eulalie.

— Et c'est surtout à cause de sa faute, dit le comte, que vous ne la chasserez pas.

— A condition, dit la comtesse, que l'élève de Boucher viendra repeindre vos yeux sur le médaillon.

— Il viendra demain, ma toute belle, je vous le promets.

— Voilà, dit la comtesse, un médaillon de portrait que je garderai toujours sur mon cœur.

— Ce qui assure le bonheur éternel de l'original, dit le comte, exalté par son bonheur.

Cette histoire inspira au brahmane Kosrou de sages réflexions.

— Il y a donc des pays, dit-il, encore barbares, des pays où l'homme fort tend des piéges à la femme faible, comme le pêcheur chinois qui se sert du Leu-tzée pour tromper le poisson du lac.

Rendons grâce à Dieu qui n'a pas donné les mêmes mœurs aux Indous.

Dans nos régions aimées du ciel, une veuve rougirait d'apporter un sourire et un autre amour dans une autre maison ; un Indien n'accepterait pas l'héritage voluptueux d'un mari mort, et un amant se refuserait à tromper celle qu'il doit épouser, de peur de lui apprendre l'art des ruses.

Notre belle Asie est mieux inspirée, mieux conseillée par le soleil.

Ce sont les nuages de leur ciel qui obscurcissent la raison des hommes septentrionaux.

Plaignons-les et restons dans notre lumière.

On eût dit que le diamant Beabib écoutait ces paroles du brahmane, car le lendemain il donna au prince une vision qui fut encore traduite en langage intelligible pour le voyageur français, et qui peut porter le titre suivant :

La Cassolette portative.

LA CASSOLETTE PORTATIVE.

La Havane est peut-être l'île la plus charmante de toutes les mers connues; c'est une véritable corbeille de parfums oubliée sur l'onde par les nymphes océanides, et que Dieu a mise à l'ancre à perpétuité, comme un vaisseau qui renonce au métier de voyageur.

Il y a un coin de la Havane, un vallon nommé *las Ginestas ;* c'est un endroit délicieux ombragé par des magnolias et embaumé par des citroniers séculaires; la mer se découvre à l'extrémité, comme un immense miroir de saphir lumineux, où passent des voiles blanches que la brise des Açores pousse au golfe Mexicain.

La riche habitation de *las Ginestas* appartient à la famille Figueroa-d'Elbonza, qui a donné des gouverneurs à la Havane.

Le mariage de Lilia, jeune fille d'une beauté merveilleuse, avec le comte d'Elbonza, fit grande rumeur à la Havane; il y eut vingt-deux jours de fêtes nuptiales, on dansa vingt-deux nuits. Les créoles seuls savent vivre; le plaisir les amuse, et ils ne savent pas mettre des bornes au plaisir; un bal d'une nuit les met à peine en mouvement, mais quand ils ont commencé, ils ont horreur de la fin, et ils ne finissent pas.

Que nous sommes éloignés de cette haute civilisation transatlantique!

(*Note de l'éditeur.*)

Lilia et son jeune mari auraient fait envie aux premiers époux du paradis terrestre, même avant la fatale pomme. Les lunes de miel se succédaient pour eux, et promettaient de briller toujours sur leur horizon nuptial; rien de suave à l'oreille comme la parole qui sortait de la bouche du comte d'Elbonza, dans les heures ardentes du jour, lorsque la mer voisine envoyait ses brises du midi au vallon de *las Ginestas*, et que les larges éventails des magnolias versaient une fraîcheur parfumée sur les gazons de repos.

Un jour surtout, oh! ce jour devait rester mémorable à jamais dans le front de Lilia! La mer roulait des paillettes de soleil sur sa plaine de saphir; les aloës, les genets d'or, les jasmins espagnols, les roses chinoises de l'hibircus, les laventeras aux clo-

chettes d'argent composaient un seul parfum de toutes leurs essences mêlées, et les magnolias faisaient pleuvoir leurs fleurs d'ivoire, comme la neige du tropique dans le vallon bienheureux.

La belle et jeune Lilia respirait ces parfums avec une sensualité de créole, et elle se croyait, dans sa foi ingénue, transportée vivante au paradis.

Son jeune époux lui disait : — O ma bien aimée, j'ai entendu dire qu'un jour mon aïeul partit d'Espagne pour conquérir le royaume de l'or : il débarqua au port San-Yago ; il gagna la bataille d'Ottumba contre quatre-vingt mille Mexicains ; il prit la ville à la tête de six cents Espagnols, et de mille auxiliaires de Alacala ; jamais homme n'obtint donc une gloire plus grande, ne courba son front sous plus de lauriers....

Eh ! bien ! adorée Lilia, si on m'offrait aujourd'hui la gloire de mon aïeul, je dirais que m'importe cette gloire vaine ! Que m'importe la conquête d'un monde ! Laissez-moi vivre aux pieds de Lilia, respirer ce qu'elle respire, aimer ce qu'elle aime, fouler le gazon qu'elle foule ! Laissez-moi ignorer tout ce que le monde renferme, excepté la beauté de Lilia !

Ajoutez à la tendresse de ces paroles, l'ineffable accent de l'amour, et les notes de la mélodieuse langue de Castille, et vous comprendrez peut-être l'extase qui pénétrait le cœur de la jeune femme du comte d'Elbonza.

Lilia eut alors un caprice charmant, fils d'une imagination du midi.

— Ce jour, ce beau jour, dit-elle, va s'envoler comme le plus vulgaire des jours, et tous nos efforts ne sauraient le retenir au moment où il se penche déjà vers le gouffre du passé ; mais je garderai de ce jour tout ce qui peut se garder ; un souvenir même matériel et sensible, une date embaumée qui parlera toujours à mes sens ; une émanation de cette heure divine que la brise emporte et que je veux recueillir pieusement.

Alors elle cueillit une tige de toutes les fleurs qui embaumaient le vallon de *las Ginestas*, et elle les porta soigneusement à l'habitation de son beau-père, où le savant et illustre chimiste espagnol Padoas travaillait en ce moment à l'œuvre des merveilleuses essences de la Flore des Antilles. Padoas ne vit, dans ce caprice de jeune femme, qu'une occasion de faire briller son talent de parfumeur émérite et breveté. Il composa donc, à l'aide de son puissant alambic, un parfum nommé l'*essence des vingt fleurs*, parfum qui a, depuis, joui de tant de vogue dans les gynécées de Séville et de Cadix.

Lilia divisa l'essence produit en vingt cassolettes portatives, dont dix-neuf furent hermétiquement fermées pour les besoins de l'avenir.

Le souvenir de ce beau jour était ainsi renfermé dans vingt reliquaires, mémorable date passée à l'état d'élixir.

En ce moment trop de bonheur est nuisible ; il faut bien se garder de tomber dans cet excès fatal. Des êtres invisibles sont jaloux et se vengent.

Après ce triste et court préambule, il nous suffira de dire pour l'intelligence de cette histoire, que, deux ans après son mariage, le jeune comte d'Elbonza fut atteint du fléau qui désole souvent les grandes Antilles, et mourut presque subitement dans l'habitation de *las Ginestas.*

Lilia ne versa pas, dans son désespoir, cette quantité de larmes qui amollissent les peines, coulent avec les douleurs et se tarissent le lendemain avec elles ; Lilia garda une sombre attitude de simulacre tumulaire ; son œil resta sec comme celui du marbre ciselé sur un sépulcre. On devina tout de suite que cette veuve ne se consolerait jamais.

Les jours et les mois amenèrent fort peu de changement dans les habitudes de Lilia. Ce ne fut même qu'après deux années que la jeune veuve détacha de sa parure le dernier signe de deuil, et qu'elle hasarda un sourire pour obliger sa famille qui le lui demandait.

Un jour, son beau-père lui dit :

— Ma chère fille Lilia, toutes les douleurs doivent avoir un terme ; lorsque le désespoir ne tue pas, on doit remercier Dieu qui nous a donné la grâce de vivre, et on doit recommencer à vivre, selon les lois de la société.

— Il me semble, — dit Lilia en souriant, — que je suis tout-à-fait dans ces dispositions, et qu'en me résignant à vivre et à sourire, je témoigne assez que je sais reconnaître les faveurs de la Providence.

— Ma fille, dit le beau-père, cela ne suffit pas. La société impose aux familles nobles des devoirs et des obligations....

— Quels devoirs et quelles obligations? demanda Lilia du ton d'une femme qui sait ce qu'elle a l'air d'ignorer, et qui est toute prête à répondre.

— Mais, ma chère fille, ceci n'a pas besoin d'être expliqué.

— Au contraire, expliquez toujours.

— Eh bien! que répondriez-vous si un parti riche et avantageux se présentait à vous.

— Je répondrais que je suis veuve.

— Alors vous accepteriez, ma fille.

— Non, mon cher père, je refuserais.

— Une veuve pourtant se remarie toujours quand elle est jeune, riche et consolée par deux ans de veuvage.

— Et moi, mon cher père, je suis une veuve qui ne se remarie pas.

— Vous ignorez sans doute le nom et le rang de celui qui vous demande en mariage.

— Mon père, je l'ignore effectivement, mais je refuserais le roi des Espagnes ou le gouverneur de la Havane; ainsi vous voyez que le nom, le rang et la fortune ne me tentent pas.

— C'est mon neveu qui vous a connu, il y a trois ans, et qui se dispose à quitter Madrid pour vous épouser.

— Eh! bien! mon cher père, dites ou écrivez à votre neveu de rester à Madrid s'il s'y trouve bien, à moins qu'il n'aime faire des voyages inutiles à bord d'un vaisseau.

— Vous réfléchirez, ma fille, — dit le beau-père en souriant.

— Voilà ce qui vous trompe, cher père, je ne réfléchirai pas. C'est tout réfléchi.

— Et qui sait! ma fille; dans un an, dans deux ans, trois ans, les idées changent; ne prenez point d'engagement avec l'avenir.

— Je suis sûre de moi; j'attends l'avenir sans crainte; je serai veuve après dix ans, comme aujourd'hui, croyez-le bien. J'ai de l'énergie dans mes résolutions, et je ne me corrigerai pas d'une vertu.

Le beau-père s'inclina comme un adversaire vaincu, mais en se retirant devant Lilia victorieuse, il emporta l'idée d'être plus heureux une autre fois.

A mesure que Lilia avançait dans son veuvage, les poursuivants augmentaient en nombre et en audace. Tous les jeunes gentilshommes de la Havane se mirent successivement sur les rangs; le gouverneur même arriva le dernier, comme pour

donner le dernier assaut à une citadelle imprenable. Le gouverneur fut traité comme le vulgaire des amoureux. Lilia n'écouta aucune proposition.

Cette force de résistance invincible, Lilia la puisait chaque jour dans un de ces récipients odorants qui lui rappelaient un jour d'éternel souvenir. Lorsque la mer étincelait sous les caresses du voluptueux démon de midi ; lorsque la neige des magnolias tombait sur l'herbe de *las Ginestas,* notre jeune veuve s'asseyait sur des coussins de verdure, et la puissance des parfums respirés lui rendait les extases et les chastes délices de sa lune de miel ; quel est donc cet étrange mystère recélé dans les exhalaisons des fleurs ?

Comment se fait-il que l'imagination puisse franchir les abîmes du passé sur les ailes d'un parfum, et qu'elle fasse revivre ce cadavre, et qu'elle nous entoure au même moment de tout ce qui était alors pour nous, joie, bonheur, amour, mélodie, comme si nous revivions dans ce passé ?

Lilia emportait ainsi avec elle, pour ainsi dire, tout un bonheur éteint qu'elle rallumait à sa volonté, en respirant l'élixir des fleurs de *las Ginestas.* Elle ne quittait jamais l'écrin portatif qui renfermait le plus doux des trésors invisibles. Lorsque son acharné beau-père, toujours vaincu, et toujours relevé, apportait à Lilia un nouveau nom de mari prétendant, la jeune femme ouvrait sa cassolette, et prenait tout de suite en horreur le prétendant, sans le connaître ; car elle prêtait, en ce moment, l'oreille aux douces paroles de son mari qui lui parlait sous les arbres du vallon, dans l'enivrante



LA
CASSOLETTE



atmosphère des fleurs. Quelle femme bien avisée, pensait Lilia, aurait consenti à sacrifier ces pures extases, chaque jour renouvelées, aux prétentions d'un amoureux inconnu, qui jamais peut-être ne se ferait aimer?

Vraiment il y aurait de la folie à perdre cette continuelle résurrection d'un passé délicieux pour gagner un avenir tout voilé d'incertitudes conjugales, et d'inévitables dégoûts, si l'expérience ne trompe pas.

Les nombreux poursuivants éconduits n'étaient pas dangereux pour le repos de Lilia que sa famille protégeait contre les rancunes et les refus; mais le gouverneur de la Havane n'était pas homme à subir sans vengeance un si cruel affront.

C'était un véritable Hidalgo de vieille souche, âgé de quarante-six ans, trois fois veuf, toujours disposé à de nouvelles noces, et croyant honorer de ses faveurs les femmes qu'il épousait.

Ce gouverneur envoya son ultimatum aux parents de Lilia, et sa lettre se terminait ainsi :

« La jeune veuve d'Elbonza n'a aucune raison légitime de me refuser comme époux. Je descends des Pisarre; je suis allié aux Saldanha; je reçois un galion tous les ans; j'ai douze portraits d'aïeux dans ma salle d'armes; je suis d'âge vaillant; je commande les forces de terre et de mer, et si je demandais l'infante en mariage, l'infante s'endormirait joyeuse dans l'Escurial. Cela dit, je prétends épouser, le 24 juin, veille de Saint-Jean, la noble dame Lilia, veuve d'Elbonza. »

La jeune femme lut le message, sourit, ouvrit son écrin de parfums, respira ses plus chers souvenirs, et fit cette réponse :

« Monseigneur,

« Le roi d'Aragon et de Castille, qui est le plus puissant roi du monde, puisque le soleil ne se couche jamais sur ses États, n'aurait jamais l'idée de forcer la plus humble des bergères à l'épouser par décret royal. Vous êtes, sans doute, un haut et puissant seigneur, mais le roi d'Aragon et de Castille est au-dessus de vous, et ce qu'il n'oserait faire, vous ne le ferez pas. Lisez notre *romancero*, et vous verrez tous les désastres qui ravagèrent l'Espagne, lorsqu'un jeune roi voulut faire violence à la Cava. Cette insulte amena la chute du dernier roi des Goths, et l'horrible bataille du Guadaleté ou Guadalquivir.

« Permettez-moi de rester dans ma sainte liberté de veuve, et priez Dieu qu'il vous garde des mauvais conseils.

« LILIA. »

Le gouverneur, naturellement porté à la colère comme tous les gouverneurs, déchira la lettre de Lilia, et se promena deux heures sous une allée de saules pleureurs, pour chercher une vengeance, seule consolation des hommes puissants, lorsqu'ils sont malheureux en amour.

Investi de pouvoirs absolus et extraordinaires, il rédigea un décret qui exilait à perpétuité de la Havane et autres possessions espagnoles, la veuve Lilia d'Elbonza et toute sa famille. On donnait vingt-quatre heures aux exilés.

Le beau-père se mit aux genoux de sa belle-fille, qui le releva gracieusement en lui disant : — Je pars ; voulez-vous me suivre? suivez-moi.

— Voilà, par saint Jacques d'Ottumba ! un singulier entêtement ! — s'écria le beau-père en secouant la poussière verte de ses genoux.

Comment, vous préférez l'exil à l'honneur d'être gouvernante de la Havane ! cela ne se conçoit pas !

— Je le conçois, moi ; cela suffit, — dit froidement Lilia.

— Mais, ma chère fille, vous poussez trop loin l'amour pour les morts ! Si mon bien-aimé fils lui-même revenait au monde, un seul instant, il vous conseillerait d'épouser le gouverneur ; et moi qui suis le père de votre mari défunt, je crois le remplacer à cette heure, et en son nom, je vous ordonne de vous remarier.

— Ah ! l'ordre est plaisant, dit en riant Lilia ; le père de mon mari me conseille une infidélité !

— Une infidélité ! Par la baie de tous les saints, mon berceau, je n'ai jamais entendu une expression aussi comique !

Quoi ! parlez-vous sérieusement, ma chère fille?

— Très sérieusement, mon cher beau-père.

— Quoi ! en épousant le gouverneur de la Havane, trois ans après la mort de votre mari, vous commettez une infidélité !

— Oui, une infidélité posthume.

— Bien ! Lilia ! le mot est adorable ! Laissez-moi rire.

— Riez.

— J'en rirai vingt ans.

— Et je vous redirai le même mot vingt ans.

— Une infidélité posthume !

— Mon beau-père, j'ai sur le veuvage des idées qui ne sont pas les vôtres.

— Ni celles de tout le monde, ma fille.

— Est-ce ma faute si tout le monde se trompe ?

— Oui, tout le monde se trompe, excepté vous, Lilia.

— Cher beau-père, voulez-vous parler raison, un seul instant ?

— Oui, il y a d'ailleurs assez longtemps que nous parlons folie.

— Connaissez-vous les secrets de la tombe ?

— Vous appelez cela parler raison ?

— Oui, mon beau-père, répondez-moi.

— Eh bien ! non, je ne connais pas les secrets de la tombe, et vous ne les connaissez pas plus que moi, Lilia.

— Je le sais, cher beau-père, et voilà précisément ce qui me rend très circonspecte dans les égards que je dois à mon mari mort. Sais-je si mon mari, dans une forme invisible, n'est pas toujours attaché sur ses pas ? Sais-je si les morts, ou si les âmes quittent réellement ce bas monde, après le dernier soupir ? Sais-je si ceux qui nous ont aimés ne continuent pas de nous aimer encore, pendant toute notre vie, et si leurs yeux, que nous croyons

éteints, ne sont pas continuellement ouverts sur nos plus secrètes actions?

— Eh bien ! après, Lilia?

— Après, demandez-vous? Comment, cher beau-père, vous ne devinez pas le reste! voulez-vous me faire dire quelque sottise?

— Quelle sottise, Lilia? Eh! bien! j'admets que ton mari, quoique mort, t'aime toujours, et te suive pas à pas...

— Vous admettez cela, et vous voulez que je donne à ce pauvre mort le tableau scandaleux..... Oh! mon cher beau-père, ne m'en faites pas dire davantage; j'en ai trop dit; la rougeur me couvre le front.

— Lilia, vous êtes folle !

— Soit, mais je garde mes idées sur le veuvage, et je pars pour l'exil, avec mes souvenirs pour toute provision de voyage.

— C'est ton dernier mot, Lilia?

— Oui.

— En ce moment des agents de la Sainte-Hermandad entrèrent dans l'habitation, pour conduire à la marine la famille d'Elbonza, violemment soupçonnée de haute trahison contre le gouverneur de la Havane, et le représentant du roi des Espagnes.

— C'est une atroce calomnie ! s'écria le beau-père ; le roi n'a pas de serviteurs plus dévoués que nous.

Les agents avaient ordre de ne rien écouter, ce qui prévient les embarras d'une explication.

Lilia prit ses écrins de diamants et ses reliquaires de parfums, et s'achemina vers le port où le vaisseau de l'exil était en partance, ancre levée, voiles au vent, pilote au gouvernail.

L'horizon maritime, couvert de nuages cuivrés, n'annonçait pas une bonne nuit aux matelots. On était dans la saison des ouragans des Antilles ; ces tempêtes qui déracinent les forêts, lancent les vaisseaux dans les savanes, et bouleversent les profondeurs de l'Océan.

— Dans une heure, nous allons avoir un fameux ouragan, dit le capitaine au beau-père qui montait l'échelle du pont avec Lilia.

— Eh bien ! alors, pourquoi partez-vous ? dit le beau-père, en s'arrêtant sur le dernier échelon.

— C'est l'ordre formel du gouverneur, dit le capitaine en s'inclinant.

— Que le diable emporte le gouverneur ! dit le beau-père.

Lilia tenait à deux mains l'écrin de ses souvenirs, et souriait à l'horizon, sans écouter le capitaine et son beau-père.

L'ouragan avançait ; le cuivre des nuages s'était changé en plomb ; une odeur de bitume courait dans l'air et gênait toutes les respirations ; il n'y avait point de vent, et les flammes se dé-

roulaient horizontalement à la cime des mâts, et les cordages rendaient une harmonie de plaintes sourdes. La mer, pâle et morte, frissonnait par intervalles, comme si des cratères s'ouvraient au fond de ses abîmes, sans pouvoir soulever ses flots lourds comme des masses d'airain en fusion.

Le capitaine pâlissait à vue d'œil, et invoquait tous les saints du calendrier; les matelots ne juraient plus ; le pilote faisait de fréquents signes de croix ; les passagers s'enfermaient dans leurs cabines pour ne pas voir l'ouragan, comme les autruches qui se couvrent la tête de leurs ailes pour ne pas voir le chasseur.

Lilia était toujours dans le paradis terrestre de ses souvenirs, et elle s'était assise sur un amas de toiles et de câbles roulés, au pied du grand mât.

Toute la famille d'Elbonza errait sur le pont comme une collection d'ombres élyséennes sur le rivage du Styx.

En ce moment un officier, attaché à la maison du gouverneur, monta l'échelle et demanda la veuve Lilia d'Elbonza. Le beau-père tressaillit de joie, et conduisit l'ambassadeur vers sa belle-fille, se doutant bien du message.

L'ouragan commençait ; des gouttes d'eau, larges comme des piastres d'Espagne, tombaient en se gonflant sur la mer, et annonçaient un déluge ; des crevasses livides se dessinaient à l'horizon, en versant des éclairs prodigieux, et des tonnerres sourds semblaient essayer leurs forces à la voûte du ciel, comme un orchestre qui prélude avant l'explosion de ses instruments.

— Nous sommes perdus ! murmurèrent en chœur les matelots, et le capitaine ne les rassura point.

— Madame, dit l'officier à Lilia, Son Excellence le très haut et très puissant seigneur, gouverneur de la Havane, m'envoie vers vous, malgré ma profonde indignité, pour vous ramener à terre sur une bonne chaloupe et vous éviter les horreurs inévitables du plus terrible des ouragans.

— Oh ! cet excellent gouverneur ! — s'écria le beau-père au comble de la joie. — Allons, levez-vous, chère Lilia, et allons remercier ce digne gouverneur ! Béni soit Dieu ! nous sommes sauvés ! Il était temps ! Et le beau-père tendit la main à sa belle-fille qui ne tendit pas la sienne.

— Est-ce que Son Excellence, demanda Lilia, n'a rien ajouté de plus ?

— Ah ! il y a une chose que j'oubliais, madame, dit l'officier, voici une feuille de papier au bas de laquelle votre belle main daignera apposer sa signature.

— C'est très juste ! dit le beau-père, nous allons signer.

— Un moment ! dit Lilia, je ne signe rien, sans lire ; veuillez bien me communiquer cette feuille ?

— La voici, madame.

Lilia prit la feuille, la parcourut rapidement, sourit avec dédain et la jeta dans la mer.

— Voilà comment je signe une pareille promesse, dit-elle. Portez cette réponse au gouverneur.

— Cette femme est possédée du démon ! s'écria le beau-père.

— Je regrette de n'avoir pas réussi, dit l'officier, et je me retire avec la pensée que j'ai pu vous sauver la vie, et que vous m'avez refusé votre salut.

Et se tournant vers le capitaine, l'officier dit : Enlevez l'amarre et partez ; et il descendit dans le canot, en laissant le beau-père immobile de désespoir auprès de Lilia, toujours calme comme l'espérance, même sur le seuil d'un tombeau.

Le vaisseau dérapa et gagna la haute mer, pour éviter au moins le danger des côtes et des écueils voisins des atterrages. L'ouragan éclata bientôt avec une telle violence qu'on croyait assister à la chute du ciel, et que le vaisseau avait disparu dans une trombe d'eau. Les matelots se couchèrent à plat ventre sur le pont, et confièrent à la Providence des manœuvres d'ailleurs inutiles. Le capitaine descendit dans sa chambre pour étudier la carte ; la famille d'Elbonza se rangea en espalier devant la dunette, et Lilia ne daignant pas faire à l'ouragan l'honneur de le regarder, se mit encore à revivre dans son passé.

La Providence, seul capitaine en ces sortes de cas, dirigea le vaisseau avec une bonté maternelle, et le soutint victorieusement à la cime de toutes les vagues qui se levaient pour l'engloutir.

Quelquefois les tempêtes ont au moins cela de bon, qu'elles font

avancer un vaisseau avec une rapidité qu'une bonne brise ne donne pas. L'ouragan prit dans ses ailes la coquille de bois, et l'emporta, en lui faisant filer quinze lieues à l'heure, vers des parages lointains et peu connus des géographes. Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, la mer n'était plus soulevée que par une tempête ordinaire, celle que tout marin rencontre à chaque traversée, et qui le met toujours à deux doigts de sa perte, comme disent les graves historiens.

Le capitaine espagnol, qui devait son grade à la protection, se trouvait fort à l'aise au milieu d'un ouragan irrégulier, qui déroutait les plus hautes connaissances nautiques. Lorsqu'un ouragan conduit un navire, tout capitaine est excellent ; mais on peut se diriger dans une tempête, et l'équipage fort inquiet voyait dans son chef une terrible hésitation qui ne rassurait personne. La pâle clarté de l'aurore montra un voisinage de terre fort dangereux, qu'un mousse reconnut pour être la presqu'île d'Yucatan. Le capitaine remercia le mousse, et chercha ce nom sur la carte, et dans un dictionnaire de géographie ; on y lisait ceci : — ***Parage jusqu'à présent inhabité par des Européens. Yucatan abonde en bois de campêche, chênes équinoxiaux, cocotiers, et anthropophages.***

La violence du courant et de la tempête entraînait le vaisseau vers ce parage, si mal noté dans le dictionnaire de géographie. Le capitaine ordonna des manœuvres et fit prendre des *ris*, d'après le conseil du mousse, mais malgré les *ris*, il restait encore aux mâts assez de toiles pour seconder l'action malfaisante du vent.

La terre était là, tout proche, si on peut appeler terre une formidable insurrection de rochers noirs, anguleux et désolés, qui semblent attirer un pauvre vaisseau comme des blocs magnétiques, et le briser comme une cloche de cristal.

— *Tout le monde sur le pont!* cria le capitaine, à l'aide d'un portevoix enroué.

L'équipage et les passagers n'avaient pas attendu cet ordre ; ils encombraient le pont, et regardaient les roches ennemies, tout empanachées de l'écume des vagues de l'Océan.

Les matelots exécutaient toutes sortes de manœuvres pour rendre le naufrage le plus doux possible ; il s'agissait surtout de doubler ce cap de granit, qui a brisé tant de vaisseau depuis Christophe Colomb, et qui probablement en brisera bien davantage encore, à moins qu'une compagnie anglaise ne se forme pour ensevelir ces rochers à vingt brasses sous les eaux. Tel est le vœu des sages navigateurs !

Le beau-père d'Elbonza regardait sa belle-fille de l'air d'un homme qui a épuisé le répertoire de ses récriminations lamentables, et qui se contente d'accuser avec des yeux irrités une folle femme, première cause de tant de malheurs.

Lilia n'exprimait pas un seul regret sur sa figure ; debout et appuyée à tribord contre un bastingage, elle secouait en riant sa chevelure dévastée, toutes les fois que l'écume des vagues retombait en pluie sur son front charmant. Ce jeu paraissait même lui plaire beaucoup, et lorsque la vague se faisait trop attendre, elle

faisait un geste d'impatience et semblait accuser l'Océan d'être inexact au rendez-vous donné.

Le beau-père ne put se contraindre plus longtemps, il vint se placer, à tâtons, devant sa belle-fille, et avec l'accent de l'ironie la mieux acérée, il lui dit : — Accepteriez-vous le trône de la Havane, en ce moment, si on vous l'offrait?

— En ce moment, — répondit Lilia, — je le refuserais deux fois.

Une vague énorme couvrit les deux interlocuteurs et ruissela comme un fleuve de neige sur le pont.

Lilia, un instant ensevelie, reparut, belle comme Vénus Aphrodite, et ramenant sur son sein ses cheveux divisés en deux guirlandes d'ébène, tissues par le caprice de la mer.

Un naufrage était pourtant inévitable, même pour le capitaine le plus expérimenté. Le pilote manœuvrait d'instinct, et assez habilement pour doubler ce terrible cap des Roches, et faire échouer le vaisseau sur un banc de sable, dans un petit golfe voisin ; la Providence lui permit de réussir ; au moment où la proue du navire touchait le formidable écueil, un coup de gouvernail, donné dans une éclaircie de calme, fit effleurer la roche et précipita le vaisseau sur un banc de sable abrité, par les montagnes, contre le vent de la haute mer.

La secousse fut si violente que le navire s'entr'ouvrit sur sa quille ; le capitaine cria : Les canots à la mer ! Aussitôt le comble de l'effroi donna du courage au beau-père d'Elbonza ; il saisit sa

belle-fille avec ses bras vigoureux, et l'entraîna par une brèche ouverte dans une chaloupe à flot; le reste de la famille d'Elbonza fut oublié dans ce sauvetage, et emporté, sans doute, vers d'autres régions. Un heureux coup de vent coupa l'amarre de la chaloupe, et emporta d'Elbonza et sa belle-fille vers un rivage, où les arbres et le soleil riaient, comme s'il n'y avait pas eu la moindre tempête sur l'Océan.

L'égoïsme brille de tout son éclat dans les grandes calamités; le beau-père et Lilia oublièrent tous leurs compagnons pour ne songer qu'à eux. En sûreté, sous les beaux arbres du rivage, ils ne songèrent pas à regarder ce qui se passait sur la mer; leurs yeux se tournèrent vers la forêt vierge et hospitalière qui les recevait, et déjà très occupés de leur avenir, ils ne prirent aucun intérêt à l'intérêt des autres; ce qui, du reste, en pareille circonstance, est très naturel et fort humain, quoique inhumain au premier abord.

Les forêts vierges sont toujours suspectes à cause de leur virginité : on aime à les voir peintes sur une toile, mais leur réalité matérielle rassure peu le naufragé ou le voyageur. D'Elbonza hasarda quelques pas dans la forêt du rivage et donna des signes d'inquiétude; Lilia, toujours inébranlable dans sa fermeté, prenait un plaisir infini à voir des vols d'aras multicolores et des perruches vertes s'élever par dessus la cime des arbres à mesure que des pas humains violaient les mystères de ce bois.

— Il n'est pas très prudent, — dit à voix basse d'Elbonza, —

de s'aventurer ainsi dans cette forêt ; il y a ou des hommes ou des animaux ; c'est-à-dire des ennemis, toujours. Mon Dieu, mon Dieu ! prenez pitié de nous ! après nous avoir sauvés de la mer, sauvez-nous de la terre.

L'homme est vraiment un être bien étrange ! il fait des sottises toute sa vie, et lorsqu'il se trouve dans un cas périlleux, il veut mettre le ciel dans l'obligation de le secourir. Étrange prétention, mais souvent couronnée de succès ! Il est vrai qu'en ce moment, d'Elbonza était victime, malgré lui, d'un naufrage, et Lilia victime de son héroïsme, par sa volonté.

Lilia se fixa au bras de son père, comme s'il se fût agi d'une promenade au Prado, et lui dit : — Cet endroit est charmant, n'est-ce pas ? il me rappelle ce beau vallon de las Ginestas, voisin de la mer.

— Le moment est bien choisi, dit le beau-père, pour faire des comparaisons ! Eh bien ! ma chère fille, il me rappelle à moi l'île de Robinson-Crusoë, et cela me fait frémir.

— Pourquoi frémissez-vous ainsi, cher beau-père ; ne peut-on pas vivre ici comme ailleurs ? le climat est superbe, l'air est délicieux à respirer sous ces arbres, il y a tout ce qu'on peut désirer pour vivre ; les eaux douces et les fruits doux, que faut-il de plus ?

— Il faut tout le reste, de plus ! ma fille ; et lorsqu'on a été habitué comme moi à vivre dans une habitation, au milieu du

luxe, on ne peut plus vivre dans un bois, comme un orang-outang.

— Mon cher beau-père, dit Lilia, vous êtes un de ces hommes qui se plaignent toujours, et ne sont jamais contents de leur sort!

— Je vous trouve vraiment plaisante, madame, de me faire des reproches! et vous prenez bien votre temps pour me censurer! vous, qui êtes la cause obstinée de tous mes malheurs!

— Eh ! cher beau-père, vous vous obstinez aussi à redire toujours la même chose!

— Ma foi ! c'est fort naturel, madame; à chaque pas que je fais, je m'enfonce davantage dans un abîme, par votre faute, et vous voulez m'interdire la plainte! Là, voyons, soyez sincère; si on venait, à présent, vous offrir, avec un bon vaisseau neuf, et par une bonne brise, l'honneur d'épouser le gouverneur de la Havane, j'espère, il me semble, que vous accepteriez?

— Non, mon cher beau-père; je refuserais plus que jamais.

— Quoi! à la veille d'être dévorée par un tigre, ou par un cannibale?

— Mais oui, cher beau-père; on est dévorée un instant, mais on est mariée toute sa vie à un gouverneur!

— Mais quelle rage avez-vous donc d'être veuve?

— Je suis fidèle à la mémoire de mon mari, votre fils; et si

son ombre vous écoute, elle doit s'indigner de votre conduite indigne d'un Castillan.

Le beau-père, qui répondait toujours, s'arrêta brusquement, et prêta l'oreille à des bruits qui sortaient du bois. — Entendez-vous quelque chose comme moi? demanda-t-il à voix-basse.

— Oui, j'entends un murmure confus de voix. Ce sont des hommes.

— Si ce sont des hommes, dit le beau-père, nous sommes perdus ; j'espère que ce sont des tigres.

— Eh! les tigres ne causent pas entre eux, dans les bois ; ils rugissent, et j'entends causer.

— Ma chère fille, ceux qui causent dans une forêt vierge sont plus dangereux que ceux qui rugissent.

— Ah ! dit tranquillement la jeune fille, — ce sont des hommes je viens de les apercevoir.

— Arrêtons-nous, — dit le beau-père d'une voix tremblante, — et cherchons un abri pour nous dérober à leurs regards... Mon Dieu ! ma chère Lilia, quelle idée avez-vous eue en refusant d'épouser le gouverneur !

— Mais ce sera donc votre refrain éternel, cher beau-père ?

— Oui..... éternel tant que je vivrai... et je crois que ce ne sera pas long... J'ai aperçu d'horribles formes couvertes de plumes d'aras... Là bas.. dans une éclaircie... l'écho, dans ces solitudes, amène les voix de très loin... Ce sont des sauvages... c'est une

tribu qui a vu, du haut de quelque éminence, notre naufrage, et qui vient, selon les mœurs atroces de ces pays, dépouiller et dévorer les naufragés.

— Oui, dit Lilia avec calme, j'ai lu les détails de ces mœurs dans le voyage de Couture.

— Lequel Couture fut dévoré.

— Non, mon beau-père, c'est lui qui dévora son nègre.

— Je sais que l'un des deux fut dévoré. — Au reste, le moment est mal choisi pour vérifier l'exactitude de la citation..... Oh! que nous serions heureux à la Havane, au palais du gouverneur! j'espère maintenant, ma chère fille, que vous êtes revenue de votre entêtement de fidélité conjugale, en présence de la tribu de Cannibales qui marche vers nous?

— Non, mon cher beau-père.

— C'est trop fort! — Venez, Lilia... marchez doucement. — J'aperçois à notre gauche une grotte de lianes où nous pourrons nous mettre à couvert et laisser passer la tribu.

— C'est inutile, cher beau-père; il n'est plus temps; ces hommes nous ont vus; n'ayons pas l'air de les fuir, ce serait les insulter. Allons au-devant d'eux, comme on marche à des amis.

— Ma chère fille, — dit d'Elbonza en fléchissant sur ses pieds, — nous n'avons plus un quart d'heure à vivre. Avant midi nous serons mangés. Je les reconnais bien maintenant, ce sont des peaux-rouges..... Cette folle! elle pourrait être à présent la femme du gouverneur de.....

— Eh! mon cher beau père, — interrompit brusquement Lilia, j'aimerais mieux vous voir dévorer tout-à-l'heure, que de vous entendre redire encore une fois cette phrase.

— Ma chère fille Lilia, il n'y a que cette phrase qui m'apporte quelque soulagement dans mon malheur.

— Eh bien! pensez-la et ne la dites plus.

— Oui, ma fille, mais si devant ces peaux-rouges on vous proposait de vous marier tout de suite au gouv...

— Encore!

— Ce n'est pas la même phrase, Lilia, remarquez bien.

— Toujours la même, car elle m'ennuie comme l'autre... Eh bien! voulez-vous le savoir? même en ce moment je refuserais.

— Devant ces peaux-rouges?

— La couleur n'y fait rien, oui. Êtes-vous content?

Un espace très court les séparait en ce moment de la tribu sauvage, habitante de cette forêt. C'était une tribu alors très célèbre, et aujourd'hui anéantie par les pionniers de la civilisation. Le roi se nommait Kiou-Tavaï; il portait une coiffure très haute, hérissée de plumes d'aras; un carquois jouait sur son épaule gauche, et il balançait gracieusement un arc dans ses mains.

Derrière le roi marchaient les princes de sa famille, tous moins hautement coiffés, puis les courtisans et les chefs de la célèbre tribu du Liquidambar, en tout vingt-cinq sauvages, horriblement

tatoués sur leurs épidermes rougeâtres, et montrant des rangées de dents d'une blancheur éblouissante, comme toutes les races carnivores restées dans l'état naturel.

Le beau-père d'Elbouza joignit ses mains, inclina sa tête sur l'épaule droite, et prit un air plein de bonté, pour le communiquer aux sauvages. Lilia regardait la tribu avec une curiosité tranquille, et ne regrettait nullement le trône de la Havane.

Les femmes seules sont capables de n'éprouver sincèrement aucun regret d'une forte résolution qu'elles ont prise, même quand cette résolution les conduit aux plus formidables extrémités. Les hommes, en pareil cas, affirment quelquefois qu'ils n'éprouvent aucun regret, mais ils ne sont pas sincères comme les femmes ; ils mentent et font les fanfarons.

Kiou-Tavaï fit signe d'arrêter les deux étrangers, et pour leur imposer, il prit un maintien superbe, et s'appuya de la main droite sur son carquois.

La beauté de Lilia parut exciter une vive impression chez le roi de la tribu ; il lui fit plusieurs signes très clairs et dignes d'un chorégraphe, pour lui demander si les autres naufragés étaient restés sur le rivage. Lilia comprit cette langue à la première leçon, et répondit avec une lucidité merveilleuse. Le roi se tourna vers ses courtisans et leur témoigna toute la satisfaction qu'il éprouvait en voyant la beauté de Lilia, et son intelligente pantomime.

Le prince royal murmura aussitôt quelques paroles qui proba-

blement signifiaient ceci : — Puisqu'il n'y a pas d'autres naufragés sur le rivage, rentrons dans nos palais.

Le roi sourit avec une sorte de bonté sauvage, et relevant son arc, comme un sceptre, il désigna du bout le centre de la forêt.

D'Elbonza et sa belle-fille, placés au milieu des chefs de l'armée, se mirent en marche pour aller à leur mystérieux destin.

Par moments, le beau-père lançait à Lilia un regard oblique, qui signifiait très clairement ceci : — Eh bien ! ma fille ne regrettez-vous point, etc... Et Lilia haussant gracieusement les épaules avait l'air de répondre : Je ne regrette rien.

Alors d'Elbonza regardait le ciel en poussant un soupir ; ce qui signifiait : Voilà un inconcevable entêtement !

Le roi et les princes paraissaient, dans leur route, s'occuper fort peu des prisonniers ; ils échangeaient des phrases brèves, en désignant du doigt un site, un arbre, un ruisseau, une fleur. Le beau-père s'imaginait à chaque instant que le roi à jeun cherchait un endroit favorable à quelque affreux repas d'occasion.

Lilia, ravie de la beauté du site, avait ouvert un de ses écrins de souvenir, et respirait la vie avec délices, pour recueillir ses dernières extases, avant d'être livrée à la mort.

On chemina une heure à travers broussailles fleuries, lianes flottantes, ruisseaux d'eau vive, et on arriva dans un carrefour sombre, où s'élevaient une centaine de huttes. C'était la capitale du royaume. Les naturels de la tribu sortirent pour voir les pri-

sonniers, et ils témoignèrent une très grande joie comme des convives affamés qui voient arriver les plats d'un festin.

Les femmes du roi et les princesses arrivèrent ensuite, et se mirent à examiner Lilia avec une attention minutieuse. Ensuite elles eurent l'air de se concerter pour établir une opinion sur la jeune Européenne. Le résultat ne fut pas favorable; toutes les femmes des peaux-rouges décidèrent à l'unanimité que Lilia était horriblement laide, et que son arrivée ne pouvait exciter aucune jalousie dans le sérail du roi et des princes.

Cet avis n'était probablement pas celui du roi Kiou-Tavaï ; il déposa sa coiffure, son arc et son carquois, et s'avançant vers Lilia, il lui demanda si son compagnon était son mari Lilia comprit tout de suite, et elle répondit : Mon mari est mort.

Lilia crut devoir dire la vérité, même à un roi sauvage.

La réponse de Lilia parut faire beaucoup de plaisir au roi ; il sourit, et dans une pantomime encore plus expressive, il dit à la jeune veuve qu'il voulait l'épouser.

Le beau-père, qui assistait à cet entretien mimé, bondit involontairement, et son regard exprima la fameuse phrase interdite, et qui était plus que jamais de circonstance. Lilia ne s'attendait point à cette subite proposition matrimoniale, qui, du reste, est dans les mœurs des rois anthropophages et absolus ; elle fit un léger mouvement nerveux, comme la gazelle qui vient de flairer, à l'abreuvoir, la trace d'un lion ; mais, ce premier frisson passé, elle se garda bien de témoigner la moindre surprise, et le roi ayant

refait sa pantomime, croyant ne pas avoir été compris, Lilia baissa modestement les yeux, comme une jeune fille qui écoute pour la première fois parler mariage à la grille du couvent.

Le roi, plein de fatuité comme tous les hommes sauvages, interpréta en sa faveur le silence modeste de Lilia, et se tournant vers ses gardes, il donna un ordre bref en désignant la principale hutte qui était le palais royal.

Les femmes du roi avaient tout entendu, quoique placées à grande distance de l'entretien, et elles échangèrent entre elles des paroles qui, à coup sûr, ne composaient pas l'éloge du bon goût du roi.

Les gardes conduisirent Lilia au palais royal avec les honneurs dus à son rang. D'Elbonza fit au hasard quelques pas pour suivre sa belle-fille, mais d'autres gardes le conduisirent dans une hutte qui servait de prison, dans les guerres que la tribu du Liquidambar soutenait contre la tribu du Serpent.

Le harem du roi était dans une position charmante qui rappelle, dans des proportions très subalternes, la pointe du sérail à Constantinople. Ce harem peut contenir cinq ou six femmes et autant de nattes ; il est construit sur une pointe de rocher au bord d'une petite rivière qui prend sa source dans l'intérieur de la presqu'île, et descend à la mer dans le voisinage de *Thérésinas*, établissement espagnol de peu d'importance, fondé par des baleiniers.

La sultane favorite reçut Lilia dans la hutte du harem, et on peut même dire qu'elle la reçut fort mal ; cela se conçoit. La sul-

tane était une fort laide personne, d'un âge mûr, et qui secouait un peu trop d'anneaux de laiton à ses narines et à ses oreilles. Toutefois, le monarque fermait les yeux sur ces défauts naturels et ne les ouvrait que sur les qualités absentes. La sultane avait d'ailleurs un talent cité dans les gynécées de la tribu; aucune reine, aucune princesse, aucune grande dame ne confectionnait mieux qu'elle des bottines de chasse avec des aiguilles d'arètes, du fil du cotonnier, et des peaux de chamois.

La sultane exerçait une grande domination sur l'esprit de son royal époux ; elle avait même réussi à faire chasser du harem deux jeunes rivales qui avaient donné bien des tourments à sa jalousie ; lorsqu'elle vit arriver cette Européenne blanche, son sang sauvage bouillonna dans ses veines, et elle comprit tous les dangers de sa position : Lilia lui apparut dans toute sa beauté redoutable.

Ame de ce monde, esprit de tous les êtres, fièvre de la jalousie, tu agites toutes les zônes, tu parles toutes les langues, tous les cris, tous les rugissements; tu agites l'oiseau sur la feuille, le lion dans son antre, le sauvage dans sa hutte, le poisson stupide au fond des mers!

En voyant entrer Lilia, la sultane fit une pantomime qui signifiait : — Que venez-vous faire ici?

Lilia répondit que le roi avait daigné jeter sur elle un regard de bonté, mais qu'elle espérait bien que tout se bornerait là.

— Vous ne connaissez pas le roi, — dit la sultane de l'air d'une femme qui le connaissait.

— Je me soucie fort peu de le connaître, répondit Lilia.

La sultane regarda fixement la veuve espagnole pour bien entrer dans le sens de sa pensée ; elle comprenait difficilement qu'une femme se souciât peu de l'amour d'un roi aussi puissant que Kiou-Tavaï.

— Vous êtes donc désolée d'être entrée ici? — demanda la sultane, toujours en pantomime expressive comme une langue.

— Je crois bien que j'en suis désolée ! répondit Lilia.

— Alors vous n'aimez pas le roi? — demanda la sultane d'un air naïf.

— Non, — répondit Lilia, en riant aux éclats, malgré l'horreur de sa situation.

La sultane témoigna une extrême surprise, et croisa les bras sur les tatouages de sa poitrine.

— Comprenez-moi bien, — dit Lilia, en prenant une main de la sultane pour la serrer avec énergie. — Je l'aime si peu votre roi, que je suis décidée à me briser la tête contre un arbre, ou à me noyer dans cette rivière, si votre roi veut m'épouser malgré moi.

La sultane fit un sourire d'incrédulité. — Voilà, pensa-t-elle, une femme blanche bien rusée ; mais je ne serai pas sa dupe. Est-il possible de supposer qu'une femme est décidée à se tuer,

parce que Kiou-Tavaï, le plus puissant des rois connus, daigne l'admettre dans son harem.

— A quel moment du jour vient-il ici, le roi? — demanda l'Espagnole d'un air indifférent.

— Au coucher du soleil, — répondit la sultane, en montrant avec son doigt le soleil, en ce moment au zénith, et en étendant sa main vers l'horizon du couchant.

— Et que fait-il en ce moment, le roi? — demanda encore l'Espagnole.

— Il s'exerce à l'arc, il chasse, il dort, il reçoit les ambassadeurs des rois voisins, il adore les manitous, il joue aux trois sauts avec ses courtisans. — La sultane décrivait toutes ces choses avec sa plus grande lucidité; un sourire de Lilia témoignait toujours que chaque geste avait été compris.

Lilia poussa un soupir rempli de tristesse, phrase partout comprise, et regarda mélancoliquement le soleil.

Quand leur jalousie s'endort, les femmes sont bonnes dans tous les pays. La sultane écouta ce soupir de Lilia, et vit son regard; au fond de ces deux choses éclatait un désespoir trop évident. Toutes les pensées du cœur n'ont pas besoin de la traduction d'une langue; elles se laissent lire sur le visage et dans les yeux.

La femme sauvage prit la main de Lilia, et murmura quelques syllabes que leur douceur et leur sexe rendaient intelligibles à l'oreille étrangère. Lilia répondit de la même façon; cette fois la pantomime avait été supprimée, et pourtant les désinences har-

monieuses de la langue indienne et de la langue castillane, ainsi croisées entre deux lèvres de femmes, remplacèrent l'entretien le plus amicalement formulé. On se comprit des deux parts. Tristesse d'un côté, consolation de l'autre ; Rossini a écrit le même duo entre Arsace et Sémiramis, et que de femmes l'avaient chanté avant lui !

Le soleil qui est sans pitié pour les douleurs du jour, et qui est toujours obligé de descendre sur l'horizon du couchant, pour laisser aux étoiles le soin d'éclairer les douleurs de la nuit, l'impassible soleil déclinait avec une rapidité sensible, et augmentait les angoisses de Lilia.

La femme sauvage, émue aux larmes, frappa son front comme pour annoncer l'explosion d'une bonne idée, et elle regarda joyeusement la rivière qui coulait devant la hutte du harem.

Lilia prit les deux mains de la femme sauvage, et tout son visage, contracté par une curiosité fébrile, demanda l'explication d'une pensée, qui déjà ressemblait à une idée de salut.

La femme sauvage mit un doigt sur la bouche de Lilia, et lui montrant une natte déroulée dans l'alcôve royale, elle lui fit signe de s'asseoir et de l'attendre quelques instants.

Ensuite elle sortit, un rayon de joie au front.

Lilia conçut un faible espoir.

Quand la pauvre sultane reparut, son visage apportait quelque chose de plus que l'espoir. Elle prit Lilia par la main et la conduisit derrière le harem, dans un massif de liquidambars, dont

les racines s'étendaient sur la petite rivière, et retenaient quelques pirogues par des amarres de bambous.

Dans une de ces pirogues, il y avait un vieux nègre qui paraissait attendre pour obéir religieusement à un ordre souverain. La femme sauvage embrassa l'Espagnole, lui montra le ciel où se tournent tous les êtres, et après l'avoir rassurée par les gestes les plus expressifs, elle lui dit de se confier sans crainte à ce nègre, et d'aller où il la conduirait.

Lilia bondit de joie, comme la gazelle qui a découvert une fontaine, et rendant sa vive caresse à la femme sauvage, elle prit dans les secrets de sa toilette deux boucles de diamants qui bouleversèrent de bonheur la pauvre sultane, et sautant lestement sur la pirogue, elle brisa elle-même l'amarre, et le courant de la rivière emporta la voyageuse et le rameur, avec cette rapidité qu'ont inventée dans l'Inde les *courriers-nageurs*, *Swimming-Corriers*.

La flèche du sauvage n'est pas plus agile que sa pirogue lancée à l'eau. Lilia était déjà bien loin de son péril au bout d'une heure ; elle s'épanouissait de joie, en songeant au miracle de sa délivrance, lorsqu'à son tour elle se frappa le front, et poussa un cri de douleur. Hélas ! il y a des occasions où l'égoïsme est permis, et où la sûreté personnelle fait tout oublier, même un parent, un ami! Lilia se souvenait, un peu trop tard, de son beau-père, d'Elbonza, égoïstement délaissé dans la tribu des Cannibales! Que pouvait-elle faire? remonter la rivière? chose impossible ; ces sortes de rivières ne se remontent pas; aborder dans quelque

anse, et faire vingt milles à pied dans des forêts vierges pour délivrer son beau-père? chose plus impossible encore. Il ne restait à Lilia d'autre ressource que celle de s'incliner devant la fatalité : elle s'inclina donc et recommanda son beau-père à la sollicitude du ciel.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, la pirogue s'arrêtait devant un quai de bois palissadé, au village indigent de Thérésinas, et même à la porte d'une mesquine *posada* baleinière, à l'enseigne du *Harpon-d'Or*.

Lilia retint le rameur nègre à son service, et elle l'acheta librement à lui-même, comme esclave, au prix de cinq cents piastres, garanties par deux bagues de diamants.

On quitte facilement un port de mer, quand on a de l'argent ou des pierreries. Le lendemain même, un vaisseau était en partance pour la Havane. Lilia regarda ce départ comme un conseil de la Providence, et toute dévouée à une idée nouvelle, inspirée par de sages réflexions, elle retint deux places à bord du baleinier, et charma sa traversée en respirant le bonheur dans l'écrin de ses souvenirs.

La pensée de Lilia était honorable et belle, digne d'une Espagnole, ou pour mieux dire, digne d'une femme de tous les pays.

En rade de la Havane, et placée sous la protection d'un pavillon portugais, Lilia écrivit au gouverneur la lettre suivante.

« Excellence,

« Le voyage et le malheur m'ont ouvert les yeux.

« J'étais trop peu avancée dans mon veuvage pour accepter même le cœur et la main d'un seigneur puissant comme vous ; aujourd'hui je ne regrette pas ma première détermination, mais je la change, ou, en d'autres termes, je la modifie dans l'intérêt de notre bonheur mutuel.

« J'ai fait un vœu à Notre-Dame-de-la-Havane, et vous êtes trop bon chrétien pour vouloir que je me délie d'un vœu. J'ai juré de ne me remarier que dans sept ans et sept quarantaines, après la mort de mon mari. J'ai quatre ans de veuvage à subir encore, et ce délai expiré, j'obéis aux ordres de la Providence qui veut que je contribue au bonheur des Havanais, en m'asseyant à votre droite dans le palais du gouvernement.

« Si ces propositions sont à votre convenance, veuillez bien m'en instruire, j'attends votre réponse à bord de l'*Etoile polaire*, en rade pour deux jours.

« LILIA.

« *P. S.* J'avais oublié de dire à Votre Excellence, que je mets une condition à notre mariage. Mon beau-père, le seigneur d'Elbonza est en captivité dans la tribu du Liquidambar, chez les peaux-rouges, vers les atterrages d'Yucatan ; j'espère que vous enverrez un vaisseau et quelques soldats pour délivrer un noble Espagnol qui n'a pas mérité son sort. Ma main est à ce prix. »

Quelques heures après, Lilia reçut pour toute réponse le billet suivant :

« Madame,

« Depuis votre départ, je me suis marié. Il vous est permis de rentrer dans l'île.

« H. S., gouverneur de la Havane. »

Ce billet donna, en même temps, une grande joie et une violente douleur à l'âme de la jeune et trop fidèle veuve. Elle avait accompli un acte d'héroïsme, dont sa conscience lui savait un gré infini, et elle voyait aussi s'échapper la seule occasion de sauver son beau-père de la dent des cannibales, s'il vivait encore.

A force de vouloir sauver son beau-père à tout prix, elle trouva un autre moyen qui ne brisait pas ses liens sacrés de veuve; elle descendit à la chambre du capitaine et lui dit :

— Capitaine, combien avez-vous d'hommes d'équipage à votre bord ?

— Soixante, madame.

— Espérez-vous harponner beaucoup de baleines, dans votre campagne ?

— Je crois que cette année la pêche ne sera pas heureuse à cause de la concurrence. Je serais content si je ramenais trente tonneaux d'huile.

— Voulez-vous que je propose une campagne qui vous rapportera davantage ?

— Proposez, madame.

— Je vous donne cet écrin de diamants, estimés par des usu-

riers, six mille piastres cordonnées, si vous venez délivrer mon beau-père, qui est prisonnier chez les peaux-rouges.

Le capitaine regarda l'écrin, et lui sourit amoureusement.

— Savez-vous précisément, demanda-t-il, l'endroit où il faut débarquer?

— Je vais vous le montrer sur la carte, — dit Lilia, et son joli doigt se posa tout de suite sur le point géographique.

— Ma foi ! c'est tout près d'ici, dit le capitaine, et si monsieur votre beau-père n'a pas été mangé, je réponds de lui sur ma tête.

— Allons toujours, dit Lilia ; j'aurai fait mon devoir.

Aussitôt *l'Étoile polaire* dérapa et fit voile vers les parages désignés.

— Enfants ! dit le capitaine aux matelots, nous allons pêcher une baleine qui rendra trois onces d'or à chacun de vous.

L'équipage exécuta toutes sortes de faudangos sur le pont.

Tous connaissaient leur capitaine comme un homme qui ne promettait jamais en vain.

Quelques jours après on débarqua, d'après les indications de la belle veuve, tout juste sur le rivage où l'embarcation de d'Elbonza avait échoué. La mer y était fort calme en ce moment.

Lilia reconnut très bien tous les accidents de terrain et de forêt sur lesquels il fallait conduire l'expédition ; elle s'était placée

au centre de la troupe, et recommandait bien de ne faire usage des armes qu'à la dernière extrémité, de peur qu'une maudite balle ne vînt atteindre sa bonne et sauvage libératrice dans la lutte du harem royal.

Quand l'équipage de *l'Étoile polaire* parvint au carrefour du bois où s'élevaient les huttes de la tribu, le roi, les princes, les courtisans, les gardes, les sentinelles dormaient sur le gazon, à l'ombre des liquidambars.

Le capitaine, armé de deux pistolets, réveilla familièrement le roi, qui sauta sur son arc en poussant le cri de guerre.

Les marins poussèrent de grands éclats de rire, en voyant l'attitude belliqueuse prise par les sauvages, réveillés en sursaut.

Le roi, voyant bien que toute résistance était inutile devant soixante armes à feu, laissa tomber son arc, inclina la tête, et s'offrit seul en holocauste, pour le salut de son peuple.

Il n'y a que des rois sauvages capables d'un pareil dévouement.

Le capitaine fit signe au roi de relever la tête, et lui tendit la main en lui présentant Lilia.

Les sauvages, entre autres qualités de leur race, ont une perception féline qui devine tout.

En voyant Lilia, le roi comprit sur-le-champ le but de cette expédition armée ; il fit un geste amical qui signifiait : — Attendez-moi un instant. — Et courant vers son palais, il en ramena le

noble prisonnier espagnol dans un état de maigreur qui peut-être lui avait sauvé la vie.

L'infortuné d'Elbonza, qui probablement se résignait, chaque matin, à être servi, le soir, sur la table du roi, s'élança au col de sa belle-fille, et lui dit :

— Je te pardonne.

La scène fut touchante.

Le capitaine donna au roi un fusil à deux coups et une bonne provision de poudre et de balles.

Tous les sauvages baisèrent les mains des matelots, et Lilia, égrainant un collier de perles fines, le distribua aux princes et aux courtisans.

On devinerait, sans qu'il fût besoin de le dire, que d'Elbonza et sa belle-fille rentrèrent dans leurs possessions de la Havane, après cette expédition si heureusement accomplie ; mais ce qu'on ne devinerait pas, c'est que Lilia garda son veuvage toute sa vie, et que même, dans l'âge le plus avancé, elle se rajeunissait chaque jour, en respirant les parfums d'un impérissable souvenir, et que sa vieillesse n'avait pas retranché un seul quartier de sa lune de miel.

Les femmes, disait-elle souvent, doivent toujours avoir des diamants et des perles ; c'est leur monnaie ; avec ces bijoux, elles ne sont jamais achetées, et elles achètent tout.

Il est vrai, ajoute l'historien, qu'il faut avoir déjà beaucoup d'or pour acheter autant de perles et de diamants.

Après ce récit, le complaisant traducteur des histoires d'Europe rendit au prince Zeb-Sing la légende irlandaise qu'on peut intituler la *Baguette magique.*



LA BAGUETTE MAGIQUE.

Si vous connaissez l'Irlande, *cette fleur de la terre, cette perle de la mer,* comme dit la chanson de ce pays, vous avez admiré sans doute les paysages solennels des lacs de Killarney, dans le comté de Kerry. C'est une forte et superbe nature qui n'a pas son égale au monde ; ce sont des rocs amoncelés en étages, comme pour soutenir le ciel ; de grandes eaux dormantes au fond des gouffres ; des horizons sublimes, où les montagnes découpent avec les arètes de leurs cimes l'azur pâle du firmament.

Cette nature prédispose les âmes aux rêveries sombres, aux pensées graves, et même aux fabuleuses superstitions.

Le fermier Patrick, en se mariant avec une pauvre villageoise nommée Augusta, vint consulter, après le huitième mois de son mariage, une habile sorcière de Killarney, pour savoir quel serait le destin de l'enfant qui allait bientôt voir le jour.

La sorcière, jugée infaillible dans ses prédictions, fit la réponse suivante : — Une fille naîtra de vous, et elle épousera le vice-roi d'Irlande.

Patrick, bouleversé par cette réponse inattendue, voulut faire quelques observations, mais la sorcière lui ferma la bouche et ne voulut rien écouter.

Cette sorcière était laide comme la femme de l'enfer qui a inventé les péchés mortels.

La fermière Patrick fit un signe de croix, salua la magicienne, et suivit son mari.

Le soir, les voisins, instruits de la prédiction, affirmèrent tous qu'elle se réaliserait indubitablement, et sans perdre de temps, ils se recommandèrent tous à la haute protection de la future vice-reine d'Irlande.

Un mois après, la fermière Patrick mit au monde une fille... On accourut du village pour regarder sa figure... Elle était d'une laideur idéale, et le père même avoua humblement qu'il n'avait jamais rien vu de si laid.

Les voisins commencèrent à douter du destin promis, et leur foi robuste fut un peu ébranlée par ce monstrueux accouchement.

La fermière seule, en sa qualité de mère, se révolta contre l'opinion générale, et traita tout le monde d'aveugle, même son mari.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et l'enfant croissait en laideur; chaque jour amenait en relief quelque nouvel incident déplorable sur son visage; si bien que la mère finit par reconnaître elle-même la fabuleuse laideur de son enfant.

A cette époque, on parlait beaucoup, dans le comté de Kerry, de Menai-Woolf, magicienne des magiciennes; elle avait établi le sanctuaire de ses nocturnes évocations dans la déserte vallée de *Blake-Devil*, qui conduit au lac majeur de Killarney.

Patrick et sa femme, tourmentés tous deux par la prédiction de la sorcière, résolurent de porter de nouveaux présents et une nouvelle demande à la magicienne Menai-Woolf, qui jouissait de la confiance de tous les villageois du comté.

Nous verrons bien, dit Patrick, si les deux sorcières seront d'accord dans leurs prédictions.

Menai-Woolf était une femme irlandaise d'une beauté monumentale; un statuaire l'aurait choisie pour lui emprunter des formes plastiques dignes du temple des géants ou de Jupiter Olympien, en Sicile. Elle avait ce luxe de chevelure ardente, si commune dans les climats de forte végétation; ces yeux brillaient de cet éclat sombre qu'on admire en été dans les eaux du golfe de Dublin; son visage, d'une régularité superbe, rappelait les plus beaux types connus et immortalisés par la palette ou le ciseau..

C'est une erreur assez commune de croire que les magiciennes ont toujours été de laides et vieilles femmes ; Circé, qui a fondé cette race mystérieuse, était d'une beauté homérique ; et dans les âges antiques, les femmes qui se vouaient aux mystères des sciences occultes, soit dans le temple des sibylles à Rome, soit dans les criptes d'Eleusis, en Égypte, étaient toujours douées d'une grande beauté de visage et de corps. Personne ne serait venu consulter de vieilles et laides magiciennes ; on n'aurait pas eu la moindre foi en celles-là, puisqu'elles n'avaient pas eu le pouvoir de se faire belles, c'est-à-dire de se donner la véritable et seule richesse des femmes. Puis les temps sont venus, où, par une dépravation incroyable, les hommes, toujours convoitant les secrets de l'avenir, ont recouru aux sorcières affligées de vieillesse et de laideur ; il est vrai que les belles femmes ont trouvé depuis des ressources plus lucratives, et se sont retirées d'une profession qui jetait sur elles les teintes fatales de l'enfer chrétien.

Menai-Woolf, l'illustre magicienne de l'Irlande, tenait ses assises de nécromancie dans un recoin, très probablement fréquenté par des esprits inspirateurs qui se mêlent, sans être vus, aux affaires de l'humanité visible. Autour de son trône les herbes étaient maigres, les plantes rabougries, les arbustes tordus, les fleurs livides, comme si des pieds de démons eussent foulé ce sol maudit, dans des rondes infernales, sous la maligne influence des lunes du samedi ; ou comme si des vapeurs sulfureuses, exhalées des lieux profonds, eussent desséché, dans ce val, tout ce que la terre produit, avec tant de luxe, aux environs de Killarney.



LA
BAGUETTE
MAGIQUE



Le fermier et sa femme tentèrent ce pèlerinage, et comme ils avaient acquis de la richesse, ils ne sollicitèrent pas longtemps les faveurs de la magicienne : elle leur donna audience, le premier soir, un peu après le coucher du soleil.

Menai-Woolf remplissait sa mission avec une conscience très évidente, et qui excluait tout soupçon de fourberie mercantile ; c'était une magicienne qu'il fallait nécessairement prendre au sérieux, même si on eût été sceptique ou railleur. Au reste, à ces époques de foi plénière, personne ne songeait à douter des pouvoirs magiques ; dès que le doute et la raillerie sont venus, la nécromancie a disparu de la terre. La foi éteinte, la bouche prophétique s'est fermée. L'homme qui a le plus contribué à détruire toutes ces choses, Voltaire, dans un moment de remords a lui-même écrit ces vers :

Le raisonner tristement s'accrédite,
On court, hélas! après la vérité!
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite!

Certes, c'était bien la peine d'écrire cinquante volumes contre l'erreur, pour faire ensuite pareille amende honorable à quatre-vingts ans.

Quoi qu'il en soit, les baguettes magiques sont brisées et les magiciennes ne reviendront plus, ce qui donne néanmoins tant d'intérêt aux magiciennes d'autrefois.

La fermière s'attendait encore à rencontrer dans le val une vieille et laide sorcière, et elle avait préparé ses yeux et son courage à

subir quelque horrible apparition; mais son étonnement fut extrême, lorsqu'elle se trouva face à face avec la plus belle des femmes du comté de Kerry! La fermière croisa dévotement ses mains comme elle eût fait avant l'apparition de la sainte, sa patronne, et ne put s'empêcher de s'écrier : Oh! la superbe femme! exclamation que la magicienne accueillit très froidement, ce qui attestait chez elle un profond détachement des choses de la terre, et la rendait encore supérieure à son sexe par l'absence de tout amour-propre féminin.

Le fermier expliquait le motif de sa visite à la magicienne, mais sa femme était toujours plongée dans une admiration extatique, et ses deux mains ne se déjoignaient pas.

Menai-Woolf écouta sans regarder le fermier, et quand celui-ci eut fini de parler, elle inclina majestueusement sa noble tête, comme pour dire j'ai compris, et fit signe aux deux villageois de se retirer un peu à l'écart pour ne pas troubler ses profondes méméditations.

Patrick eut toutes les peines du monde à retirer sa femme de son extase d'admiration, causée par la solennelle beauté de la magicienne.

Menai-Woolf, assise sur un trône, ouvrit le volume mystérieux, qui se nomme le LIVRE par excellence, le seul qui ait échappé à l'incendie d'Omar, et qui, écrit sur des feuilles d'amiante, resta incombustible devant la torche du kalif. La magicienne lut le fameux chapitre intitulé *Tétagrammaton,* ce mot que la bouche ne

peut prononcer sous peine de rester muette ; elle prononça ***au rebours***, comme Satan, le verset d'espérance (1), qui se change en cri de désespoir ; elle cueillit de sa main gauche une touffe de verveine, trois feuilles de houx, une fleur d'ancolie sauvage, et les lança derrière sa tête, en disant sept fois : *Blake-Devil, come here! Diable noir, viens ici !* Après quoi elle prit son sceptre, ou pour mieux dire, sa *baguette magique*, joyau de nécromancie fabriqué dans une grotte de *Blue-Hill*, par un ouvrier mystérieux, et elle traça autour d'elle un cercle qui changea les grains de sable en étincelles phosphoriques qui ressemblaient à des yeux vivants couleur d'iris.

Au même instant, le tonnerre gronda sur les pics de Killarney, et les échos tourbillonnèrent avec des gradations infinies dans les cratères immenses, au fond desquels dorment les eaux noires et plombées des lacs.

Menai-Woolf fit un signe avec sa baguette magique, et les deux villageois s'avancèrent pour recueillir l'oracle qui allait être prononcé. La magicienne agita convulsivement sa tête superbe, comme si elle faisait un suprême effort pour arracher à l'avenir ses arcanes les plus mystérieux, et ses bras se déployèrent dans toute leur majesté souveraine, comme les deux ailes de l'oiseau des Cordilières, dans les rayons de l'équateur.

(1) Ce verset entrait dans les expériences nécromanciennes, lu au rebours.

In te domine speravi, non confundar in æternum.

Au rebours :

In æternum confundar, non speravi domine in te.

— Femme ! — dit-elle, d'une voix qui semblait sortir d'un clavier d'airain; femme, incline ta tête devant la révélation de l'inconnu !

La fermière, qui admirait toujours la beauté de la magicienne, obéit à l'ordre et à la lourde pression de la baguette magique, et s'inclina.

— Femme, poursuivit la magicienne, écoute bien ceci, et ne l'oublie jamais pendant seize ans. Quel que soit l'état vil où tu te trouves aujourd'hui, ta fille épousera le vice-roi d'Irlande. J'ai dit.

Elles nous ont dit toutes les deux la même chose, pensèrent les deux villageois, la prédiction, quoique impossible, s'accomplira.

Et tous les deux, après avoir salué la magicienne, et baisé respectueusement la baguette magique, reprirent le chemin de leur ferme. En arrivant, ils regardèrent leur fille pour voir si l'expérience nécromancienne avait corrigé les vices incurables de sa laideur. Hélas! cette pauvre jeune fille était encore plus affreuse qu'à l'époque où elle vagissait dans son berceau. Comptez sur le vice-roi d'Irlande après cela !

En supprimant les détails intermédiaires et les chapitres oiseux, qui sont les broussailles du récit, nous franchissons tout de suite le court espace de six mois, et nous retrouvons la fermière Patrick, mère d'une seconde fille, mais, cette fois, la prédiction de la magicienne parut avoir quelque chance de succès autour du nouveau berceau.

Edith, on la nomma ainsi, fut saluée par des cris d'admiration,

et une grande profusion de *very-nice*, dès qu'elle vit le jour. En général, les Irlandaises et les Irlandais naissent beaux, mais Edith faisait encore exception à cette règle ; elle était d'une beauté incomparable ; comme enfant nouveau-né, sa taille même était précoce ; on lui aurait donné un an lorsqu'elle naquit ; aussi les voisins, conviés au baptême, prédirent qu'Edith serait la plus jolie et la plus belle femme de l'Angleterre et peut-être de l'univers.

Le fermier et la fermière échangeaient des regards d'intelligence, et se comprenaient à merveille. Seulement ils ne parlèrent à personne de la prédiction, en songeant au proverbe bourgeois: *chose annoncée n'arrive pas.*

On arrivait de tous les points du comté à la ferme de Patrick pour voir ce miracle de beauté enfantine, et toutes les mères demandaient à Dieu de leur donner une Edith à la première occasion. Il vint même des familles qui habitaient les bords de l'Océan Atlantique, et qui avaient entendu parler de la fille de l'heureux fermier de Killarney. C'était une éternelle procession de curieux ou d'indiscrets, mots synonymes souvent.

Edith croissait en beauté, quoique la chose parût impossible : chaque jour nouveau ajoutait une grâce nouvelle à l'adorable enfant; le seul défaut qu'on aurait pu rencontrer sur ce visage divin, c'était une trop longue absence de sourire. Edith avait un air grave à l'âge de six mois.

Etait-ce là un défaut réel ? Les voisins se divisaient en deux

opinions bien distinctes. Quant au père, il voyait avec joie cette gravité si précoce, qui annonçait la vice-reine de Dublin. Les voisins, n'étant pas dans le secret, contrariaient Patrick qui se taisait, en souriant, comme un homme jaloux de son secret.

Laissons Edith croître et se développer au milieu d'une admiration toujours soutenue, et arrivons à la phase où son histoire commence à sortir de l'obscurité d'une ferme, pour rayonner dans les plus hauts lieux.

A quinze ans, Edith était si merveilleusement belle, que tous les fermiers eux-mêmes, malgré leur amour pour l'agriculture, avouaient hautement que ce soleil d'amour n'était plus à sa place dans une chaumière, et que les parents commettaient une sorte de crime en ensevelissant Edith dans les brouillards de Killarney.

Ces reproches causaient le plus grand plaisir à Patrick et à sa femme ; ils étaient tous deux fort rusés, et ils connaissaient l'esprit des voisins.

— Voilà précisément ce que j'attendais, — dit Patrick à sa femme, — et nous avons agi avec grande sagesse, en provoquant ces reproches. Si nous eussions dit à nos voisins : notre fille Edith est trop belle pour rester dans une ferme, et nous allons la lancer, habillée en lady, à Dublin, dans les allées de Phœnix-Park ; si nous eussions dit cela, tout de suite les voisins n'auraient pas manqué de blâmer notre conduite, en termes peu charitables, tandis que nous sommes à notre aise, maintenant ; nous aurons l'air d'écouter leurs reproches, et d'obéir à leurs conseils. Les voisins seront contents d'eux et de nous.

C'est bien ce que j'ai pensé aussi, disait la fermière ; je connais les voisins, ils sont tous les mêmes ; aussi faut-il toujours avoir l'air de faire ce qu'ils veulent, lorsque ce qu'ils veulent n'est autre chose que ce que nous voulons.

Ce raisonnement indique assez le caractère observateur et rusé de ces deux villageois. Celui qui observe est toujours plus fin que celui qui est observé. Le peintre a plus d'esprit que la toile.

Patrick feignit de faire violence à ses goûts champêtres, et il vendit sa ferme pour renoncer, disait-il, à son bonheur personnel, et songer au bonheur de sa fille, selon les sages préceptes de ses intelligents voisins.

Les voisins applaudirent en masse à l'héroïque détermination du fermier.

La ferme vendue, Patrick se trouva le lendemain à la tête d'une armée de deux mille guinées, qui, d'après ses plans, devaient lui servir à conquérir, pour Edith, la vice-royauté d'Irlande.

Arrivé à Dublin, Patrick enferma sa fille aînée dans un couvent de religieuses peu favorisées par la beauté mondaine, et se logea dans *Sakeville-Street*, n° 17. Il s'habilla et habilla sa femme et sa fille, selon la loi des dernières modes, et le premier dimanche venu, après la dernière messe de la cathédrale de Saint-Patrick, il vint se mêler fièrement avec sa famille aux exhibitions ambulantes de Phœnix-Park.

Edith paraissait avoir vingt-cinq ans, car sa taille appartenait aux plus magnifiques proportions de son sexe ; un chapeau, façon

Paméla, couronnait sa chevelure ardente sans la couvrir ; des torrents de boucles d'or coulaient sur ses épaules, et encadraient un visage de déesse, un visage où l'éclat de la fraîcheur, la suavité des lèvres, l'émail des dents, adoucissaient la fierté naturelle des traits et du regard.

Au moment où Edith prenait son éventail sur la chaise de l'église, un rayon de soleil descendu des rosaces gothiques de Saint-Patrick anima l'azur orageux de ses yeux, et donna au visage d'Edith un caractère ineffable de grandeur et de solennité. Sa mère la regarda et entra en réflexion.

On sortit de l'église. Edith marchait la première à deux pas de son père et de sa mère.

— Mon ami, — dit l'ex-fermière à son mari, d'une voix émue, — as-tu bien remarqué le visage d'Édith ?

— Comment ! dit l'ex-fermier, je ne remarque, moi, que ce visage ; j'en suis fier comme un roi de son trésor.

— Et ce visage, mon ami, ne te rappelle rien ?

— C'est que, ma chère amie, ce visage ne rappelle rien de connu à personne. Tu vas voir quelle sensation notre fille va produire dans Phœnix-Park !

— Tout cela ne répond pas à ma question, — dit la femme d'un ton d'impatience, — et tu es si triomphant de ta fille que tu n'écoutes pas ce que je dis.

— C'est vrai, ma femme.

— Eh! bien ! je vais t'aider, moi...... Notre fille ressemble, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à cette superbe magicienne du vallon de *Blake-Devil*; cette magicienne qui nous a fait la grande prédiction.

— Edith ! — cria le père pour faire retourner sa fille.

Edith pirouetta légèrement, et montra son visage à son père, qui eut l'air de le regarder pour la première fois.

— C'est bien ! — dit le père, en souriant ; — tu peux continuer ta marche ; je voulais te voir.

Et regardant sa femme, il ajouta, un instant après, à voix basse.

— Tu as raison, ma femme ! Edith lui ressemble... Seulement, Edith est beaucoup plus jeune et plus fraîche.

— Oui, oui, mais les traits sont les mêmes, absolument les mêmes ; Edith n'a que quinze ans, et la magicienne en avait au moins trente, quand nous l'avons vue.

— Au moins trente, — dit le mari, pour être toujours de l'avis d'une femme qui lui avait donné une si belle fille.

— Et maintenant, poursuivit la femme, je voudrais bien savoir d'où peut provenir une pareille ressemblance !

— C'est bien simple, répondit l'ex-fermier ; la beauté miraculeuse de la magicienne t'a frappée dans les premiers mois de la conception, et ta fille a pris dans ton sein les traits de la magicienne.

— Oui, ce doit être cela, — dit la femme en réfléchissant. — En effet, quand j'ai vu la magicienne, mon imagination a été toute bouleversée ; j'aurais volontiers passé un jour à regarder son visage, sa taille et son corps. Quel bonheur d'avoir eu l'idée d'aller faire cette visite à *Blake-Devil*, il y a seize ans ! et nous aurions peut-être deux filles comme Edith, si je n'avais pas vu la sorcière de la première prédiction !

— C'est juste ! remarqua le mari ; enfin contentons-nous de ce que nous avons.

En causant ainsi, ils étaient arrivés à la grille de Phœnix-Park.

Il y avait à cette promenade superbe tout le beau monde de Dublin ; les femmes, en plus grand nombre que les hommes, se faisaient surtout remarquer par cette beauté sympathique qui luit sur tous les visages du beau sexe irlandais. Edith parut...... Ce fut comme une éclipse totale ; les étoiles s'effacèrent devant le soleil. Tout devint cadre, il ne resta qu'un tableau.

L'enthousiasme fit explosion ; la foule s'agita comme une mer surprise par l'ouragan ; tous les yeux dévorèrent Edith. Les hommes disaient : mon Dieu ! qu'elle est belle ! et les femmes s'extasiaient comme les hommes, ce qui est le comble du triomphe pour une beauté.

Patrick donnait le bras à sa femme et baissait modestement les yeux, pour ne pas humilier les autres pères. Edith soutenait cet assaut d'admiration fiévreuse, avec un courage superbe ; la déesse promenait fièrement ses regards sur ses adorateurs. Une

femme, qui a la conscience de sa beauté suprême, ne redoute aucune furie d'enthousiasme, même en public.

Cependant la mère d'Edith comprit dans son bon sens villageois que cette sorte d'exhibition était peu convenable, et faisant un geste très significatif à son mari, elle prit le chemin de la grille du parc.

Un vif mécontentement éclata dans la foule, lorsqu'elle vit qu'on lui enlevait si vite l'objet merveilleux de son admiration. Des voix même se faisaient entendre, qui disaient : Il n'est pas permis de se retirer d'une promenade avant l'heure des complies. Nous sommes volés. On fermera la grille. Nous irons nous plaindre au vice-roi.

Patrick regarda sa femme, comme pour lui demander encore un tour supplémentaire de promenade ; mais la mère fut inexorable, et la première, d'un pas résolu, elle franchit la grille du parc, en tenant son Edith par la main.

Une semaine s'écoula, et la jeune Edith, recluse dans son appartement, pour cause d'excès de beauté, attendait le dimanche pour jouir d'un nouveau triomphe, mais la mère la conduisit à Saint-Patrick, à la première messe de l'*angelus* du matin ; la nuit couvrait encore la ville, et l'*ite missa est* ne fut prononcé qu'à l'aube. Tout Dublin dormait.

— Cependant, dit le mari à sa femme , si nous voulons que la prédiction s'accomplisse ; si nous voulons qu'Edith devienne vice-reine d'Irlande, nous prenons, je crois, un mauvais chemin. Ce

n'est pas en cachant notre fille dans les ténèbres de sa *Bed-Room* que le vice-roi pourra la voir et l'épouser.

— Mon cher mari, — répondait la rusée villageoise, en haussant les épaules de pitié, — vous ne savez ce que vous dites.

La fermière ne s'expliquait pas, mais elle avait raison.

Ce dimanche venu, il y avait encore beaucoup plus de monde à Phœnix-Park. La nouvelle du phénomène avait circulé en ville, et le vice-roi lui-même s'était fait humblement piéton et simple promeneur, pour voir la merveille dont la ville retentissait depuis six jours.

Le désappointement fut général. Tout Dublin attendit le phénomène de beauté ; Edith ne parut pas.

Le vice-roi regarda tous les visages de femme ; il connaissait toutes les beautés de Dublin ; il n'aperçut rien de nouveau, et comme les autres, à l'heure des complies, il remonta devant la grille à cheval, et reprit mélancoliquement le chemin de son palais.

La demeure d'Edith avait été découverte par quelques-uns de ces jeunes gens oisifs et hardis, dont le métier est de suivre les femmes, et de prendre le numéro de leurs maisons. Une promenade et une station s'établirent à *Sakev ille-Street* , devant la maison de la merveille obstinément recluse. Il fut même de bon ton de venir, tous les jours, passer quelques heures sous les fenêtres d'Edith ; on espérait ainsi arriver à satisfaire une curiosité, de jour en jour, plus irritante.

— De progrès en progrès, cette mode prit enfin un caractère inquiétant. La mère d'Edith jugea l'instant favorable pour faire décemment, et à petit bruit, un scandale avantageux.

Elle ferma Edith à double tour dans son appartement, et se rendit avec son mari chez plusieurs hauts magistrats chargés de la sûreté de la ville.

Les magistrats écoutèrent la plainte des époux, et firent tous la même réponse : — Les citoyens sont libres de se promener et de stationner partout où bon leur semble, et aucune Edith ne peut leur ravir cette liberté.

— Eh ! bien ! dit mistress Patrick, nous irons nous plaindre au vice-roi, puisque les subalternes ne nous écoutent pas.

— Allez vous plaindre au vice-roi, répondirent les magistrats.

Patrick demanda une audience au vice-roi.

En ce temps-là ces audiences étaient immédiatement accordées à des plaignants.

Ce fut la mère qui porta la parole devant ce haut fonctionnaire ; elle raconta le blocus de sa maison, et ajouta : — Certainement, nous ne contestons pas aux citoyens le droit de se promener ou stationner partout où bon leur semble ; mais il ne faut pas que la liberté de tous enchaîne la liberté d'une famille ; nous ne devons pas être seuls, mon mari, ma fille et moi, les esclaves de la liberté du peuple de Dublin. C'est pourtant ce qui arrive. Nous sommes de vrais prisonniers dans notre maison de *Sakeville*;

nos persiennes sont closes ; il ne nous est pas même permis de respirer l'air que Dieu donne à tous ses enfants.

Le vice-roi écouta cette doléance avec bonté. — Madame, lui dit-il en souriant, vous êtes la plus heureuse des mères, et votre plainte le prouve ; quelle femme ne voudrait être à votre place ! Cette violence extérieure que Dublin exerce contre la liberté de votre famille est le compliment le plus flatteur qu'un peuple puisse adresser à la beauté de votre jeune Edith. Quoique investi d'un pouvoir très grand, je me trouve dans un singulier embarras, et après avoir réfléchi mûrement, je crois que le vice-roi d'Irlande n'a qu'un seul conseil à vous donner.

— Quel conseil, monseigneur ? — demanda la mère d'Edith avec émotion.

— Un conseil bien simple, poursuivit le vice-roi, celui de quitter Dublin, et de choisir pour votre résidence une grande ville comme Londres, où les existences disparaissent ou passent inaperçues dans le tourbillon général.

Ce conseil ne répondait point aux vues ambitieuses de l'ex-fermière, et contrariait trop la marche de la prédiction.

— Monseigneur, — dit la mère d'Edith avec une fermeté respectueuse, — nos affaires de commerce nous appellent à Dublin ; notre fortune qui est considérable est engagée dans le mouvement industriel de cette ville, et nous ne pouvons aller à Londres, où nos intérêts ne sont pas en ce moment.

Le vice-roi, qui n'avait jamais vu Edith et qui craignait de voir

partir sa famille en perdant l'occasion de connaître la merveille dont s'entretenait Dublin, imagina un moyen fort naturel d'ailleurs pour satisfaire sa curiosité. — Madame, dit-il, j'ai en ce moment de graves affaires; mes courriers de Londres m'attendent, et je ne puis improviser une loi qui concilie la liberté des citoyens et la vôtre. Mais, voici ce que vous avez à faire. A l'heure du *lunch*, je vous enverrai ma voiture, et une escorte de quatre dragons de *Cold-Stream.* Vous reviendrez chez moi avec votre mari et votre jeune Edith, et nous aviserons en famille pour le mieux ; croyez-le bien.

La rougeur de l'orgeuil enlumina le visage de la mère d'Edith ; elle salua respectueusement le vice-roi, et son geste annonça, mieux que la parole, qu'une pareille invitation était acceptée avec le plus grand plaisir.

A l'heure du *lunch*, la famille de Patrick fut introduite dans la salle à manger du vice-roi. Edith, très bien inspirée par son esprit, avait une toilette des plus simples, mais jamais les hautes glaces vénitiennes du palais du gouvernement n'avaient réfléchi une aussi merveilleuse beauté.

Le vice-roi porta vivement la main à ses yeux, comme si ses paupières eussent tout-à-coup subi une éblouissante irradiation de soleil. La mère, qui ne perdait rien de ce qui se passait devant elle, vit le mouvement du vice-roi et se réjouit dans son cœur.

Edith, invitée à prendre place devant une tasse de thé, s'assit avec l'aisance d'une lady habituée au monde ; rien dans son maintien n'annonçait une fille de campagne ; à force d'être belle,

Edith était devenue grande dame à son insu : le vice-roi la regardait, comme un artiste regarde un chef-d'œuvre de marbre exhumé d'une fouille, et en la regardant, il oubliait sa vice-royauté, son rang suprême, ses préjugés aristocratiques, ses hautes alliances de famille, enfin toutes les servitudes écrites sur le cahier des charges de la fière noblesse d'Albion.

Ce *lunch* fut décisif pour l'avenir du vice-roi, et d'autres *lunchs* plus dangereux encore suivirent le premier. La mère d'Edith ne perdait pas un signe, un geste, un mouvement du vice-roi, et lorsqu'elle jugea le moment favorable, elle dit au vice-roi que des affaires importantes appelaient son mari sur le continent; et que même ils partiraient bientôt tous les trois pour l'Inde, où un établissement considérable les attendait.

La pâleur qui couvrit le visage du vice-roi, donna un bonheur immense au cœur de l'ex-fermière ; aussi, elle ne tarda pas d'ajouter que ce départ était fixé irrévocablement au lendemain.

Le vice-roi, qui se croyait très diplomate comme tous les lords, n'admettait pas la diplomatie dans les êtres subalternes ; il ajouta foi complète aux paroles de la mère d'Edith, il lui demanda un quart d'heure de réflexion solitaire, et se retira dans son jardin pour penser.

Le vice-roi pensa une demi-heure, mais il avait beau penser, l'image souveraine d'Edith rayonnait devant ses yeux, et ne promettait pas de s'éclipser tout-à-coup. Cependant il fallait prendre une résolution ; l'heure s'avançait et devenait exigeante. — Il le faut ! dit le vice-roi.

Cet *il le faut!* signifiait qu'il fallait oublier un amour trop bourgeois, et rester vice-roi célibataire, pour l'honneur de sa famille qui comptait tant de ducs. En rentrant dans la salle, le noble seigneur amoureux prit une pose de Van-Dick, et ouvrant la bouche pour faire à Edith des adieux éternels, il se trompa de route, et la demanda en mariage à son père. Les deux ex-fermiers jouèrent la stupéfaction en comédiens accomplis. — Quoi! vous!.... mylord!.... est-il possible!.... mon Dieu!....

La mère se laissa tomber sur un fauteuil, et fit signe à un domestique de lui donner de l'air pour prévenir un infaillible évanouissement.

Édith, au milieu de cette scène, gardait un calme superbe; elle aurait cru faire injure à sa beauté, en s'étonnant une minute de se voir épousée par le plus puissant des rois ou des empereurs.

L'affaire fut lestement conduite à sa solution, et comme un vice-roi supprime en un seul instant tout ce qui serait obstacle pour un simple sujet, le mariage fut célébré le lendemain.

— Eh bien! dit l'ex-fermière à son mari, — est-ce étonnant de voir ainsi se réaliser la prédiction de la magicienne?

— Oui, dit l'ex-fermier en souriant; mais il faut convenir aussi que nous avons bien secondé la prédiction.

Malheureusement la magicienne n'avait pas prévu les caprices du ministère anglais. A la nouvelle du mariage du vice-roi et d'Edith, les ministres s'indignèrent et conçurent de vives craintes pour l'abâtardissement de l'aristocratie anglaise. On tint conseil

à Windsor. Les ministres avaient tous des filles à marier, et ils espéraient tous que le vice-roi épouserait une de leurs filles ; cependant, comme il n'est pas permis, en politique, de donner la véritable et secrète raison d'une chose, ils destituèrent le vice-roi pour crime de mésalliance et d'attentat aux prérogatives de la naissance anglaise. Le vice-roi était encore dans sa lune de miel, et il se chagrina fort peu de sa disgrâce. Edith était une royauté !

La moralité de cette histoire de magicienne est plus sérieuse qu'on ne pense, ainsi qu'on va le voir en faisant un tour de promenade sous les arcades de la rue de Rivoli.

M. Hummer, philosophe de Berlin et observateur universel, a fait, l'été dernier, à Paris, une découverte qu'il m'a communiquée, et que je trouve supérieure à celle de Christophe-Colomb. M. Hummer demeurait rue de Rivoli, hôtel de la Terrasse ; il dînait à la Poissonnerie anglaise, n° 18, prenait ses bains n° 22, se faisait coiffer chez Rutter, au coin de la rue d'Alger, et achetait des gants *sur mesure*, au *Gloves-Maker*, n° 28. C'est vous dire qu'il passait la moitié de sa journée dans cette rue, qui n'est qu'une moitié de rue, mais qui porte un nom de victoire complète : Rivoli.

Quand il entrait dans une boutique de la rue de Rivoli, il trouvait toujours un enfant superbe de l'un ou de l'autre sexe ; et il ne manquait jamais de demander, ce grand observateur, si ce superbe enfant était né dans la maison. Le père et la mère lui répondaient infailliblement Oui, — jamais Non. Ce *oui* continuel

n'aurait jamais été remarqué par un acheteur ou un passant superficiel, mais vous allez voir le parti que M. Hummer a tiré de ce *oui*.

Pourquoi, s'est-il demandé, tous les enfants de la rue de Rivoli sont-ils si beaux?

M. Hummer s'est fait lui-même à sa question une réponse triomphante.

Toutes les femmes de Paris n'ont pas, pour promenade habituelle, quotidienne, assidue, le jardin des Tuileries. Les jeunes mariées de la rue Rivoli, surtout dans leur lune de miel, ou dans les premiers mois d'une position *intéressante*, ne sortent presque pas du jardin des Tuileries; elles errent sous les ombrages des marronniers, elles respirent les fleurs des jardins, et surtout elles s'amusent beaucoup à regarder les grandes et belles statues de marbre qui peuplent cette promenade, et en font un vrai musée en plein air.

Notez bien que l'édilité parisienne n'a jamais prévu l'excellent résultat que devait avoir, pour les enfants de la rue de Rivoli, l'exhibition permanente de ces belles statues de marbre. Ainsi, on ne doit savoir aucun gré aux conseils municipaux; en général, ce sont des hommes qui ne connaissent pas les lois de Sparte et de toute la Grèce, pays où les édiles prodiguaient les belles statues de marbre pour avoir de beaux citoyens de chair.

Voilà donc trouvé tout le secret de la beauté des enfants de la rue de Rivoli. M. Hummer s'étonne justement de ce qu'un vé-

ritable privilége soit ainsi créé en faveur d'un quartier, et aux dépens du reste de la capitale. En effet, aujourd'hui surtout, avec le mot *égalité*, gravé sur tous nos murs, il est absurde que le conseil municipal favorise la seule rue de Rivoli d'une beauté de race infaillible, et laisse arriver au monde presque toute une population en la livrant aux hasards gradués de la laideur. Pourquoi n'y a-t-il pas, dans tout Paris, des jardins avec des statues de marbre, bien ciselées, selon toutes les règles de l'art plastique? Quand serons-nous donc arrivés à cette fleur de civilisation qui donnera les mêmes chances de beauté à tous! Quand viendra le jour où toutes les jeunes futures mères pourront se promener à l'ombre, chaque jour, dans les douze arrondissements, devant les chefs-d'œuvre de Pradier, de Foyatier, de Clesinger, de David, d'Etex, de Duret, de Maindron, de Préault et de tant d'autres artistes qui sont la gloire de l'art?

En attendant cet heureux jour, un éditeur est fort louable lorsque, dans sa spécialité modeste, il publie un musée des femmes de Gavarni; c'est envoyer le jardin des Tuileries à domicile, par livraisons. Cette publication aura, nous n'en doutons point, des résultats excellents pour la beauté future de nos neveux.

Un autre jour amena un nouveau récit qui prend ce titre :

La Perle.



LA PERLE.

On venait de jouer *Zémire et Azor*, très ancien opéra, sur le théâtre de Nantes ; c'était en 18** ; pour ne pas faire d'erreur chronologique, je supprime deux chiffres du millésime ; on les ajoutera au choix.

Madame de Saint-Saulieux disait à son mari : — Vous partez donc demain, mon cher Gaëtan ?

— Il le faut bien, hélas ! répondait le mari ; c'est mon état de partir, puisque je commande le vaisseau l'*Adamastor*. Il n'y aurait, pour moi, qu'un seul moyen de rester à terre, ce serait celui de renoncer à l'état de marin.

Il y a dans l'opéra de *Zémire et Azor* un monsieur qui se

nomme, je crois, Sander, et qui part pour un long voyage ; il demande, en partant, à sa fille : — Mon enfant que veux-tu que je t'apporte au retour ? et la fille répond : — Une rose.

— Voilà une rose, dit M. de Saint-Saulieux, qui ne sera pas de la première fraîcheur au retour de ce bon père Sander.

— Aussi, dit madame de Saint-Saulieux, ce n'est pas une rose que je vous demanderai, moi.

— Et que voulez-vous que je vous apporte de mon voyage, ma chère amie ? — demanda le mari avec la tendresse d'un mari qui part pour les Indes.

— Je veux une perle ; mais une belle perle, et celle-là, je la placerai, comme une reine, au milieu d'un collier ; elle embellira les autres, si vous la choisissez bien.

— Ma chère amie, — dit le mari en serrant la main de sa femme adorée, — justement, je dois relâcher à Ceylan ; c'est le pays des belles perles, et je vous en rapporterai une qui sera la sœur cadette de la perle de Cléopâtre.

— Ah ! je connais l'histoire de cette perle, dit la femme ; Cléopâtre la fit dissoudre dans une coupe de vinaigre, en dînant avec Antoine.

— La mienne, répondit le mari, n'aura pas le même sort.

— Vous ne l'oublierez pas au moins, — dit la jeune femme en élevant un index d'ivoire à la hauteur de ses beaux yeux.

— Moi oublier un souvenir de vous ! oh ! ma chère amie, vous

me faites injure ! Est-ce que ce Sander a oublié la rose de sa Zémire ?

— Mais Zémire, — dit la femme avec une légère ironie, — Zémire n'était pas la femme de Sander, c'était sa fille. Un père n'oublie jamais sa fille, mais quelquefois un mari....

— Je vous défends de continuer, — interrompit le mari avec une douceur de ton qui corrigeait l'âpreté de la défense.

La femme s'inclina et on parla d'autre chose ; il ne fut plus question de la perle de Ceylan.

Le lendemain, l'*Adamastor* partit avec un bon vent, selon l'usage des vaisseaux qui partent à cinq heures du matin.

Il n'est pas de notre devoir d'historien de suivre l'*Adamastor* à travers toutes les vicissitudes d'un voyage de long cours. Nous nous arrêterons seulement avec lui, un seul jour, à Ceylan, où il se ravitailla.

M. de Saint-Saulieux avait essuyé plusieurs tempêtes ; il avait perdu un mât, deux ancres et cinq matelots. Son relâche à Ceylan lui donna de graves soucis ; il lui fallut réparer ses pertes, et songer avant tout au salut de son équipage et de son vaisseau. Une femme, à sa place, aurait d'abord songé à la perle, mais les hommes sont ainsi faits ; prenons-les comme ils sont, puisque nous en sommes.

Le voyage de l'*Adamastor* dura dix-sept mois et douze jours. M. de Saint-Saulieux revit sa femme adorée avec une joie fort

naturelle ; il aurait revu ses enfants avec la même joie, mais il n'en avait pas.

Selon l'usage des voyageurs, le mari raconta toutes les tempêtes qu'il avait essuyées, et tous les calmes plats qu'il avait subis. Sa femme l'écouta tranquillement jusqu'à la fin, et prenant sa plus douce voix, elle dit : — *Et ma perle de Ceylan !*

A cette demande, le mari bondit, comme si la sainte-barbe de son navire eût éclaté.

Il regarda le plafond, il regarda sa femme, il se regarda, et chercha une phrase honnête pour répondre ; la phrase demeura toujours absente, et madame de Saint-Saulieux agita sa tête d'un air de reproche à fendre le cœur d'un mari.

L'infortuné marin, assis sur un fauteuil, comme un criminel devant son juge, frappait son genou droit avec son poing, et le parquet avec son pied, ce qui donne toujours une contenance lorsqu'on n'a rien à dire pour une justification.

— Mais à quoi donc pensiez-vous à Ceylan ? — demanda la femme, avec un ton musical qu'on aurait pu noter.

— Je pensais.... ; je pensais...., — dit le mari, sans savoir ce qu'il allait dire ; — je pensais à mon vaisseau...., à mes matelots perdus en mer...., à une foule de choses.... Ma chère amie, un commandant a toujours une grave responsabilité dans une expédition si longue !..... Un vaisseau,..... mais c'est comme un royaume à gouverner....

— Mon ami, dit la femme, cela suffit ; ne parlons plus de la perle oubliée, et oublions-la toujours.

En effet, contre l'usage de ces entretiens où il est convenu de ne plus parler d'une chose qui est sans cesse remise sur le tapis, on ne parla plus de la perle promise, et le mari redoubla, dès ce moment, d'affection pour sa femme qui avait été si généreuse envers un homme si oublieux.

Cette faute inspira une idée singulière à M. de Saint-Saulieux, il donna sa démission et renonça pour toujours à la mer, afin de ne plus se séparer si longtemps de sa femme. — Je suis marié depuis cinq ans, dit-il ; je n'ai point d'enfants à établir ; ma petite fortune est suffisante pour ma femme et moi, à quoi bon travailler encore au profit de quelques neveux !

On ne peut qu'approuver un pareil raisonnement. Madame de Saint-Saulieux inclina la tête en signe d'adhésion, et comme elle aimait son mari, elle fut ravie en songeant qu'elle ne subirait plus ces angoisses mortelles qui, dans le cœur d'une femme, suivent le départ d'un vaisseau et ne finissent qu'au retour.

M. de Saint-Saulieux vint s'établir avec sa femme à Paris, et acheta, pour sa résidence, une petite maison enclavée dans un grand jardin, au boulevart du Temple, du côté du pavillon Beaumarchais. Un marin, après avoir renoncé aux voyages, ne saurait se plaire au milieu du fracas d'une capitale ; ce qu'il aime, c'est un réduit tranquille, le calme de la retraite, l'ombre des arbres, le charme des fleurs. M. de Saint-Saulieux, ainsi établi sur les

limites du tumulte parisien, dans un jardin délicieux, avec une femme jeune et belle, ressemblait à un homme heureux; et à coup sûr, il eût été ce qu'il avait l'air d'être, sans ce maudit souvenir de la perle oubliée qui le poursuivait toujours; car dès que sa femme donnait à sa figure une expression de rêverie, — Elle songe à la perle! elle y songe! disait-il, et cette idée troublait son bonheur.

Un incident inattendu, quoique fort naturel, aurait pu faire regretter une détermination prise trop légèrement peut-être; mais M. de Saint-Saulieux remercia le ciel de cet incident et ne regretta rien. Sa femme venait de lui annoncer une de ces nouvelles qui donnent la joie aux familles, la nouvelle d'une future et prochaine paternité.

Au terme prescrit, une jeune fille fut donnée à l'heureux mari; on célébra le baptême avec une certaine pompe, et la marraine, qui se nommait par hasard Marguerite, transmit son nom à l'enfant.

D'après un calcul infaillible, la jeune fille était venue au monde tout juste neuf mois après l'arrivée de *l'Adamastor* des Indes. Ces sortes de dates, qui composent les chronologies domestiques, ne s'oublient jamais; on dirait qu'elles sont écrites sur tous les murs d'une maison, et aucune mémoire n'hésite lorsqu'il s'agit de les citer.

II.

Ce chiffre, qui coupe le récit en deux, représente un espace de



LA
PERLE

dix-huit ans écoulés, et dispense l'historien de beaucoup de détails inutiles au fond de l'histoire.

M. de Saint-Saulieux et sa femme, assis sur le perron de leur jardin, regardaient d'un œil humide de bonheur une jeune fille de dix-huit ans qui attendait le soir avec impatience, en se promenant sur une allée qui était une allée de fleurs.

C'était leur fille Marguerite; c'était leur unique enfant.

Le ciel qui connaît seul le secret des fécondités ou des stérilités nuptiales, n'avait donné que cet enfant à madame de Saint-Saulieux, mais la présence de celui-là ne faisait regretter l'absence d'aucun autre. Marguerite était belle et splendide à voir comme un rayon de soleil dans les épis dorés au mois de juin ; sa taille avait cette élégance suave qui semble n'appartenir qu'aux jeunes femmes parisiennes ; sa figure avait un de ces sourires qui annoncent une fête perpétuelle dans le cœur ; ses épaules nues étaient d'une exquise ciselure de contour ; ses cheveux d'or ondoyaient sans le secours de l'art, et ressemblaient à une couronne naturelle, descendue des cieux sur son front.

En la regardant, son père et sa mère disaient : Qu'elle est belle notre fille Marguerite ! et si quelqu'un eût entendu cette exclamation, il l'eût redite avec eux.

Le ministre de la marine donnait un bal ce jour-là même, et il avait invité M. de Saint-Saulieux, sa femme et sa fille. L'heure tant désirée arriva enfin ; on partit pour le bal.

C'était la première fois que Marguerite se trouvait à pareille

fête, et dans son impatience bien naturelle, elle avait forcé son père à quitter la maison un peu trop tôt. En entrant dans les salons du ministre, M. de Saint-Saulieux les trouva vides ; à peine si on y voyait quelques commandants en retraite, venus exprès de fort bonne heure pour payer la dette d'une visite, et sortir avant tous les autres invités.

Aucune femme n'avait encore paru.

— Il est fort désagréable d'entrer le premier dans un bal ! dit M. de Saint-Saulieux.

— Pourtant, — remarqua Marguerite en souriant. — il faut bien que quelqu'un entre le premier.

— Oui, ma fille, mais je ne voudrais pas que ce quelqu'un fût moi.

— Amusons-nous, en attendant, à regarder les tableaux de cette galerie, — dit Marguerite, en entraînant sa mère vers les tableaux.

Les trois Saint-Saulieux se donnèrent alors une contenance usitée en pareil cas, celle de passer en revue toutes les choses curieuses des salons où on est entré trop tôt, par un empressement qui peut être taxé de provincial.

— Ah ! — s'écria Marguerite, en désignant du doigt l'inscription d'un cadre. — Voici notre nom en lettres d'or...... Voyez quel beau tableau !.... Lisons l'inscription.... L'*Adamastor, commandé par M. de Saint-Saulieux, détruit les embarcations*

des pirates malais, dans les eaux de Ceylan...... C'est votre vaisseau, mon père ?

— Oui, ma fille, — dit Saint-Saulieux, en se rapprochant du tableau. — Oui, c'est bien mon vieux *Adamastor.....* solide et léger... Il obéissait à la voile et au gouvernail, comme un enfant...

— Et il n'existe plus, mon père, votre *Adamastor*?

— Il est rasé comme un ponton, ma fille, dans l'arsenal de Brest ; j'ai eu de ses nouvelles l'an dernier.... Un si beau vaisseau !

— Mais, mon père, est-ce que les vaisseaux ne sont pas tous beaux ?

— Oui, ma fille, mais celui que nous commandons est toujours plus beau que les autres.... Ainsi, toi, bientôt à mes yeux, tu seras la plus belle fille de ce bal, parce que je suis ton père.

Marguerite baissa les yeux et rougit. Puis reprenant le ton questionneur de l'étourderie enfantine, elle dit :

— Mon père, vous m'avez souvent raconté bien des aventures de vos campagnes maritimes, d'où vient que vous ne m'avez jamais parlé de ces pirates malais que vous avez détruits à Ceylan ?

— C'est que,.... c'est que, ma fille, — dit le père un peu embarrassé. — Vois-tu.... ce n'est pas une aventure fort importante.... des pirates !

— Mais, mon père, si cette aventure n'est pas importante, pourquoi le gouvernement, qui n'est pas très prodigue, a-t-il fait peindre un si beau tableau !.... Ah ! vous avez raison, mon

père!..... J'y suis maintenant..... Voyez.... Lisez dans ce coin, en petites lettres.... *Donné au musée de la marine française par madame Van-Oberken.*

— Ah! — dit madame de Saint-Saulieux, avec une sorte de jalousie rétrospective; — je n'ai jamais entendu parler de cette madame Van-Oberken qui a fait peindre l'*Adamastor.*

— Ma foi! — dit le mari avec une naïveté suspecte, — à peine si je me souviens de cette petite aventure de mer!.... Oui..... à présent, je crois me rappeler....

Il passa la main droite sur son front, et continua:

— Oui..... il y avait des pirates malais qui désolaient la côte sud de Ceylan, où était une riche habitation hollandaise,.... et je crus, pour l'honneur de mon pavillon, devoir rendre ce service à l'humanité coloniale....

Je détruisis ces pirates avec deux bordées; ce fut l'affaire d'un instant.

— Et que dit madame Van-Oberken, après cette prouesse? — demanda la femme, avec un ton d'ironie rétroactive.

— Madame Van-Oberken! — dit le mari, en cherchant au plafond ce qu'il allait dire.

— Ma foi! il paraît que cette destruction de pirates a été de son goût, puisqu'elle a voulu l'immortaliser dans ce tableau.

— Ah! venez voir, ici! venez! — s'écria Marguerite qui venait de découvrir une autre inscription sous un autre tableau.

— Allons voir, — dit madame de Saint-Saulieux, en conduisant son mari vers sa fille.

— J'aime mieux celui-là, poursuivit Marguerite, parce qu'il y a un bal superbe, sous de beaux palmiers, au bord de la mer.... Lisez l'inscription....

FÊTE

DONNÉE

AU COMMANDANT DE SAINT-SAULIEUX,

Par madame Van-Oberken,

DANS SON HABITATION DE CEYLAN, APRÈS LA DESTRUCTION DES PIRATES MALAIS.

Madame de Saint-Saulieux regarda son mari, qui regarda le tableau de l'air d'un homme qui ne regarde rien.

— Pourquoi, demanda Marguerite, ne m'avez-vous jamais parlé de cette fête, mon père ?

— Il me semble pourtant que je t'en ai parlé..... mais il y a fort longtemps.... Tu étais si jeune que....

— Non, monsieur de Saint-Saulieux, non, — dit la femme de ce ton sec qui brise un entretien ; — vous n'avez jamais parlé de cette fête dans notre maison, et je comprends très bien aujourd'hui, puisque vous oubliez tout, que vous ayez oublié la perle de Ceylan.

A ce souvenir, exhumé après dix-neuf années, devant un tableau accusateur, M. de Saint-Saulieux frissonna de la tête aux pieds, comme si une brise polaire eût glissé sur sa poitrine, et

prenant la main de sa fille, par un mouvement brusque, il dit :

— Marguerite, voilà le monde qui arrive à flots dans les salons; ne nous reléguons pas dans la galerie, comme des invalides de bal.

Madame de Saint-Saulieux regardait toujours la fête de l'habitation, et disait d'un ton aigre :

— Est-elle aussi belle que ce tableau l'a faite, madame Van Oberken ?

— Mon Dieu! mon Dieu! — dit le mari, avec un ton d'impatience brusque ; — il y a vingt ans de cela, madame!

— J'ai cinquante-six ans, et vous quarante-trois aujourd'hui.

Faut-il nous quereller comme des enfants devant un tableau!

Marguerite ouvrit de grands yeux, et regarda son père et sa mère avec stupéfaction.

— Tu ne comprends rien à cela, ma fille, — lui dit la mère, en l'entraînant vers les salons:

— Je vais tout t'expliquer, parce que....

Comme elle commençait l'histoire de la perle de Ceylan, qu'elle se disposait à raconter en forme de plaisanterie, pour respecter l'âge de sa fille, le ministre parut et aborda M. de Saint-Saulieux, en lui serrant affectueusement les mains.

— Mon cher commandant, lui dit-il, vous vous montrez peu dans le monde et vous avez raison.

Pourquoi aller chez les autres, quand on est comme vous le plus heureux des maris et des pères...

Vraiment, j'avais entendu parler de mademoiselle de Saint-Saulieux, comme d'une personne accomplie, mais on est resté au-dessous de la réalité.

— Elle fait aujourd'hui son entrée dans le monde, dit M. de Saint-Saulieux.

— J'en suis très flatté pour ma maison, dit le ministre.

Et offrant son bras à la mère et à la fille, il les introduisit dans le salon, où le bal avait déjà commencé.

Les jolies femmes et les belles femmes abondaient à ce bal ; il y avait des quadrilles entiers où dansaient des beautés accomplies, et citées comme telles dans le monde ministériel et financier.

Marguerite dansa, comme une jeune fille danse pour la première fois, avec une flamme de bonheur épanouie dans ses yeux et sur son front.

A trois heures du matin, M. de Saint-Saulieux fit un signe conjugal et paternel, et à ce signe toujours compris par les femmes, au bal, la mère et la fille se levèrent, et suivirent M. de Saint-Saulieux au vestiaire.

Au moment où la famille allait sortir, une porte s'ouvrit et le ministre reparut pour donner quelques ordres.

— Ah ! vous partez de fort bonne heure ! dit-il au commandant de Saint-Saulieux ; et vous êtes bien coupable, car vous m'enlevez mademoiselle Marguerite, qu'on vient de surnommer la perle de mon bal.

Il y a même un de nos poètes qui a écrit dans un album des vers sur votre charmante fille, et il lui confirme ce surnom de *Perle* qui lui a été décerné à l'unanimité par les femmes, ce qui est très glorieux.

On échangea quelques phrases ; ensuite le ministre rentra au bal, et la famille Saint-Saulieux monta en voiture et regagna sa maison.

Chemin faisant, Marguerite dit à sa mère :

— Lorsque le ministre nous a abordés dans la galerie, vous aviez commencé une histoire qui a été interrompue aux premiers mots.

Je vous prie de la continuer maintenant ; personne ne vous interrompra plus.

Alors la mère raconta la représentation de *Zémire et Azor*, et l'histoire de la perle de Ceylan.

— Comment ! ma chère mère ! — dit Marguerite après l'histoire ;

— Comment pouvez-vous accuser mon père d'un pareil oubli !

Ah ! je suis obligée de dire, malgré tout le respect que je vous dois, qu'il y a de l'injustice dans votre accusation.

— Ah ! voyons cela ! — dit la mère en riant.

— Voyons, je suis bien aise d'entendre la défense de ton père, par la bouche de sa fille ; une cause perdue depuis dix-neuf ans, et que tu veux gagner aujourd'hui !

— Elle est gagnée, ma mère, — dit Marguerite.

— Mon père vous a apporté une perle de Ceylan ; c'est votre fille Marguerite ; il a tenu sa parole ; comptez les années et les mois, et vous verrez.

M. de Saint-Saulieux fit un cri de joie, et serra Marguerite dans ses bras ; puis il embrassa aussi sa femme qui murmura quelques accents radoucis, où se faisait pressentir le pardon de la fête de madame Oberken.

— Elle a bien plus raison qu'elle ne pense, notre fille, — dit le père en regardant sa femme d'un air significatif, — n'est-ce pas ?

La mère baissa les yeux pour regarder dans le passé, et y chercher tous les charmes des plus doux souvenirs.

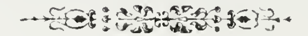
— Dix-neuf ans ! dit le mari.

— C'est hier, répondit madame de Saint-Saulieux.

Une histoire plus importante encore fut révélée quelques jours après par le diamant Beabib, et fut encore traduite en langue intelligible par le voyageur français d'Hyder-Abad.

Celle-ci a pour titre :

Rosaire et Reliquaire.



ROSAIRE ET RELIQUAIRE.

Boy le Syracusain a été le plus fameux joueur d'échecs de son temps; le matin même de la bataille de Lépante, il gagna trois superbes parties à don Juan d'Autriche, à bord du vaisseau amiral.

Le pape Grégoire XIII, qui aimait beaucoup le jeu des échecs reçut en 1573, deux ans après la bataille de Lépante, Boy le Syracusain dans son palais du Quirinal; il le combla d'honneurs et lui offrit même le chapeau rouge, pour lui prouver l'estime qu'il portait au génie des hautes combinaisons.

Boy refusa ce dernier honneur, parce qu'en l'acceptant il était forcé de renoncer à sa vie vagabonde et glorieuse de prince des échecs; *principe degli scacchi.*

Da Ponte, qui était doge de Venise, en 1578, traita magnifiquement Boy le Syracusain, et lui offrit un appartement dans son palais, mais l'illustre artiste refusa encore cette hospitalité superbe, pour avoir la liberté d'aller jouer en public sous les arcades de la place Saint-Marc, où il recevait chaque jour de véritables ovations, après des victoires obtenues sur les plus renommés joueurs d'échecs de ce merveilleux temps.

Un jour, le prince Venieri, d'une haute famille de Venise, jeune homme accompli, passa sur la place Saint-Marc, et s'arrêta, comme un simple curieux pour suivre un *gambito*, admirablement défendu par Boy le Syracusain.

Boy triompha selon son habitude ; il luttait contre un joueur calabrais du plus haut renom.

— Ce n'est pas moi qui aurais perdu cette partie ! — dit le prince Venieri, avec un accent très malin.

Boy de Syracuse leva la tête pour découvrir dans le groupe l'audacieux personnage qui venait de tenir ce propos, et il vit un jeune homme de vingt-cinq ans, de très bonne mine, avec une taille élégante fixement serrée dans un riche pourpoint de brocard vénitien.

— Ah ! — dit le Syracusain, en secouant la tête d'un air d'ironie ; — le jeune seigneur que voilà n'aurait pas perdu cette partie....

— Non certes ! — dit le prince.

— Votre Seigneurie a donc fait ses preuves en champ-clos d'échiquier? — demanda le Syracusain.

— Que vous importe ! je crois toujours en savoir assez pour vous donner des leçons.

— A moi ! dit Boy.

Le prince mit son poing droit sur la hanche, et fit un signe affirmatif.

La place Saint-Marc retentit d'un éclat de rire foudroyant.

— Ah ! ils rient tous ! — dit le prince d'un ton sérieux. — Eh ! bien ! j'ai lancé mon défi au Syracusain, sera-t-il relevé?

— Placez-vous là, mon ami, — dit le Syracusain, en désignant l'autre côté de l'échiquier.

Le prince déposa son épée et sa toque sur les dalles, s'assit en face du Syracusain, et rangea ses pièces avec beaucoup de dextérité. On fit cercle autour des deux joueurs, et la partie commença par un *gambito*, immortalisé depuis par Lolli.

Aux premiers coups, le Syracusain comprit que son adversaire était redoutable ; le jeu du prince était hardi, leste et vigoureusement agressif. Boy fit des prodiges, mais il fut accablé par un mat imprévu, et demeura muet et immobile, le front appuyé sur ses mains, comme si la foudre fût tombée sur lui avec l'échec suprême et victorieux.

Les assistants étaient consternés. Le Syracusain releva sa tête, et dit avec calme : — C'est une surprise !

Le cercle fit écho, et on murmura sur toute la place Saint-Marc : — C'est une surprise !

— A la bonne heure ! — dit le prince en souriant, — c'est une surprise ; recommençons.

Les deux adversaires replacèrent leurs pièces. On recommença.

Cette fois, le combat fut moins long ; Boy le Syracusain reçut après le quatorzième coup un échec à brûle-pourpoint, qui faillit le renverser sur les marbres de la place.

Les spectateurs applaudirent comme dans un amphithéâtre.

— Voilà une étrange chose ! — dit le Syracusain , en regardant fixement son adversaire. — Y a-t-il longtemps que Votre Seigneurie joue aux échecs ?

— Que vous importe ! répondit le prince, avec un sourire singulier.

— Eh ! bien ! — poursuivit Boy, en frappant du poing l'échiquier ; — cette fois, je mets un enjeu de cent ducats ; acceptez-vous ?

— Va pour cent ducats ! — dit le prince.

Il appela son page, lui donna ordre d'ouvrir son escarcelle, et d'en retirer cent ducats.

Les enjeux placés, on engagea la troisième partie qui se termina aussi fatalement pour Boy le Syracusain.

Le prince prit les cent ducats et les distribua aux pauvres paralytiques qui buvaient le soleil sur la place Saint-Marc.

La place retentissait d'acclamations. Le peuple qui adorait Boy le Syracusain , l'abandonna subitement après cette triple défaite, et accompagna jusqu'à sa gondole le prince victorieux, en l'accablant de sonnets improvisés.

Cette grande journée mit le prince Venieri à la mode, et il ne fut plus question que de lui dans tout Venise. Chacun voulait connaître ou citer quelques traits de la vie de ce jeune et brillant seigneur, qui venait de conquérir, à Venise, le sceptre de l'échiquier ; ce qui, à cette époque, était une gloire au-dessus de toutes les gloires.

Or, voici ce qu'on apprit généralement sur le compte du prince Venieri.

C'était l'Alcibiade de Venise ; il était encore plus terrible et redoutable au jeu de l'amour qu'au jeu des échecs. Une femme attaquée par lui était une femme perdue ; impossible de résister à ses invincibles séductions. Les pères, les maris, les amants, les tuteurs redoutaient le prince Venieri, et désespéraient d'une vertu domestique et de l'honneur d'un gynécée ; dès que le prince venait passer, en gondole, sous un balcon en chantant les strophes d'Erminia de Torquato, avec accompagnement de mandoline, quelques jours après, il y avait une victime de plus à ajouter au martyrologe vénitien des amours.

Le prince Venieri passait comme un triomphateur devant la porte des cinquante-deux églises de Venise, à l'issue des dernières messes, lorsque les plus jolies femmes sortaient, le front parfumé

d'encens et radieux de piété. La séduction les attendait au parvis. Si une d'elles osait lever les yeux, elle voyait le prince se pavanant au soleil, dans toute sa grâce italienne, comme un divin portrait de Tintoret ou de Véronèse ; le regard qui l'avait vu une fois, voulait le revoir toute la vie ; et c'en était fait de la plus austère des vertus.

Un jour, la belle et jeune Fiorina Minente sortait de l'église Saint-Marc, le 15 du mois d'août. La fête religieuse avait été superbe ; vingt marins de la galère amirale portaient sur un brancard la statue triomphante de la Vierge, sur la place ; le peuple semait de lis, de roses, et de genets d'or, les grandes dalles ; les cloches carillonnaient dans les airs ; les pavillons et les flammes des navires semblaient rire dans l'air, et l'*ave maris stella,* chanté par de jeunes filles, attendrissait les yeux et les cœurs.

Le prince ne voyait dans cette fête qu'une occasion de poursuivre le cours de ses galanteries amoureuses ; il vit Fiorina Minente, et il se promit bien de la rendre amoureuse de lui.

Fiorina était d'une bonne famille ; et le palais de son père touchait par un de ses angles au Rialto.

Deux hommes d'armes suivaient Fiorina, et l'accompagnaient jusqu'à sa gondole, où elle s'embarqua lestement avec eux.

Le prince Venieri parut et se montra, sur le quai, dans sa pose ordinaire de triomphateur avant le combat. Fiorina le vit et baissa les yeux ; mais elle les baissa trop tard ; elle l'avait vu !

Dès ce moment le repos fut perdu pour la pauvre Fiorina ; elle avait beau vouloir éloigner de son souvenir l'image du jeune prince ; à force de vouloir oublier, elle se souvenait !

Le prince était sans cesse présent au souvenir de la jeune fille ; beau, charmant, gracieux, avec des cheveux noirs à reflets de pourpre ; des yeux de velours, inextinguibles foyers d'étincelles ; un teint frais et brun ; des lèvres charmantes ; des dents d'ivoire toujours révélées par le sourire, une moustache fine comme l'arc le plus délié. Quant à son costume, il aurait pu servir de modèle à Paul de Vérone, pour la Noce de Cana.

Selon l'usage admis pour ses conquêtes, le prince Venieri passait tous les soirs, en gondole, devant le balcon de Fiorina, et chantait ses éternelles strophes d'Erminia, et avec une voix qui allait au cœur par le chemin le plus direct.

Fiorina soulevait alors imprudemment la persienne verte du balcon, et promenait l'arrosoir sur des fleurs, prétexte innocent, qui à force de se renouveler à la même heure, n'était plus un prétexte mais un aveu.

Un soir, Fiorina écoutait une conversation établie entre deux femmes, et le nom du prince ayant été prononcé, elle prêta mieux l'oreille encore, et ce qu'elle entendit lui donna la terreur.

Les deux femmes traçaient du jeune prince un horrible portrait ; on racontait toutes ses aventures lamentables ; on citait les noms de ses plus célèbres victimes ; on ajoutait même que le doge Da Ponte songeait sérieusement à exiler le prince, vrai fléau du beau

sexe vénitien, mais que cette mesure arbitraire était sans cesse ajournée, parce que Venise comptait des Venieri dans ses doges ; ce qui prouve que même à cette époque républicaine, l'égalité n'avait pas une signification absolue, et que les grands étaient toujours supérieurs aux petits.

Fiorina se vit perdue, car elle aimait le prince, et elle prévoyait bien qu'elle serait faible aussi, comme tant d'autres Vénitiennes, dont elle venait d'entendre les noms.

Elle songeait toujours à cette belle fête religieuse, où elle avait vu, pour la première fois, le prince ; c'était, disait-elle à chaque instant, le 15 du mois d'août !

Quel beau jour ! quelle date sainte ! Oh ! — ajoutait-elle, — il est impossible qu'une faute, qu'un égarement, qu'un crime prennent leur origine dans une date si belle, dans un si beau jour !

Et elle regardait le rosaire qui avait été béni, ce jour-là même, avec des millions d'autres rosaires, dans la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Marc.

Cela lui inspira une idée qui ranima son courage et lui donna de l'espoir.

Elle appela ses deux hommes d'armes, fit parer sa gondole, et se rendit à l'église Saint-Marc, pour y égrainer les douze dixaines de son rosaire, dans la chapelle de la Vierge, cette sainte gardienne des chancelantes vertus.

Le rosaire dit, elle se releva sereine et regagna le palais de



LE

ROSAIRE



son père, avec l'intention de revenir le lendemain et jours suivants à l'église de Saint-Marc.

Ce soir-là même, la mandoline bien connue se fit entendre devant le Rialto, et la voix accoutumée entonna les strophes pastorales de Torquato.

Fiorina ne pouvait pas se flatter de reconquérir sa raison et sa vie calme, après un seul rosaire ; on ne se guérit pas, en un jour, d'une infirmité quelconque, surtout quand elle est ancienne ; aussi la jeune fille n'eut pas la force de laisser languir les fleurs de sa fenêtre ; elle prit l'arrosoir, et tout en humectant de rosée, comme la déesse de l'aurore, son jardin aérien, elle lança au prince un long regard.

L'arrosoir faillit s'échapper de ses mains ; elle reconnut à peine le brillant prince de la veille; Venieri était pâle comme un spectre ; ses cheveux avaient perdu leur belle teinte ; ses yeux avaient perdu leurs flammes ; ses lèvres avaient perdu leur incarnat savoureux ; ses habits même ressemblaient à des haillons de prince ruiné. Pourtant il n'y avait pas moyen de faire une erreur sur l'identité du personnage ; c'était bien toujours le prince Venieri ; c'était bien sa gondole ; le pavillon faisait flotter à l'air du soir l'écusson de famille : *trois coquilles d'argent sur un champ d'azur.*

Le lendemain, Fiorina, beaucoup moins éprise de Venieri, se rendit néanmoins à la chapelle de Saint-Marc, pour réciter son rosaire, et comme elle se levait pour traverser la vaste nef de l'é-

glise, elle aperçut, devant un pilier, le prince Venieri, debout et son œil fixé sur elle.

Cette fois, il fut impossible de croire qu'elle était abusée par la distance ; Fiorina passait trop près du prince pour faire une erreur d'optique. Décidément, Venieri avait tout perdu en quelques jours, sa beauté, sa grâce, sa distinction, son riche costume n'existait plus ; il ne restait à ce prince que son nom.

Un amour jeune de jeune fille ne résiste pas à pareille métamorphose ; on aime un inconnu parce qu'il est beau et charmant; mais si, par un accident quelconque, cet inconnu cesse d'être charmant et beau, il est très facile de ne plus l'aimer.

Le soir même, le prince Venieri vint chanter sa bucolique du Tasse sous le balcon du palais de Fiorina, mais la persienne verte ne se leva pas. Les fleurs ne furent pas arrosées. Aucun regard ne tomba sur la gondole où flottaient les trois coquilles d'argent.

Venieri ne se découragea point ; il recommença le lendemain sa sérénade devant le balcon désert ; mais ce soir-là, les fleurs mêmes avaient disparu ; en langage de fleurs, c'était un congé définitif.

Le prince n'avait d'autre amour que l'amour-propre, il s'obstina donc quelques jours encore, chanta des strophes champêtres, à toutes ses dernières promenades en gondole, et retrouvant toujours le même balcon inanimé, il battit en retraite pour exercer sa vengeance ailleurs.

En ce temps, florissait, dans un château sur la Brenta, une

jeune et noble Vénitienne, Léa Catini ; son père ne négligeait aucune occasion d'étaler sa fille à l'admiration publique, et il était très fier, lorsqu'il entendait tout un monde enthousiaste s'écrier en chœur : — Léa est la plus belle des filles des hommes !

Un soir, il y avait un bal splendide au château de la Brenta, où rayonnait cette splendide étoile de Venise ; Léa était entourée d'adorateurs comme une Madone vivante, et, dans le légitime orgueil de sa beauté, elle daignait à peine laisser tomber un regard sur ceux qui la regardaient tant. Tout-à-coup le prince Venieri parut.

A cet illustre nom, tous les hommes pâlirent, et toutes les femmes côtoyèrent du regard les hauts cadres des miroirs vénitiens.

Léa aussi avait entendu ce nom redoutable et charmant, et comme le prince lui était inconnu, elle se promit bien d'essayer sur lui le pouvoir de ses charmes, et de le rendre fou, par innocent caprice féminin, assez en usage dans ce temps.

Venieri arrivait de son côté avec les mêmes intentions ; il voulait communiquer à Léa un accès incurable de folie amoureuse. Un très bel homme est une femme, presque toujours.

Ce fut Venieri qui fut vainqueur dans la lutte de coquetterie engagée au feu du bal.

Quand l'aube vint blanchir les beaux arbres de la Brenta, Léa, pour la première fois de sa vie, aimait d'un amour véritable, un amour sans coquetterie, le plus dangereux de tous les amours.

Venieri, qui se connaissait en conquêtes, par longue habitude, s'aperçut tout de suite des ravages qu'il avait soulevés dans le cœur jusqu'alors si calme de la jeune Léa. Il quitta le bal comme le triomphateur descendait du Capitole autrefois.

Cette première visite au bal donna l'accès du château à Venieri, et il profita de cette facilité pour se montrer avec tous ses avantages devant Léa, au moins sept fois par semaine. Le mal empira comme on doit s'y attendre ; l'amour de Léa prit des proportions de tragédie grecque ; elle arriva même à un tel degré inouï de folie, qu'elle supplia son père de vouloir bien demander le prince Venieri en mariage à ses parents.

Le vénérable père Giuseppe Catini bondit sur son fauteuil à cette demande insensée qui bouleversait toutes les convenances sociales, à l'endroit du mariage. Cependant, comme il aimait tendrement sa fille unique Léa, il lui promit de concilier, dans une adroite façon d'agir, ce qu'il devait à la tranquillité de sa fille et aux usages du monde.

En effet, Giuseppe Catini invita le jeune prince à des parties de chasse et de pêche ; il lui parla souvent de sa fille Léa ; il lui parla sans cesse de ses biens, de ses trésors, de ses châteaux, de ses palais, et du bonheur qu'un jeune homme rencontrerait dans une alliance avec les Catini.

Le prince écoutait toutes ces avances trop claires d'un air fort distrait, et remettait la conversation sur un autre sujet avec un



LE

RELIQUAIRE



ton leste qui ne permettait pas à Catini de conserver le moindre espoir.

Cependant les jours s'écoulaient; on chassait beaucoup dans les bois, on pêchait beaucoup dans les lagunes; gibiers et poissons abondaient au château, mais il n'était jamais question de se marier.

Le prince Venieri, d'ailleurs, était un de ces célibataires incurables qui tiennent toute leur vie à distance le mariage, et qui frémissent à l'idée de changer le titre d'amant contre celui de mari. — Si jamais, disait-il, je deviens doge, comme mon aïeul, j'épouserai, comme lui, la mer Adriatique ; c'est le seul mariage qui puisse me convenir.

Cette plaisanterie vénitienne faisait tristement sourire le père de Léa; le prince la redisait une fois chaque jour.

Un soir, Léa, enfermée dans sa chambre, s'entretenait toute seule avec son amour, et cherchait çà et là des distractions pour trouver un peu de calme. Elle ouvrit et referma plusieurs livres; elle regarda des tableaux sans les voir ; elle prit et quitta une aiguille de broderie ; enfin, elle s'arrêta devant un reliquaire de famille, placé par sa mère à côté de l'alcôve sur une espèce d'autel.

Léa prit ce reliquaire comme un enfant prend un hochet, et elle l'ouvrit avec un respect mêlé de crainte. Ce trésor, bénit par le pape Grégoire XIII, renfermait un chapitre de l'Évangile selon

saint Marc. Le parchemin en était, disait-on, authentique et respectable, comme un article de foi.

Cette distraction pieuse donna un moment de calme à la jeune fille; un parfum d'aloës et de cinname s'exhalait de ce reliquaire ouvert, et embaumait saintement la chambre de Léa.

Au même moment, un léger bruit se fit entendre à la persienne; la jeune fille allait pousser un cri, lorsque le prince Venieri se montra sur le balcon. Hélas! il faut bien que l'historien dise que le prince était attendu depuis trois nuits à ce rendez-vous! Excusons les faiblesses des jeunes Vénitiennes!

Le prince était en retard, contre l'usage de son sexe; mais il était si beau qu'il lui était permis de se faire désirer.

— Me voici! — dit-il à voix basse, mais sans émotion; — me voici, belle Léa!

Cela signifiait: admirez-moi!

Léa tenait ses yeux baissés; elle entendait la voix du prince, mais elle n'osait le regarder.

— Regardez-moi, regardez-moi, Léa; ouvre tes beaux yeux; le prince Venieri est à tes genoux!

Léa, honteuse d'elle-même; Léa, au bord de l'abîme, ouvrit enfin les yeux, regarda le prince, et poussa un de ces cris stridents, comme les femmes seules en ont en réserve dans leurs poitrines, dans les villes prises d'assaut.

C'était bien le prince Venieri, mais il était hideux.

Au cri de Léa, le père Giuseppe Catini appela ses domestiques, descendit l'escalier, enfonça la porte de la chambre avec une masse d'armes, et voyant un homme tremblant et muet comme un criminel, il mit l'épée à la main pour le tuer noblement, lorsqu'il pouvait l'assommer.

Le prince, qui n'était pas très brave, se jeta aux genoux du père, et demanda merci. — Eh ! bien ! saute par la fenêtre, malheureux ! s'écria le père.

Venieri ne se fit pas redire l'ordre ; il courut au balcon et se laissa glisser par l'échelle de soie dont il s'était servi pour monter.

Léa était couchée sur le marbre, dans une attitude de mort : son père la releva, lui prodigua des soins, et quand elle eut repris ses sens, il lui prodigua des consolations. Ainsi, on vit encore s'éteindre, dans un instant, une passion funeste qui menaçait l'existence de la plus charmante fille de la Brenta.

Ces mystères devaient s'éclaircir tôt ou tard.

Le prince Venieri, heureux d'avoir échappé à la masse d'armes et à l'épée de Catini, oublia cette dernière aventure de galanterie, et se lança dans de plus faciles amours.

Cependant, Boy le Syracusain ne cessait de déplorer sa triple défaite sous les arcades de la place Saint-Marc ; il aurait volontiers quitté Venise, où il avait subi pareille honte, mais il conservait encore l'espoir de rejoindre le prince Venieri, et de le battre, cette fois, dans une revanche éclatante, et avec de profondes combinaisons, récemment découvertes par lui, sur l'échiquier.

En effet, depuis sa défaite, Boy le Syracusain passait toutes ses nuits, courbé sur les soixante-quatre cases du jeu; il étudiait toutes les chances, il suivait le croisement des seize pièces et des seize pions, dans leurs évolutions infinies; il sondait à fond la puissance relative de chaque combattant d'ivoire, et arrachait encore aux secrets du néant deux *gambits* formidables qui assuraient la victoire au début.

Le prince Venieri, traversant un matin la place de Saint-Marc, pour courir après une femme nouvelle, fut abordé fièrement par Boy le Syracusain, qui lui dit : — Votre Seigneurie Vénitienne est trop loyale pour refuser au Syracusain une revanche de cent ducats.

— Par Bacchus! — dit Venieri, en serrant la main de Boy; — vous voulez encore me donner cent ducats? Je les accepte.

— Eh! bien! venez les prendre, dit le Syracusain.

— Voilà un homme généreux, quoique Sicilien, dit le prince.

Les deux adversaires se replacèrent au même endroit. Six parties furent jouées, six parties furent perdues par le Syracusain.

Boy se leva furieux, et frappant du pied le pavé de marbre, et du poing une colonne, il s'écria : — Cela n'est pas possible! ! Non cela n'est pas possible !

Le prince poussa un long éclat de rire, et dit : — Oui, cela n'est pas possible, mais cela est.

Boy croisa les bras sur sa poitrine, inclina la tête et réfléchit longtemps. Puis il fixa le prince avec une attention qui parut lui être pénible, car Venieri dit au Syracusain : — Vous me regardez comme le bravo regarde l'homme qu'il veut frapper au cœur. Votre œil sicilien n'est pas doux, seigneur Boy.

— Ecoutez, prince, — dit Boy, sans faire attention à la phrase du prince ; — vous m'avez gagné deux cents ducats....

— Deux cents en deux séances, dit le prince.

— Bon ! je vous ai payé loyalement, tout comme si j'étais noble....

— C'est vrai.

— Quoique bien souvent, poursuivit Boy, les nobles paient fort mal les dettes du jeu.

— C'est encore vrai, dit le prince.

— Je ne vous cache point que j'ai eu beaucoup de peine à ramasser, en cinq ans, ces deux cents ducats que je perds en un jour. Il m'en reste deux cents encore, chez moi, et je ne serai à mon aise qu'après avoir tout perdu. J'aime mieux une ruine complète qu'une demi-ruine. Etre ruiné c'est une position nette. En ma qualité de mathématicien j'aime l'absolu.

— Où diable donc voulez-vous en venir, seigneur Boy? — interrompit le prince, en frappant le pied du talon de sa bottine.

— Le voici, prince. Je vais prendre *a casa* les deux cents ducats qui me restent, et je vous demande cinq dernières. Cela

fera partie, revanche, et tout. Après, si vous gagnez, je quitte Venise, et je vais me faire Carmelin au couvent de Val-di-Nota, dans mon pays.

— Eh bien! dit le prince en riant, allez prendre vos deux cents ducats, et du même coup, je vous conseille de commander votre froc.

Boy salua le prince et lui dit :

— Au revoir, dans une heure.

Le Syracusain rentra chez lui, mit deux cents ducats dans une sacoche qu'il déposa sur le bras d'un *facchino* fidèle qui lui servait de domestique, et il se rendit à l'église de Saint-Aquilée, dont il connaissait beaucoup le sacristain ; c'était un abbé qui venait de recevoir, à l'ordination dernière, les *quatre mineurs*, et qui employait aux échecs tout le temps qu'il dérobait à son bréviaire ; aussi était-il parvenu à une certaine force, puisqu'il ne recevait de Boy d'autre avantage que deux *pions et le trait.*

Boy raconta au sacristain sa double défaite, en deux séances, et avec tous ses détails.

Le sacristain hocha la tête, et dit :

— Cela n'est point naturel.

— Bon ! fit le Syracusain, vous entrez dans mes idées, seigneur abbé.

— Comment! poursuivit le sacristain, un jeune homme de

vingt-cinq ans, un oisif, un fou, un débauché, un prince que tout Venise connaît et voit passer au Lido, au Rialto, à la *Piazzetta*, en gondole, à pied, en litière, à chaque heure du jour et de la nuit, vous a gagné dix parties consécutives aux échecs ! cela me paraît beaucoup plus surprenant que de voir s'envoler de sa colonne le lion de Saint-Marc ! Il y a un maléfice infernal là-dessous.

— Bien ! très bien ! seigneur abbé ! — s'écria Boy en battant des mains. — Voilà ce que je viens d'admettre ! Le prince a fait un pacte avec le démon ; rien n'est plus sûr....

— Je vous l'affirme, moi ! — dit le sacristain en étendant sa main droite horizontalement, comme un homme sûr de son fait.

— Puisque nous pensons tous deux la même chose, poursuivit le Syracusain, la chose doit être vraie, et cela m'encourage à vous faire part d'une idée qui vient de m'éclairer tout-à-l'heure, comme un rayon céleste.

— Quelle idée ? demanda l'abbé.

— Pouvez-vous me donner quelque bonne relique revêtue d'un bref qui en constate l'authenticité ?

— Maître, dit le Syracusain, je n'ai rien à vous refuser.

En même temps, il ouvrit un coffret de bois de cèdre, et en retira trois reliques scellées des armes de Jules III, de Marcel II, et de Paul IV, ces vénérables prédécesseurs de Clément XIII.

Boy s'agenouilla sur le pavé de marbre de la sacristie, et le sacristain déroulant les rubans des trois reliques, les fixa aux bras et au col du Syracusain.

Cela fait, l'abbé lui dit : — Maintenant *vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous écraserez le lion et le dragon* (1).

Boy se releva vivement avec cette foi vive qui était la vertu de son époque, et s'élançant sur sa gondole avec le facchino porteur des deux cents ducats, il se rendit au rendez-vous de la place Saint-Marc, où le prince l'attendait en nombreuse compagnie d'amateurs, de curieux et d'oisifs.

On plaça l'échiquier sur le banc, on s'assit, on rangea les pièces en bataille, et la partie commença.

Boy posa hardiment le plus effronté des *gambits*, et le défendit d'une manière si victorieuse, que le prince, jusqu'alors agressif dans son jeu, se vit forcé de changer de tactique et de prendre le terrain de la défensive. La première victoire fut promptement acquise au Syracusain.

— C'est une surprise ! — dit le prince, en riant, et pour imiter le mot du Syracusain.

— Passons à la seconde surprise, — dit Boy d'un ton railleur.

Seconde victoire.

(1) Super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem.

Le prince pâlissait à vue d'œil, et regardait le Syracusain avec une sorte d'effroi.

— Passons à la troisième surprise, dit Boy.

— Ceci est surprenant, — dit Venieri, en essayant de sourire.

Mais son sourire était sérieux.

Pour tout dire, en un mot, on joua sept parties, et le prince en perdit sept.

Venieri se leva, le front chargé d'une affreuse teinte de mélancolie, et après avoir donné les deux cents ducats au Syracusain, il le prit à part, le conduisit sous une voussure sombre, et lui dit d'un ton caverneux, ces paroles mémorables et historiques :

« LES TIENS SONT PLUS FORTS QUE LES MIENS! »

Et précipitant son pas, il disparut en traversant des sillons de regards et de sonnets ironiques.

Le peuple était revenu au Syracusain.

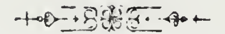
Après cela, il nous paraît inutile d'expliquer comment les jeunes femmes Fiorina et Léa furent préservées des piéges séducteurs de Venieri ; ce qu'elles avaient obtenu par le rosaire et le reliquaire, Boy le Syracusain l'obtint aussi par les dons pieux du sacristain de Saint-Aquilée.

Ainsi vivaient les hommes à cette époque ; ainsi se faisaient les légendes.

Nos histoires modernes sont peut-être moins vraies que les légendes de ce temps-là.

Après le reliquaire et le rosaire, on trouvera tout naturel que le narrateur ait retiré du répertoire anecdotique du diamant Beabib un nouveau récit intitulé :

L'Amulette.



L'AMULETTE.



Le vaisseau *le Solide*, commandé par le capitaine Marchand, et armé par la célèbre maison Élisée Baux de Marseille, voguait sur l'Océan du Sud. Après avoir découvert l'archipel des îles nommées de la *Révolution*, le capitaine Marchand mouilla devant les îles Marquises de Mendoce. Cet autre archipel était alors à peu près vierge encore de l'insulte européenne. Les pirogues, nombreuses comme une troupe de dauphins, quittèrent la plage et vinrent entourer le vaisseau *le Solide*, avec les intentions les plus pacifiques du monde.

Le vaisseau *le Solide* était à l'ancre, sur une mer très calme, et ses matelots accueillirent les pirogues par des démonstrations

non équivoques de bienveillance et d'amitié. Aussi les jeunes Mendoçaines se jetèrent toutes à la nage, grimpèrent sur le vaisseau qu'elles envahirent par les sabords, et parurent sur le pont comme une armée de nymphes océanides, en costume de grottes d'azur.

Marchand, homme illustre et très oublié aujourd'hui, parce que nous avons eu malheureusement, pour chacun, trop d'hommes illustres, a décrit, dans son voyage, cette charmante invasion du *Solide*, en termes empreints, sans doute, du parfum mythologique de l'époque, mais qui ne manquent pourtant pas d'une vraie chaleur d'enthousiasme méridionale. — *Le mât goudronné du Solide*, dit-il, *ainsi couvert du pont à la cime de toutes ces jeunes Mendoçaines, ressemblait à l'arbre enchanté de la forêt du Gnide.*

Nous ne savons pas trop où le capitaine Marchand a vu cet *arbre enchanté*, car en supposant même qu'il a existé, il est difficile à un arbre et à un mât chargés de femmes blanches et sauvages de se ressembler.

Au reste, cela soit dit en passant, les matelots firent une dépense énorme en petits miroirs et en verroterie, pour mériter l'amitié des Mendoçaines envahisseuses. Ces largesses ne ruinèrent personne et donnèrent la joie à tout le beau sexe de l'Archipel.

Parmi toutes ces nymphes océanides, il s'en trouvait une, à peine âgée de quatorze ans, qui se nommait Mutzi (*Fleur du*

soir), et semblait ne vouloir prendre aucune part à la curée des verroteries et des petits miroirs que la coquetterie mendoçaine enlevait sur le pont avec une dévorante vivacité. Mutzi s'était hissée par un câble de l'arrière jusqu'à la corniche de la dunette; et assise mélancoliquement sur un rouleau de voiles, elle regardait ses sœurs.

C'était comme une protestation vivante de sa pudeur contre les saturnales maritimes du *Solide*.

Le capitaine Marchand, dont la tolérance est admirable, excuse très bien la conduite un peu leste de ses marins, et les absout paternellement. (Voir le voyage du capitaine Marchand et du vaisseau *le Solide*.).

La jeune Mutzi faisait probablement un monologue que nous serions fort heureux de reproduire; mais le vent de la mer l'a emporté, comme tant d'autres plaintes qu'ont entendues les archipels.

Masse, qui a donné son nom peu poétique à l'île *Masse*, et qui commandait en second *le Solide*, se promenait avec une gravité nécessaire au milieu des matelots et des Mendoçaines, comme un professeur débordé par la mutinerie de ses élèves prend son parti avec résignation, et affecte de ne rien entendre et de ne rien voir.

Le capitaine Marchand affectait aussi de rester enfermé dans sa chambre de capitaine, pour relever les fautes de latitude et de longitude commises par ses prédécesseurs; ceci est un ancien

usage maritime qui remonte à Euthymènes et Pythéas, ces Castor et Pollux de la mer. Tout commandant de navire est tenu de prouver que le navigateur qui l'a précédé sur une côte ou un écueil a commis une erreur topographique de plusieurs degrés.

Il est vrai qu'en ce moment le capitaine du *Solide* ne relevait rien du tout ; mais il se faisait ressembler à un homme qui relève, pour excuser son absence aux yeux de ses matelots.

Cependant la vente des verroteries, des petits miroirs, des clous rouillés, finit par causer tant de tumulte sur le pont du *Solide*, que Marchand sortit de sa chambre pour rétablir un peu d'ordre sur ce bazar.

Les matelots crièrent *Vive le capitaine!* et continuèrent leur commerce avec une grande verve d'insubordination.

Le capitaine Marchand ferma les yeux, et s'approchant de Masse, qui étudiait une carte de Bougainville, devant la dunette, il lui dit : — Mon cher Masse, au tomber du jour, nous déraperons.

— Comment! dit Masse ; nous sommes venus aux Marquises de Mendoce pour nous ravitailler, et nous partirons sans toucher côte, sans mettre une embarcation en mer?

— Mais réfléchissez, mon ami, dit Marchand, réfléchissez...

— Eh bien! oui, je réfléchis... après?

— Après, dites-vous! ce que vous voyez ne vous suffit donc pas, mon cher Masse? Dois-je attendre ici que tous ces endiablés

de marins du Midi se jettent à la mer, comme des déserteurs, pour suivre toutes ces Cléopâtres dans ces montagnes bleues que nous voyons vis-à-vis?

— Oh! mon cher capitaine, — dit Masse après avoir étouffé un éclat de rire, — nos matelots vous aiment comme leur père, et ils ne déserteront pas, comme Marc-Antoine, pour vivre ensuite comme des Robinson-Crusoé! ne craignez pas cela.

— Si fait, je le crains, mon cher Masse. Je le crains, parce qu'un bon capitaine doit craindre et prévoir tout ce qui peut arriver, même l'impossible.

— Eh bien! ceci est l'impossible, capitaine.

— Raison de plus pour le craindre, mon cher Masse. Si le *Solide* m'appartenait, je pourrais courir cette chance, dont je ferais seul les frais ; mais je suis investi de la confiance du plus honnête des armateurs, Élisée Baux ; je dois me rendre digne de cette confiance. Il nous reste encore beaucoup à faire pour accomplir notre mission ; nous avons à soigner activement notre commerce de pelleteries sur les côtes de la Chine, et je regrette déjà le temps perdu ici. Quel malheur, ensuite, si je manquais les moussons dans l'Océan indien ! Tous mes plans seraient renversés.

— Mais, capitaine, ce n'est pas un jour passé aux Mendoces qui nous attirera tous ces malheurs.

— Masse, vraiment, je ne vous comprends pas, en ce moment... d'honneur je ne vous comprends pas.

— Comment! capitaine! expliquez-vous.

— Masse, c'est la première fois, depuis notre départ de France, que je vous trouve en désaccord avec moi.

— Mais... capitaine... il me semble...

Masse cherchait une phrase et ne trouvait rien.

— Eh bien! voyons, Masse; donnez-moi une bonne raison... Ordinairement, vous avez la locution très facile... pourquoi apprenez-vous ainsi à bégayer?

— C'est que, voyez-vous, capitaine..... je crois... à vous parler franchement, que les matelots murmurent.

— Eh! mon Dieu! les matelots murmurent toujours, mon cher Masse. Ils murmureront une fois de plus, voilà tout.

— Prenez garde, capitaine; cette fois, ils se mutineront.

— Vous croyez?

— Je le crois, et je le crains... mon cher capitaine; nos matelots ont beaucoup souffert, et ils ont souffert sans se plaindre; nous avons eu le scorbut à bord; les matelots ont besoin de toucher la terre et de boire du lait de coco, qui est le meilleur de tous les anti-scorbutiques, comme l'affirment avec raison Bougainville et Cook...

— Bien! bien! je sais cela... après?

— Après... Voici, capitaine... nous avons promis à l'équipage quelques jours de terre. Ces pauvres marins ont tant souffert sans se plaindre!

— Mais nous sommes maintenant au bout de nos fatigues. Nous voguons sur de belles eaux et nous arriverons sous peu à l'Archipel des îles de la Société, où il y a beaucoup moins de dangers pour nos marins.

— Permettez-moi, capitaine, de ne pas être de votre avis. Nos marins trouveront dans tous les archipels les dangers qu'ils courent ici, en supposant que ce soient là de véritables dangers.

— Enfin, mon cher Masse, — dit le capitaine en souriant, — nous venons de tenir une espèce de conseil d'amirauté, à nous deux. Je veux bien vous céder en cette occasion. Seulement, je prendrai un terme moyen.

— Voyons votre terme moyen, capitaine.

— Je resterai à l'ancre devant cette île pendant trois jours.

— Bien ! capitaine.

— Et j'enverrai à terre chaque jour le tiers de l'équipage.

— C'est cela, capitaine.

— Quant à moi, je ne bougerai pas du bord ; mon devoir me cloue ici comme un canon. Vous, mon cher Masse, vous commanderez les embarcations qui se rendent à terre, et je vous rends responsable des désertions. Acceptez-vous ?

— J'accepte, capitaine, et personne ne désertera, croyez-le bien.

— Dieu le fasse !

Le capitaine Marchand, qui n'avait jamais vu son lieutenant si

obstiné dans une opinion, soupçonna quelque mystère, et se promit bien de l'éclaircir.

Il descendit d'abord dans sa chambre, avec l'air empressé du travail en retard ; et quelques instants après, il remonta furtivement sur le pont.

Le mystère fut tout de suite éclairci.

La jeune Mendoçaine Mutzi était toujours assise sur son divan de voiles roulées, dans une superbe nonchalance créole, et elle regardait d'un œil intelligent, une déclaration en pantomime que Masse lui adressait, comme un premier sujet chorégraphique du ballet de *Psyché*.

Marchand inclina sa tête sur la mer, pour dérober un commencement d'éclat de rire à des matelots qui ne doivent jamais voir rire leur capitaine.

Masse continuait ses madrigaux mimés avec une sorte de réserve pourtant, car il avait sa gravité de chef en second à soigner en public. Le capitaine Marchand ne voulut pas en savoir davantage, il en savait déjà trop.

Redescendu dans sa cabine, le capitaine écrivit un billet à Masse, et le fit porter par un pilotin à son adresse. Ce billet était ainsi conçu : — *Le lieutenant Masse mettra trois embarcations en mer, avec le tiers de l'équipage. On sera de retour à bord au coucher du soleil.* — MARCHAND.

Masse lut le billet et tressaillit intérieurement de joie ; il fit aussitôt mettre en mer les embarcations, et désigna les hommes

qui devaient faire partie de la première descente. Presque toutes les jeunes Mendoçaines, en voyant ces préparatifs, se jetèrent à l'eau pour escorter les chaloupes, comme des Néréides. Masse, au moment de descendre l'échelle, regarda la jeune Mutzi et lui fit signe d'imiter ses sœurs ; mais elle répondit par un sourire de refus.

Masse fut consterné.

Les rames des trois chaloupes n'attendaient que le signal du lieutenant pour s'abattre sur la mer et emporter les marins au rivage, mais le signal n'arrivait pas. Masse avait engagé une vive discussion avec la jeune Mendoçaine, toujours imperturbable dans son refus.

Une idée lumineuse vint au secours de Masse ; il offrit à Mutzi deux bracelets, deux boucles d'oreilles, deux miroirs, deux colliers de grains de cristal, et un diadème de laiton doré.

Mutzi regarda tous ces merveilleux présents d'un œil de dédain, et conserva son immobilité.

Cependant les matelots des embarcations donnaient des signes d'impatience. Les rames effleuraient la mer calme et changeaient son saphir en gouttes de neige ; tous les regards se tournaient vers le rivage, où les eaux douces et les fruits doux attendaient le marin ; et les jeunes Mendoçaines, filles de l'Océan, folâtraient, à la nage, dans des tourbillons d'écume blanche, en agitant d'une main, au-dessus de leurs têtes, les riches présents qu'elles venaient de recevoir.

Le capitaine Marchand, qui ne se rendait pas compte de ce retard, monta sur le pont, et son premier coup d'œil tomba sur son lieutenant Masse, qui tentait un dernier effort de pantomime, pour arracher Mutzi à sa désolante immobilité.

Les matelots embarqués, apercevant leur capitaine debout sur son banc de quart, le saluèrent en agitant leurs chapeaux goudronnés, et pour se le rendre propice, ils entonnèrent l'antique chanson provençale, qui remonte à l'*Io Bacche!* des navigateurs romains.

Io ès aou pharo
Ché sen van lei dameisellos.

Cela signifiait, en langage maritime, que les marins des chaloupes attendaient un signal de départ qui n'arrivait pas.

Masse, ayant aperçu le capitaine, fit quelques pas vers lui, et il reçut cette interrogation embarrassante :

— Eh bien ! Masse, vous ne partez donc pas?

— Capitaine, dit Masse, — en désignant du doigt l'horizon du nord, — ne voyez-vous rien, là-bas ?

— Non... et vous, Masse, que voyez-vous?

— Je vois le petit point noir du Cap.

— Mais il me semble que nous ne sommes pas dans les eaux du Cap, et que nous ne craignons rien d'un petit nuage comme celui-là.

— Capitaine, dit Masse, j'ai navigué cinq fois dans la mer Pa-

cifique, et je vous affirme, sur la foi de mon expérience, que le point noir fixé à l'horizon est aussi dangereux dans ces parages qu'au trente-quatrième de latitude, devant le cap de Bonne-Espérance.

— Ah! — dit Marchand, avec un sourire railleur, — voilà une chose que j'apprends.

— Capitaine, dit Masse, je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose; je me contente de faire un appel à vos souvenirs.

— Soit, dit Marchand; ainsi, et admettant que ce point noir nous annonce une tempête horrible, que feriez-vous?... Tenons un second conseil.

— Ce que je ferais, capitaine, est fort simple; je ferais remonter nos hommes à bord, et je profiterais de cette petite brise qui se lève pour doubler l'île et gagner l'ancrage de la côte sud, où les montagnes nous abriteront cette nuit contre le grain qui va nous venir du nord.

— Comment, — dit le capitaine en riant, — après avoir tant plaidé pour une descente, vous voulez remettre à la voile, maintenant? Mon cher Masse, je ne vous comprends pas.

— Je me suis rangé à votre avis, capitaine, en voyant ce terrible petit nuage, qui est un infaillible avant-coureur d'un grand danger.

— Eh bien! — dit Marchand avec un accent où perçait la plus

exquise raillerie, — je ne veux pas vous contrarier, mon cher lieutenant, nous allons faire remonter nos hommes à bord.

— Oui, — dit Masse avec une bonhomie bien jouée ; — vous verrez, capitaine, que vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil.

Marchand, qui saisissait avec empressement cette occasion de jouer une scène de comédie, chose toujours fort amusante dans les ennuis du bord, leva les yeux, comme par hasard, vers la dunette, et feignit d'apercevoir, pour la première fois, la jeune Mendoçaine Mutzi, cause innocente de ces retards et de ces discussions.

— Qu'aperçois-je là ? — dit-il en mettant sa main en auvent sur les yeux, et avec un sérieux de surprise bien joué.

Masse feignit de suivre le doigt indicateur du capitaine, et parut surpris comme lui.

— Ah ! — dit-il avec nonchalance ; — tiens ! je ne l'avais pas remarquée, celle-là !

— Pourquoi n'a-t-elle pas suivi les autres ? demanda le capitaine.

— Au fait, c'est vrai, dit Masse ; pourquoi n'a-t-elle pas suivi les autres ?

— Allons ! — dit Marchand d'un ton impérieux, — qu'on me jette tout de suite cette jeune fille à la mer ; qu'on rappelle les marins embarqués, et partons pour nous mettre à l'ancre devant la

côte sud... Vous voyez, Masse, que votre capitaine exécute les ordres de son lieutenant.

— Ah! oui... je vois que... — dit Masse avec un embarras comique et un sourire qui ne l'était pas.

— Mes enfants! dit le capitaine en se penchant sur l'échelle, du côté des trois chaloupes; — mes enfants, il faut remonter à bord; nous allons *déraper*.

Un murmure respectueux de mutinerie éclata dans les trois embarcations, et les rames frétillèrent sous les mains des matelots.

— Capitaine, dit Masse, nous allons désespérer ces braves gens, je le vois.

— Ah çà! mais, entendons-nous enfin, mon cher Masse, — dit le capitaine en croisant ses bras et en regardant en face son lieutenant, — chaque fois que vous me donnez un conseil, je l'approuve, et quand je vais le suivre, vous le désapprouvez! Voyons, tâchez de vous mettre d'accord avec vous-même.

Masse était un excellent marin; son œil découvrait un écueil à dix pieds sous l'eau, mais il ne découvrait rien sous l'épiderme d'un homme rusé.

La brusque sortie de son capitaine lui donna une sorte d'étourdissement.

Cependant il fallait répondre à une interpellation si juste et si précise, et trop grave pour avouer au capitaine un léger penchant

pour la jeune Mutzi, que rien ne pouvait arracher du pont du *Solide*; il aima mieux passer pour un être inconséquent et déraisonnable que d'abandonner la belle Mendoçaine aux agressions de l'équipage qui n'était pas embarqué sur les chaloupes.

— Oui, dit-il, vous allez me traiter d'enfant, peut-être, mais mon cher capitaine, après avoir bien réfléchi, je suis revenu à votre opinion. Le nuage noir d'ailleurs s'est éclairci ; la tempête ne nous menace plus. Je vais conduire nos hommes à terre.

— Soit, — dit Marchand avec bonhomie ; — mais que tout le monde soit plein de bienveillance envers les insulaires. Songeons au capitaine Cook, assassiné dans ces parages.

— Oh ! — dit Masse au comble de la joie, — nous traiterons les sauvages en amis.

— Et pour commencer nos civilités, — dit Marchand avec un air d'insouciance, — je change d'idée. Je laisse à bord cette jeune Mendoçaine, qui paraît se plaire sur notre dunette. Ne faisons violence à personne. Donnons à cette fille autant d'heures d'hospitalité tranquille qu'elle en demandera par son silence si rêveur et si intéressant.

Masse ouvrit de grands yeux et lança un rapide regard à l'horizon pour découvrir encore quelque point noir ; mais il n'y avait plus la moindre excuse, écrite en lettres de nuage, dans le limpide azur du firmament tropical.

— Eh bien ! dit Marchand, vous ne descendez pas l'échelle ?

— Si fait, — dit Masse au comble de l'embarras ; — mais...

— Ah ! ceci est trop fort ! — dit Marchand d'un ton sérieux, — vous avez encore changé d'idée !

— Allons ! puisque vous le voulez, capitaine...

— Comment ! puisque je le veux ! s'écria Marchand ; c'est vous qui vous désobéissez, à vous-même, à chaque minute !

— Partons ! — dit Masse, du ton de l'homme qui marche au supplice.

Il regarda furtivement la dunette et marcha d'un pas lent vers l'embrasure de l'échelle.

— Enfants ! cria le capitaine, soyez sages et bons, et croyez bien que les sauvages sont vos frères, tant qu'ils ne vous font aucun mal.

L'équipage des trois chaloupes cria Vive le capitaine ! Masse, désespéré d'avoir réussi, s'assit tristement sur le tapis de son banc, à la troisième embarcation, les rames labourèrent la plaine de saphir ; le chant *Io ès aou pharo* retentit sur l'océan Pacifique, et les jeunes Néréides escortèrent les chaloupes, comme dans le triomphe de Thétis.

La jeune Mendoçaine Mutzi avait tout compris ; les langues sont inutiles pour les yeux de l'intelligence primitive. Cette fille, nonchalamment assise sur la dunette, ne perdait rien de l'entretien de Marchand et de Masse ; elle devinait que ses charmes primitifs n'étaient pas indifférents à l'un des deux interlocuteurs, et

si ces deux marins eussent parlé l'idiome de son archipel, ils n'auraient pas été plus clairs pour ses oreilles.

A peine les chaloupes eurent quitté le flanc du navire, Mutzi se leva, et prenant l'élan de l'oiseau, elle se précipita dans la mer, et vint se mêler à ses sœurs, comme un alcyon qui est resté en arrière de la troupe, et fait des efforts superbes pour regagner l'espace perdu.

Masse, qui n'avait jamais quitté du regard la dunette, vit la jeune fille s'abattre sur la mer, disparaître entre deux eaux, puis resplendir à la surface toute ruisselante des perles de l'Océan. Une joie subite éclaira le visage du lieutenant du *Solide*, et sa main se tendit vers la fraîche Néréide, pour la remercier de sa détermination.

En quelques coups de rames on aborda au rivage. Un petit golfe charmant, moitié à l'ombre, moitié au soleil ; un sable émaillé de coquillages lumineux ; des palmiers associés à des tamaris ; une petite rivière qui venait joyeusement se faire avaler par la mer ; des éclaircies ravissantes qui laissaient voir les profondeurs agrestes de l'île, ses virginales collines et ses hauts gazons de velours vert.

Les matelots, ivres de joie, — *telluris amore*, — comme dit Virgile, en pareille situation maritime, exécutèrent d'abord une danse méridionale, qui prouva aux naturels leurs innocentes et pacifiques intentions. Le conquérant qui danse, en mettant le pied

sur la terre conquise, est un conquérant peu redoutable. Attila et Théodoric ne dansaient jamais.

Masse ne prit aucune part à ce débarquement chorégraphique, à cause de sa gravité de capitaine en second ; et il profita de cette gravité pour suivre et noter de l'œil, une à une, toutes les jeunes Mendoçaines, à mesure qu'elles sortaient de la mer et qu'elles secouaient leurs chevelures sous les palmiers du rivage.

Masse choisit l'instant le plus favorable, et comme il lui avait été fort aisé de reconnaître Mutzi au milieu de tant de jeunes Mendoçaines, parce que Mutzi était la seule qui n'eût pas de verroteries au collier et de petit miroir à la main, il s'approcha d'elle et lui fit une pantomime imitée du ballet de *Paul et Virginie,* langage partout compris, et qui consiste à mettre le pied droit en avant, les deux mains sur son cœur, en regardant le ciel avec un sourire de béatitude.

Le lieutenant du *Solide* voulut ensuite se montrer plus généreux, car il comprit que le don de son cœur ne ferait pas la fortune d'une jeune sauvage, il lui promit, toujours dans une pantomime expressive, de lui meubler un appartement avec un luxe de verroteries et de miroirs qui rendrait jaloux le roi de l'Archipel.

Mutzi voyait, ou, pour mieux dire, écoutait cette pantomime avec un sourire assez dédaigneux et fort humiliant pour M. Masse, qui avait trouvé peu de cruelles dans les gynécées sauvages des archipels du Sud.

Il fallut avoir recours à d'autres expédients de séduction. M. Masse chanta un air du *Devin du village* :

Quand on sait aimer et plaire

avec une de ces voix chevrotantes et fausses, tant aimées de nos pères; Mutzi menaça le chanteur de prendre la fuite s'il continuait sa mélodie jusqu'à la fin.

Masse montra ensuite, étalées dans le creux de sa main, dix piastres fortes, avec les colonnes d'Hercule, et pria Mutzi d'accepter ce léger cadeau. Un regard de dédain et un geste de refus servirent de réponse.

Masse, poussé à bout, menaça Mutzi de la faire enlever par quatre matelots et de la ramener prisonnière à bord du *Solide.* La jeune fille éclata de rire, et se cramponnant par les genoux et les mains à la tige d'un palmier, elle s'élança en trois mouvements lestes jusqu'à la cime de l'arbre; un oiseau n'aurait pas mieux fait.

Masse avait une peur affreuse d'être découvert par ses marins, au milieu de ces scènes de pantomime, indignes de la gravité d'un chef; il frémissait surtout à l'idée de voir figurer tous ces détails de vie privée dans quelque rapport du *Mercure de France.* Le courage de la séduction l'abandonna; il laissa Mutzi sur son palmier, et vint rejoindre sa troupe pour lui donner de hautes leçons de morale et de vertu.

Le Solide stationna trois jours devant l'île, et Masse commanda

trois fois le débarquement ; quand la dernière heure fut venue, il tenta un dernier effort pour gagner les bonnes grâces de Mutzi, et, dans cette intention, il s'était chargé clandestinement de trois colliers de verroteries plus beaux que tout ce qui avait été donné jusqu'alors aux insulaires de l'Océan du Sud. Masse prit un air très doux et un maintien humble pour ne pas effrayer la jeune Mendoçaine, et après lui avoir clairement exprimé par signes que cette tentative était la dernière, puisque le vaisseau allait lever l'ancre, il fit briller les trois colliers merveilleux aux regards de Mutzi.

Cette fois, la jeune Mendoçaine laissa percer sur son visage une expression douce, parce qu'elle était touchée des gracieuses et honorables avances de l'officier européen, surtout au moment de la séparation ; et comme Masse, encouragé par ce brusque changement de physionomie, devenait plus pressant avec ses cadeaux, elle repoussa les trois colliers d'une main, et montra, de l'autre, sur son sein, une amulette sacrée dont elle voulait faire sa seule parure. — Masse insista pour connaître l'histoire de cette amulette si précieuse, et alors, Mutzi, dont la pantomime était plus claire qu'une langue connue, dit à Masse que cette amulette était un présent de sa mère, et qu'aucun autre collier profane ne serait jamais placé à côté de cet ornement saint. Sa mère avait été la victime d'un aventurier européen, et en mourant, elle légua cette amulette à sa fille Mutzi, pour la préserver de tous les outrages et de toutes les séductions.

Ce récit, chaleureusement mimé, causa une vive émotion dans

l'âme du lieutenant Masse : il tendit la main à la jeune Mendoçaine avec toutes les démonstrations du plus grand respect, et lui montrant la mer et le vaisseau, il lui fit signe qu'il allait partir, mais qu'elle ne serait jamais oubliée par lui.

Ces adieux furent touchants. Masse monta dans le dernier canot, et comme il côtoyait un rivage tout formé de roches jaunâtres, pleines d'excavations, il aperçut la jeune Mutzi qui regardait passer le dernier canot et son premier amour.

Jamais le diamant Beabib ne restait muet, lorsque l'imagination lui demandait une histoire nouvelle, recélée dans le perpétuel mirage de ses facettes. Toutes ses légendes ne méritaient peut-être pas d'être recueillies et contées, aussi nous ne donnons que celles qui ont un caractère spécial de merveilleux, et de ce nombre nous citerons celle qui a pour titre :

L'ambre.





L'AMULETTE



L'AMBRE.

L'ambre! c'est encore une essence mystérieuse que la terre distille et cristallise, et à laquelle le soleil donne des vertus qu'on ne peut expliquer avec notre faible raison.

On se récrie souvent sur le merveilleux et l'invraisemblable, et pourtant nous ne sommes entourés que de secrets inexplicables, et que la science la plus sagace n'expliquera jamais.

Un jour on trouva une pierre noirâtre qui attirait à elle le fer. Le jour de cette découverte, les esprits forts se révoltèrent, et ils paraissaient avoir raison. Quoi! s'écriait-on, une chose matérielle, inerte, morte, aurait le pouvoir de donner le mouvement à un

clou posé à distance, et qui obéirait ! On fit l'expérience ; le clou s'élança vers l'aimant. Mais ce mystère ne s'expliquera jamais.

Un autre jour on annonça que l'ambre avait le même pouvoir sur un chalumeau de paille. Les esprits forts nièrent selon leur usage. On fit l'épreuve encore ; l'ambre ordonna, la paille obéit.

Criez à l'invraisemblable après cela ! Il n'y a rien de merveilleux, ou pour mieux dire, tout est merveilleux.

Il y a, dans le harem, à la pointe de Constantinople, une chambre superbe meublée par le sultan Achmet III des glaces que la république de Venise lui envoya en signant la paix. C'est là que le sultan vient se reposer après avoir passé une revue à Térapia, et visité l'arsenal de Tophana, ou prié trop longtemps à la mosquée de Sainte-Sophie. La retraite est charmante. Le vent de la rade joue dans les persiennes ; les petites vagues chantent en se brisant à la pointe du sérail ; les fleurs du jardin embaument cette atmosphère voluptueuse qui flotte sur les kiosques et les balcons.

Le sultan, un jour, se fit apporter une pipe magnifique, présent du pacha de Laodicée, ou Latakié. Cette pipe était ornée de pierreries sans nombre, mais ce qui lui donnait surtout un prix infini, c'était un bec d'ambre d'un volume énorme et d'une finesse extraordinaire. On n'avait jamais vu un ambre si beau sur les lèvres d'un commandeur des croyants.

Ce jour-là, le sultan avait cassé vingt œufs d'autruche, avec une carabine à balles, dans la prairie de Térapia, et à cinq cents

pas de tir ; cet exercice l'avait beaucoup fatigué, à cause surtout des louanges sans fin que les courtisans entonnaient en l'honneur de son adresse, après chaque œuf d'autruche cassé.

La vérité veut pourtant qu'on dise qu'un Turc dévoué, posté derrière la plaque du tir, cassait l'œuf avec un bâton, toutes les fois que le sultan pressait la détente de sa carabine ; mais ce fait d'histoire une fois éclairci, n'en parlons plus.

Le sultan caressa voluptueusement avec sa main l'ambre de sa pipe, et présenta la noix à un jeune icoglan, qui mit le feu au tabac de Laodicée, le plus doux de tous les tabacs des manufactures des pachas connaisseurs. Une fumée iris monta lentement vers le plafond de glaces, et le sultan aspira mollement cette divine et subtile émanation.

Ce grand homme était couché à demi sur un divan, et pour mieux jouir de son bonheur opiacé, il congédia d'un ton brusque icoglans et eunuques, et il resta seul.

Ses yeux exprimaient une béatitude ineffable; il les ouvrait et les refermait à chaque aspiration, et suivait de l'œil, dans le plafond, les arabesques bleuâtres que la fumée décrivait sur les glaces de la république de Venise.

Tout-à-coup, à force de suivre ce jeu fantasque de la fumée, il crut voir, dans ce plafond de glaces, quelque chose qui n'était pas lui. Cette découverte a quelque chose d'effrayant. On frissonne à cette seule idée qu'une nuit, en déposant son flambeau devant un miroir, on peut découvrir, dans ce miroir, une figure tout-à-

fait inconnue, qui vous regarde avec des yeux railleurs. On prétend que cela s'est vu.

Le sultan vit, ou d'abord crut voir dans les glaces du plafond un jeune Européen, en costume assez léger, fumant une pipe sur un divan, à côté d'une odalisque.

La première idée du sultan fut de regarder dans la chambre pour y découvrir les originaux vivants de ces deux figures reproduites par les miroirs ; mais il était seul, bien seul. Un seul coup d'œil suffisait pour s'assurer de cela.

Il regarda encore le plafond en éloignant l'ambre de ses lèvres, et cette fois il ne vit rien, ou pour mieux dire, il se vit lui assis et se regardant.

— Bon! dit-il, c'est une vision, causée par les caprices d'une fumée vagabonde. Ce serait vraiment trop fort si un miroir s'avisait de reproduire des objets qu'on ne lui offre pas.

Cela dit, il fut plus tranquille, et se remit à caresser l'ambre de sa pipe avec ses lèvres caucasiennes. Au même instant, son œil humide de langueur se reporta vers le plafond, et il revit l'odalisque et l'Européen, causant tous deux avec une certaine familiarité.

Il ôta l'ambre de sa bouche, et la vision disparut ; il ressaisit l'ambre avec ses lèvres, et cette fois, non seulement il revit la même scène, mais il reconnut l'odalisque, c'était la belle Dilara, nom qui signifie *sérénité du cœur*.

Tant que l'ambre touchait les lèvres, la vision restait au pla-

fond, elle s'évanouissait quand les lèvres abandonnaient l'ambre.

Le sultan avait à son service deux savants orientaux auxquels M. Garcin de Tassy avait appris l'italien des îles Ioniennes, à son cours d'indoustani et de turc. Ces deux savants furent consultés, et ils répondirent que le commandeur des croyants avait sans doute été abusé par une erreur d'optique, et qu'il avait fumé de l'opium en croyant fumer du tabac. Le sultan destitua ces deux savants, et les fit enfermer, sur le champ, dans le château des Sept-Tours.

Les deux savants maudirent la science, et se promirent bien d'être plus ignorants une autre fois.

Une seconde expérience à la pipe et à l'ambre parut pourtant nécessaire au sultan ; il la fit le lendemain, après avoir cassé trente œufs d'autruche, toujours par le même procédé.

L'épreuve fut très satisfaisante, c'est-à-dire qu'elle ne satisfit pas du tout le gracieux sultan ; l'odalisque Dilara était une des favorites, et, dans cette nouvelle vision du miroir, elle paraissait beaucoup plus éprise de l'Européen que du sultan.

—Allah ! — s'écria le grand seigneur en se frappant le front; — que signifie ceci ? Si j'étais chrétien, je croirais que le diable s'en mêle, mais en qualité de croyant, je ne crois à rien, et je ne sais quel parti prendre pour rassurer mes esprits !

Il manda secrètement le chef des eunuques noirs, et lui dit : — Surveilles-tu toujours avec attention et zèle ma Caucasienne Dilara ?

— Oui, Hautesse.

— La nuit et le jour?

— A toutes les minutes.

— Au milieu du jour, quand je vais au tir de Térapia, que font mes femmes?

— Les unes sont au bain, les autres font de la musique ; il y en a qui dorment sur les divans ou sous les sycomores des jardins du sérail....

— Et Dilara? Dilara? — interrompit brusquement le sultan.

— L'étoile du ciel, la perle de la mer que Sa Hautesse nomme Dilara, se rend au pavillon des glaces pour lire le Koran, ainsi que Sa Hautesse le lui a permis.

— C'est juste! — dit le sultan;.... oui, j'avais oublié que je lui avais donné cette permission..... Tu peux te retirer..... ne parle de rien à personne.... entends-tu?

Le chef des eunuques s'inclina.

— Seulement, poursuivit le grand seigneur, tu diras dans tout le harem que demain, au milieu du jour, j'irai pour la dernière fois m'exercer à la carabine, dans la prairie de Térapia.... pour la dernière fois.... entends-tu bien?.... Si on te demande pourquoi, tu répondras que le commandeur des croyants abandonne cet exercice, parce que son adresse est arrivée à un tel point qu'il n'a plus rien à acquérir du côté de la justesse et de la précision du coup d'œil.



G. LE CONET EDITEUR

L'AMBRE



Le chef des eunuques se prosterna, et après avoir balayé la poussière du tapis avec son front, il se releva et sortit.

Le commandeur des croyants avait ainsi arrêté un plan superbe.

Si Dilara vient dans le pavillon des glaces, se dit-il, pour y recevoir, je ne sais trop comment, quelque visite de chrétien, elle y viendra demain, à coup sûr, en apprenant que demain je sors à midi pour la dernière fois.

Il me tarde trop de découvrir la vérité !

En effet, le lendemain une escorte très nombreuse et très brillante sortit à cheval du palais, un peu avant midi, selon l'usage, et prit le galop sur le chemin de Térapia.

Mais cette fois l'escorte n'escortait personne. Le sultan s'était ménagé un poste d'observation dans les larges plis d'une portière, à l'angle le plus obscur du pavillon des glaces.

C'était au fort de l'été, la chaleur extérieure devenait intolérable ; tous les marins ancrés dans la rade, devant l'arsenal de Tophana, et à la pointe du sérail, dormaient et faisaient une sieste profonde. On n'entendait pas un cri, pas un chant. Le flot même était assoupi sur la grève.

Ce silence ressemblait beaucoup à celui qui règne dans les nuits de l'hiver, lorsque la neige couvre la campagne. Seulement, au lieu de neige, il y avait sur la mer, la ville, la campagne, une éblouissante irradiation de soleil.

A ce coup de midi, si semblable à minuit, un jeune midship-

man tentait une expédition inouïe dans les annales du harem impérial ; il côtoyait sur une petite barque la pointe du sérail, s'y accrochait avec les pieds et les mains en passant comme à un mât de vaisseau, et se glissant sous la persienne, il pénétrait dans le pavillon des glaces d'Achmet III.

Le retour était plus aisé, car la petite barque devenait inutile.

Ce hardi midshipman regagnait à la nage le *cutter* le *Spak*, ancré dans la rade.

Donc ce jour-là, le midshipman, sans doute prévenu, comme d'usage, par quelque signal de persienne, prit le chemin accoutumé et pénétra dans le pavillon d'Achmet.

Dilara y était déjà et attendait en fumant la superbe pipe du pacha de Laodicée, la même qui donnait tant d'extases au sultan, avant les visions du miroir.

Le jeune Anglais tomba aux genoux de l'odalisque; puis il s'assit sur un coussin, et prit à son tour la fameuse pipe pour fumer à la barbe du grand seigneur, qui cassait des œufs d'autruche à Térapia.

Tout-à-coup l'odalisque poussa un cri et s'évanouit; l'Anglais laissa tomber l'ambre de ses lèvres, et se levant avec vivacité, la pipe à la main, à défaut d'épée, il aperçut le sultan qui lui lançait des flammes avec les yeux.

Ce fut un moment terrible et qui a été gravé à Londres, d'après un superbe dessin de Gavarni, sous ce titre : *Amusement!*

Quel amusement!

Le commandeur des croyants était au fond un bonhomme, mais il commençait toujours par se mettre en colère, et saisit un poignard.

Il saisit donc un poignard, et il allait tuer le jeune homme, non à cause de l'odalisque, mais à cause de la pipe (qui a pu jamais connaître les pensées intimes d'un sultan!), lorsqu'une réflexion diplomatique le retint.

— Je suis Anglais!

— S'écria le jeune homme, avec un accent très fier.

En Anglais, cela signifie je suis inviolable; nul n'a le droit de me toucher, pas même le sultan!

Je puis aimer ses odalisques, fumer ses pipes, boire son café, envahir son harem, c'est mon droit.

Malheur à qui me touche!

Le sultan comprit donc tout ce qu'il y avait de profond dans ces trois mots:

— *Je suis Anglais.*

Alors il montra la fenêtre avec la pointe de son poignard, au jeune homme, et lui ordonna de sortir, ce que l'Anglais exécuta

tout de suite avec l'agilité d'un écureuil, et sans trop se soucier du sort qui attendait la belle Dilara.

L'odalisque était toujours évanouie, ou du moins son état ressemblait beaucoup à un évanouissement.

Les odalisques sont si trompeuses!

Le sultan qui était habitué aux évanouissements de ses femmes, laissa toute sa liberté d'inaction à Dilara, et se mit à réfléchir sur un sujet beaucoup plus sérieux que l'infidélité d'une femme; car, avant tout, ce noble sultan ne songeait qu'aux progrès des sciences et des arts.

Il réfléchit donc sur les mystérieuses propriétés de l'ambre, comme avait réfléchi le premier qui surprit les vertus de la pierre d'aimant.

Après avoir longuement pensé, le front appuyé sur ses deux mains, comme l'alchimiste qui cherche la pierre philosophale, il trouva une solution à cet effrayant problème.

Cette solution ne donnait pas une satisfaction absolue, mais à défaut d'une meilleure, on pouvait raisonnablement s'en contenter.

L'ambre, — se dit le sultan métaphysicien, — est un corps d'une nature poreuse et absorbante, et ses propriétés attractives sont d'un ordre bien supérieur à celles de l'aimant.

L'ambre attire et conserve; une chose qui se reflète en lui, y

est gardée comme un mirage, que la chaleur des lèvres et la combustion du tabac font reparaître dans un miroir.

On est toujours disposé à trouver bon le système qu'on a inventé.

Or, le sultan s'approuva, et se sut à lui-même beaucoup de gré d'avoir trouvé une solution qui donnait le calme à ses esprits.

Et comme il levait la tête pour voir si Dilara s'obstinait encore dans son évanouissement, il se trouva seul dans le pavillon des glaces.

L'odalisque avait disparu.

On donna des ordres pour la trouver, on ne la trouva pas.

Heureusement, le sultan trouva de grandes consolations à ce malheur, d'abord dans une foule d'autres odalisques qui lui étaient fidèles, et ensuite dans sa théorie sur les propriétés de l'ambre, qu'il fit traduire en français, et qu'il envoya tout de suite comme chose urgente, à l'académie de Paris, laquelle académie ne lui a jamais répondu.

Après cette histoire, le diamant Beabib eut quelques caprices singuliers ; les caprices d'un diamant sont des éclairs.

Cependant Beabib ne pouvait pas être accusé de stérilité ; un siècle d'interrogation l'aurait trouvé inépuisable ; mais il voulait probablement se reposer par intervalles.

Ainsi le rayonnement de son merveilleux mirage vint tout-à-coup à passer à l'état de fantaisie.

Son premier éclair peut se nommer :

Le Saphir.



LE SAPHIR.

Une nuit, le sage Indien Arzeb fit un rêve magnifique ; il crut voir, ou pour mieux dire, il vit Roudra, le Dieu de la mort, qui lui ouvrait la porte bleue du beau palais du nommé Kaïlaça, dont les portiques de pierreries conduisent au jardin Mandana, tout peuplé de bayadères. Siva, le plus puissant des Dieux, lui disait : Arzeb, tu as été juste, et je vais te récompenser ; je te nomme roi des Maldives ; il y en a douze mille à l'entrée du golfe Arabique ; elles ont toutes des grottes de perles et de corail, et dans chaque grotte il y a une reine, belle comme Lachmi, la déesse du plaisir ; ces douze mille reines seront tes épouses, et tu auras un harem flottant plus beau que celui du grand roi Sevadji, le fondateur de l'empire Maratte. Arzeb, dans son rêve,

descendit du firmament, par un escalier d'or et d'indigo, et quand il fut arrivé au-dessus de la région des nuages, il découvrit son royaume, qui ressemblait à douze mille conques marines, flottantes sous des aigrettes de palmiers. En abordant aux Maldives, il lui sembla que l'Océan lui chantait une symphonie céleste en se divisant douze mille fois en petits ruisseaux de saphir, vifs et joyeux qui découpaient les Maldives.

Avec cette agilité de mouvements que les rêves donnent, Arzeb sauta légèrement d'une île à l'autre, et à chaque élan, il voyait luire, entre des feuilles de palmiers, deux yeux noirs sous des boucles ondoyantes de cheveux d'ébène, et sur un visage doux et doré comme celui de la belle Rada.

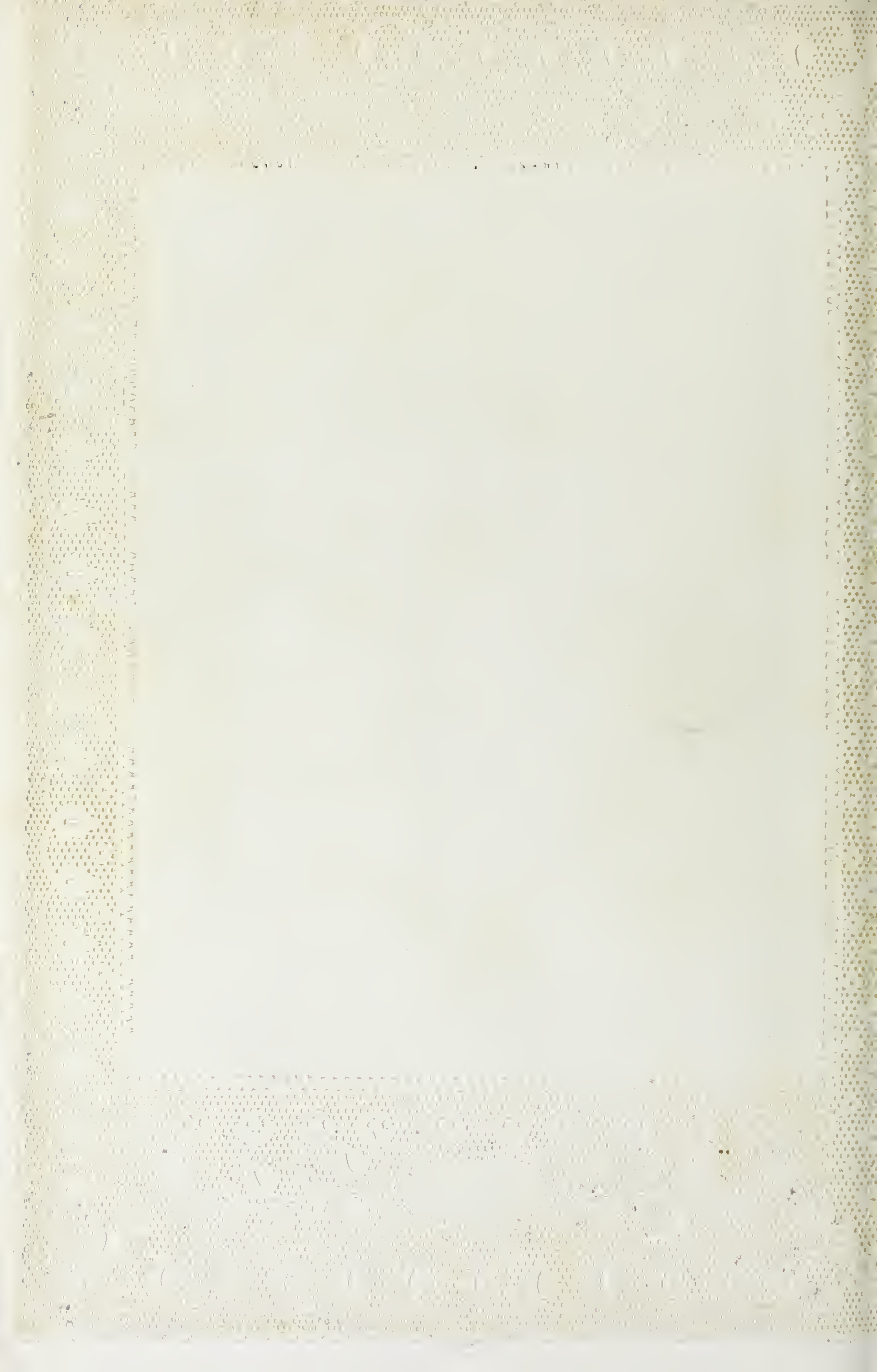
Les rêves, entre autres secrets mystérieux qui leur appartiennent, nous font perdre le sentiment des heures, du temps et de l'espace ; aussi, Arzeb, en se réveillant, avait dans ses souvenirs plusieurs années de bonheur écoulées au milieu de ses douze mille reines, dans le golfe Arabique, sur des couches de perles, d'ambre et de corail.

Il entra dans son kiosque, et vit la belle Haïva qui l'attendait sous des touffes de rosiers, et qui lui dit : — Eh bien ! Arzeb, me donnerez-vous ce que je vous ai demandé, ce que vous m'avez promis ?

— Douce Haïva, dit Arzeb, ce que tu m'as demandé ne pouvait pas se demander ; ce que je t'ai promis ne pouvait pas se promettre ; nous avons eu tort tous les deux.



LE
SAPHIR



— Alors, dit Haïva, je vais me livrer à un acte de désespoir.

— Au nom de Siva, ma belle Haïva ! — dit Arzeb alarmé, — ne te désespère point encore. Ce soir je verrai le jongleur Sanali, qui connaît tous les secrets de la nature, et la vertu de toutes les herbes indiennes. Sanali peut-être m'enseignera le secret de mettre tout le golfe Arabique dans une épingle. Mais cela me paraît toujours assez difficile à obtenir.

— L'amour obtient tout, dit Haïva.

— On le dit, — murmura tristement Arzeb.

En arrivant le soir chez le jongleur Sanali, Arzeb lui apporta de riches présents, selon l'usage. Ensuite, il lui raconta aussi, selon l'usage indien, le dernier rêve qu'il avait fait.

Sanali écouta le rêve et lui dit : — Arzeb, combien as-tu vécu, dans ce rêve, avec tes douze mille reines ?

— Je crois avoir vécu au moins douze mille ans, répondit Arzeb.

— Et en combien d'heures?

— En six heures.

— C'est bien ! dit Sanali, et maintenant dis-moi ce que je puis faire, selon tes vœux.

— Bon et sage jongleur, dit Arzeb, j'aime Haïva, et cette fille charmante va mourir si je ne lui donne pas une épingle dont le chaton renfermera les eaux du golfe Arabique. C'est une fantaisie de jeune femme.

— Arzeb, dit le jongleur, tu m'as fait de riches présents, et je ne serai pas ingrat.

— Quoi ! s'écria le sage Arzeb ; tu pourras me donner cette épingle merveilleuse qui fera vivre la belle Haïva ?

— Sans doute, et rien n'est plus aisé.

Alors Sanali conduisit Arzeb sur le sommet d'un pic plus élevé que toutes les montagnes du Mysore, et lui dit : — regarde.

Arzeb regarda.

Sous leurs pieds, le golfe Arabique se déroulait dans une forme qui paraissait ovale, et qui était unie comme une glace, et de la plus belle teinte de saphir.

Ensuite, Sanali tira, d'un pli de sa robe de jongleur, une épingle de saphir, dont le chaton était ovale, et lui dit : — Tous ceux de notre pays ont une vertu qui s'appelle l'imagination, et qui ne sait rien rappetisser, rien réduire ; elle augmente tout, elle agrandit tout, et dans des proportions infinies, car il n'y a pas de bornes à l'imagination.

— C'est vrai, dit Arzeb.

— Et si vrai, poursuivit Sanali, que tu crois avoir vécu douze mille ans, en quelques heures, la nuit dernière.

— Oui, ajouta Arzeb.

— Or, toi qui sais si bien jouer aux échecs, continua Sanali, toi qui as enseigné les hauts calculs au bonze Niapour de la pagode de Jagrenat, tu dois savoir qu'il est aussi difficile de croire

avoir vécu douze mille ans en cinq heures, que de voir le golfe Arabique dans un ovale de saphir. C'est la même proportion.

— La même, dit Arzeb.

— Tu as une imagination allumée par un coup de soleil indien, toi Arzeb, poursuivit Sanali. Eh bien ! regarde le golfe, et regarde l'ovale de saphir ensuite, et dis-moi si tu trouves quelque différence dans leurs proportions ?

— Aucune.

— Maintenant, Arzeb, il ne s'agit plus que de faire entrer la même idée dans le cerveau de la belle Haïva.

— Ce sera plus difficile, remarqua Arzeb.

— Non, Arzeb. Voici comment tu dois agir. Prends cette épingle de saphir, et en te présentant devant Haïva, dis-lui que tu lui apportes le golfe Arabique dans ta main. Elle rira. Laisse-la rire. Sois sérieux. Ensuite tu lui donneras deux boucles d'oreilles de diamants d'Hyder-Abad, d'une très grande valeur.

— Bien ! après ?

— Après, tu lui diras qu'elle a plus d'imagination que le poète qui a inventé le *Ramaïana*.

— Oui, elle sera sensible à cet éloge.

— Une femme est toujours sensible à un éloge et à deux diamants.

— Je le crois.

— Ensuite, Arzeb, tu lui donneras l'épingle de saphir, et du premier coup, elle croira y voir passer les vaisseaux de Surate et de Socotora.

— Sur l'épingle ?

— Oui, sur l'épingle ? Je te l'affirme, Arzeb.

Arzeb s'inclina, prit l'épingle, la regarda fixement, et dit : — Quant à moi, je crois qu'il y a deux golfes Arabiques, et que j'en tiens un au bout de mes doigts.

Il prit congé du jongleur, et exécuta ses ordres ponctuellement.

Sanali était un vrai sage, ce qu'il avait prévu ne pouvait manquer d'arriver. Haïva reçut les diamants, reçut l'éloge, et quand elle vit l'épingle de saphir, elle s'écria : — C'est le soleil lui-même qui a copié le golfe Arabique sur une épingle, pour satisfaire le désir d'Haïva. Mon cher Arzeb, vous méritez d'être aimé.

— C'est tout ce que je demande, dit Arzeb.

Haïva tint parole, elle vécut et elle aima. L'imagination c'est l'âme, c'est la vie, c'est la flamme du corps. Le grand roi Soudraka, cette gloire poétique de l'Inde et du monde, a vécu un siècle, et personne n'a jamais eu plus d'imagination que ce roi.

Le second éclair, ou si vous aimez mieux, le second caprice qui jaillit du mirage du diamant Beabib, pourrait être intitulé le *Rubis*.



LE RUBIS.



Il y a un rubis plus précieux que le rubis d'Orient, et le rubis Balais, disait un jour la jeune et belle Joanisca.

Quel est ce troisième rubis ? demanda le mari de Joanisca, le frêle et pâle Valerio.

— Ecoutez bien ceci, Valerio, dit la jeune femme.

— J'écoute toujours ce que vous dites, dit le mari.

— Eh bien ! écoutez mieux encore cette fois. Dieu a mis le sang dans nos veines pour nous faire vivre, et soutenir notre corps. Tant que nous sommes forts ou jeunes, notre sang est vif et notre corps est vigoureux ; mais l'âge vient, le temps de la maturité arrive, puis la vieillesse avec ses cheveux blancs.

— Hélas! — Oui, dit le mari en regardant Joanisca d'un air triste.

— Et quand nous grisonnons, notre sang s'appauvrit...

Quelquefois même, il s'appauvrit avant la vieillesse.

— Dieu a donc voulu, dans sa bonté, venir en aide à la débilitation de notre sang.

Il a créé une plante dont les rameaux ressemblent aux veines du corps humain.

— La vigne.

— Oui, poursuivit Joanisca, la vigne....

— C'est juste ! interrompit Valerio, un cep est une veine.

— Valerio, demanda Joanisca, depuis quand avez-vous remarqué cette ressemblance ?

— Je ne l'avais jamais remarquée, dit naïvement Valerio.

— Eh bien ! continua Joanisca, tout le reste du monde a été aussi ignorant que vous, même Noë, même Brennus.

Cependant l'intention providentielle était bien évidente.

La nature qui parle si bien, quoique muette, avait beau vous dire : mais remarquez la similitude qui existe entre un cep et une veine, personne n'y prêtait la moindre attention.

— Le monde est bien distrait, dit Valerio.

— C'est absolument comme si la nature nous eût dit :



G. DE GONET ÉDITEUR

LE

RUBIS

[illegible]

[illegible]

Votre sang ne vous suffit pas pour prolonger votre jeunesse, parce que l'homme a dégénéré, parce qu'il s'est débilité par ses vices ; eh bien ! je vais faire circuler dans les artères de la vigne une liqueur qui sera le sang auxiliaire du sang de l'homme.

Usez-en, n'en abusez pas.

— Voilà une intention providentielle, bien digne de Dieu ! remarqua Valerio.

— Ainsi, Valerio, poursuivit Joanisca, la pensée a usé de bonne heure votre corps, mais vous trouverez le sang auxiliaire de votre sang dans l'urne de la naïade écarlate qui coule devant les collines de la Gironde ou de la Côte-d'Or.

— Vous me ramenez à la vie, dit Valerio.

— Il ne faut souvent qu'une idée ingénieuse pour nous ressusciter.

— Mais ceci, Valerio, n'est point une idée, c'est un fait incontestable.

La nature a cristallisé des gouttes de sang dans les rubis orientaux ; c'était la parure des femmes ; mais elle l'a fait couler dans les veines de la vigne ; c'était pour la force des hommes.

Ainsi, Valerio, je bois à votre renaissance, une collection liquide de rubis, jusqu'au dernier, que je vous montre sur l'ongle de ce doigt, pour faire pâlir tous les rubis d'Orient.

Valerio usa et n'abusa pas, et trouva sa fontaine de Jouvence dans les naïades écarlates de la Gironde et de la Côte-d'Or.

Le troisième éclair du diamant Beabib reçut le titre de :

L'Eventail.



L'ÉVENTAIL.

Il y avait, à Cadix, une jeune fille nommée *Bouche-Vermeille*, qui n'avait jamais voulu apprendre à lire et à écrire. Ses parents lui disaient toujours : — Bouche-Vermeille, lorsque tu auras quinze ans, tu regretteras bien ta paresse et ton obstination.

La jeune fille, arrivée à l'âge de quinze ans, ne regretta rien du tout. Au contraire, ses parents lui ayant offert de lui donner un précepteur, elle le refusa tout net. Toutes ces choses-là, dit-elle, sont inutiles à une femme ; la lecture affaiblit leurs beaux yeux, l'écriture noircit leurs jolies mains. Je ne lirai pas, je n'écrirai pas.

A dix-huit ans, elle mérita l'amour d'un jeune bachelier (les

bacheliers sont inévitables, en Espagne) qui se présentait avec de louables intentions ! Il ne donnait pas de sérénades, il n'accrochait point d'échelle de soie aux balcons, il ne corrompait pas les duègnes. Seulement, il se promenait devant la fenêtre de Bouche-Vermeille, ouvrait de larges yeux noirs, et poussait de grands soupirs.

Les parents remarquaient les assiduités de ce jeune homme, et tremblèrent un instant pour leur fille, qui n'ayant aucune espèce de livre ou de papier à feuilleter ou à griffonner, passait toutes ses heures au balcon.

C'était dangereux.

D'un autre côté, ces bons parents étaient rassurés par deux réflexions assez justes ; d'abord ils avaient pris des précautions infaillibles pour empêcher toute rencontre dangereuse, puisque leur fille ne sortait jamais que le dimanche, à six heures du matin, avec ses quatre frères, pour aller à la première messe. Ensuite, Bouche-Vermeille, ne sachant ni lire, ni écrire, ne pouvait pas même laisser tomber un billet doux de son balcon, à l'exemple de tant de pupilles, dans ce pays classique des tuteurs.

— Comme c'est heureux ! disaient les parents naïfs, que notre fille se soit toujours refusée à prendre une éducation ! et nous aveugles que nous étions alors ! ah ! qu'ils sont fous les parents qui forcent une fille à apprendre l'écriture ! A quoi lui sert ensuite cette science ? A tromper ses parents.

Un jour, Bouche-Vermeille s'assit sur les genoux de son père,

et lui prenant le menton avec ses petites mains, elle lui dit : —Bon père, je vais te raconter une histoire qui t'amusera. Il y a un noble et charmant jeune homme qui veut demander en mariage une jeune fille et la rendre très heureuse. Les parents ignorent tout, parce qu'un mariage ne regarde jamais les parents. La jeune fille a accepté. On lui a demandé si elle était riche, elle a répondu Oui, mais pas trop. Cela a paru suffisant aux parents du jeune homme, car lui ne demande rien. La jeune fille a fixé le jour de Saint-Joseph, le 19 mars, pour l'époque du mariage, et la famille du jeune homme a accepté. Le parti est très avantageux. Le futur est le fils d'un juge ; il a vingt-cinq ans et une belle fortune. Que pensez-vous de cela, mon père ?

Le père ouvrit de grands yeux, et dit : — Qui t'a raconté cette histoire-là ?

— Personne, mon père, est-ce que je vois quelqu'un ?

— Alors, je ne comprends pas.

— C'est bien aisé, mon père ; ce jeune homme est amoureux de moi, et c'est lui qui veut m'épouser le 19 mars prochain.

— Bon Jésus ! s'écria le père, et où donc avez-vous parlé à ce jeune homme ?

— Mais je lui parle tous les jours.

— C'est impossible ! vous ne sortez pas.

— Mais je lui écris.

— C'est impossible ! vous ne savez pas écrire !

— Voilà ce qui vous trompe, cher père, j'écris très bien.

— Et avec quoi ?

— Avec mon éventail.

Le père resta stupéfait quelques instants, puis il dit :

— Avec ton éventail, ma fille !

— Cela vous étonne, mon père !... Eh bien ! si vous consentez à me voir marier le 19 mars ou à une autre époque, je vais l'écrire tout de suite, là sur mon balcon, où je fais ma correspondance tous les jours.

— Et qui t'a donc appris à écrire de cette manière, ma fille ?

— On n'a pas besoin de maître pour cela ; il suffit d'avoir un lecteur intelligent, et mon futur mari lit très bien dans toutes les évolutions de mon éventail.

Le père sourit, et sans rien promettre, il donna un baiser à sa fille, et lui serra les mains pour récompenser sa franchise.

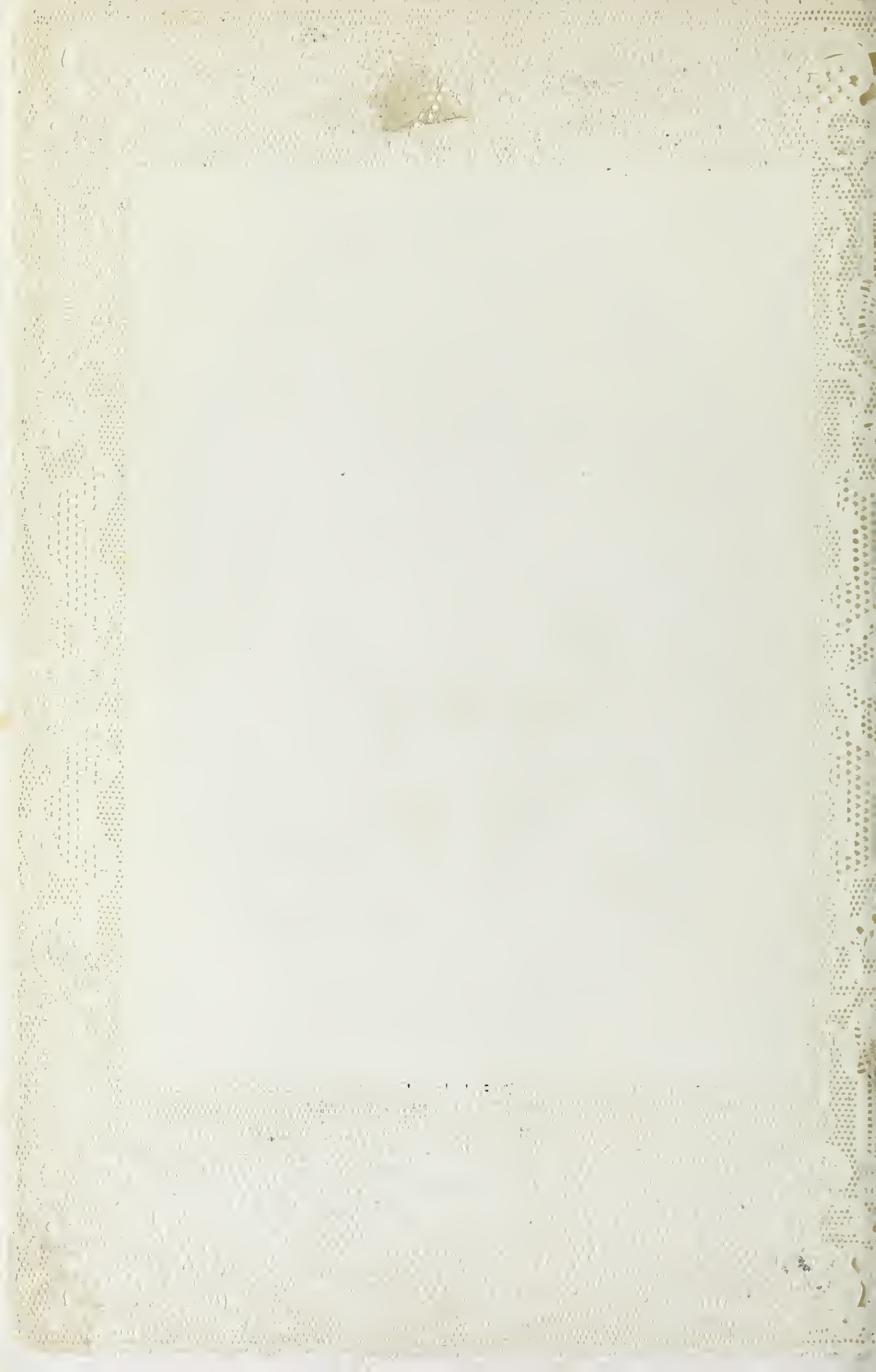
— Cela veut dire, mon père, dit-elle, que le 19 mars est accepté.

Le père fit un sourire, et la jeune fille reprit son éventail.

C'est au moment où le fils du roi de Borneo achevait cette dernière histoire, qu'une grande nouvelle se répandit dans Hyder-Abad. On annonça aux sons des *bins* et des *sitars* que le second étage de la pagode de Ten-Tauli venait d'être admirablement rétabli par les soins et la générosité du brahmane Kosrou, qui



L'ÉVENTAIL



avait consacré à cette œuvre tout l'or provenant de la vente du diamant Beabib.

Heureux brahmane ! disaient les dévots sectateurs de Siva ; il a donné tous ses biens en ce monde ; il a tout vendu pour honorer la vertu et les Dieux ; aussi sa place est déjà marquée, dans le jardin Mandana, sur les étoiles du firmament !

Le jeune prince Zeb-Sing fit ses adieux au sage brahmane, et ayant nolisé un vaisseau, il s'embarqua sur le golfe Arabique, et fit voile vers Java. Craignant d'être reconnu sur la rive paternelle, il débarqua, vêtu du costume d'un marchand arménien, et comme la nuit était tombée, il s'arrêta dans une hôtellerie qui existe encore aujourd'hui, du moins par l'enseigne ; c'est l'hôtellerie de *Golden-Cross* ; les Francs la nomment la *Croix-d'Or*.

Le maître de cette hôtellerie était un Arabe et fort causeur, comme ceux de sa nation.

Après le souper, le prince voulut profiter de son incognito pour étudier les mœurs et les usages d'une ville qui appartenait au royaume de son père, et il crut arriver à son but philosophique, en engageant un entretien avec le maître de la Croix-d'Or.

Ayant devisé de beaucoup de choses importantes ou non, le prince demanda quelques renseignements à l'Arabe sur son hôtellerie, et voulut savoir surtout l'origine de l'enseigne la *Croix-d'Or*.

— Ah ! dit l'Arabe, ceci est une histoire....

Et il fit ce mouvement commun à tous les Arabes, et qui consiste à rejeter la tête en arrière, en regardant le ciel.

A ce mot d'histoire, le prince, toujours affamé de récits, insista pour savoir quelque chose de plus que la courte préface qu'il venait d'entendre.

L'Arabe voyant qu'il avait devant lui un voyageur riche et généreux, ne se fit pas prier deux fois et raconta ce qui suit :



LA CROIX D'OR.

Il y avait une jeune fille dont la voix était douce comme la voix de la flûte indienne ; aussi lui avait-on donné le nom d'*Arinda*, qui est celui de cet instrument.

On ne sait trop à quelle religion appartenait cette jeune fille ; elle n'avait pas au front les raies blanches des sectateurs de Siva ; elle n'entrait jamais dans une pagode, et ne se prosternait jamais devant Ganesha, la déesse des foyers domestiques indiens.

Quelques-uns disaient qu'Arinda était juive, mais c'était encore une erreur.

D'où venait-elle? Personne ne le savait, et elle ne révélait son secret à personne. Cependant on affirmait qu'elle était née de l'autre côté du détroit d'Ormus, et dans un pays où un sage est

mort en honorant le gibet de son supplice. Ce gibet, construit en forme de croix, ne fut plus regardé comme une chose infâme depuis cette grande mort ; au contraire, il y eut des rois qui tinrent à grand honneur de porter ce gibet sur leurs couronnes, dans une gerbe de diamants.

Arinda voyageait avec sa mère, sur un vaisseau qui fit naufrage, là, sur ce rivage alors inhabité.

Tout le monde périt ; le vaisseau fut brisé, mais par un véritable prodige, le gaillard d'arrière où se trouvaient Arinda et sa mère, brusquement détaché de la charpente, fut lancé par une vague assez avant dans les terres, sur un terrain mou, et s'y enfonça. Les deux femmes en furent quittes pour une violente secousse, elles échappèrent à la mort.

La jeune fille portait une croix d'or à son cou, et elle dit à sa mère : — Cette croix nous a sauvées, ce qui nous arrive est un vrai miracle. Remercions le ciel.

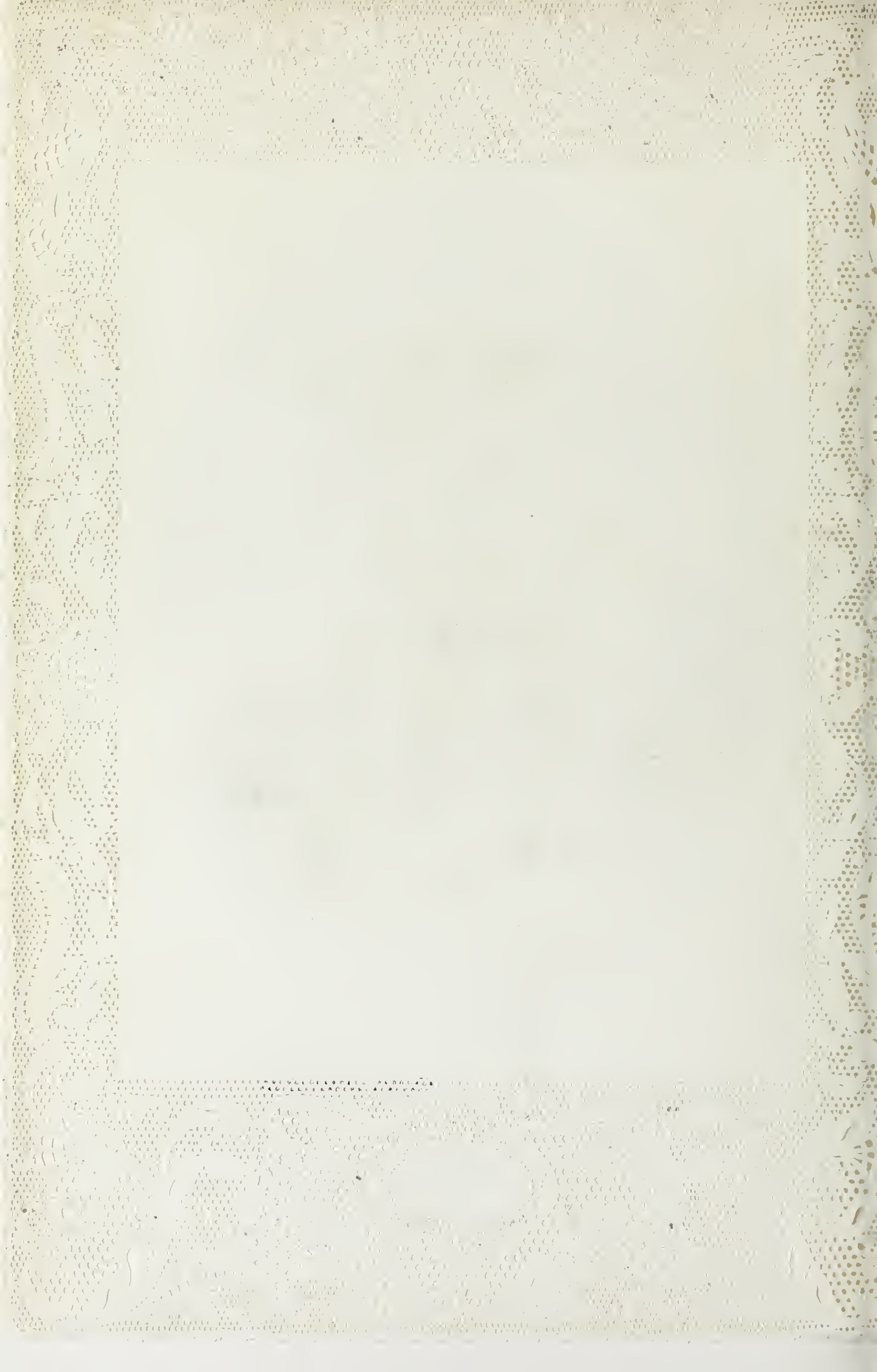
Et elle baisa la croix avec la dévotion d'un fakir.

Cependant, après avoir échappé au naufrage, ces deux femmes se virent exposées à mourir de faim sur un rivage désert. Heureusement encore, elles reconnurent bientôt qu'elles avaient échoué dans le voisinage d'une forêt de boababs, nos arbres à pain, et là, elles se rassasièrent comme dans la meilleure hôtellerie de Tchina-Patnam.

Arinda baisa une seconde fois sa croix d'or, pour la remercier de ce second miracle.



LA
CROIX
D'OR



Deux jours après, un riche marchand de Solo, qui chassait avec une nombreuse troupe, dans ces environs, rencontra les deux femmes assises sous un boabab, et ayant appris leurs infortunes, il les amena dans son habitation peu éloignée de ce rivage, où elles reçurent tous les respects et toutes les attentions de la plus religieuse hospitalité.

Bientôt après, le riche marchand qui, dès la première heure, avait été frappé de la beauté d'Arinda, la demanda en mariage à sa mère.

— Ma reconnaissance, dit la jeune fille, me fait un devoir d'épouser mon libérateur, mais à condition que je pourrai remplir un vœu que j'ai fait.

— Et quel est ce vœu ? demanda le marchand.

— Je veux fonder un hôtellerie sur le lieu même où nous avons fait naufrage, et dans cette hôtellerie tous les pauvres seront reçus, logés et nourris gratuitement tant que je vivrai.... Je suis prête à donner ma main, et même mon affection, à l'homme qui voudra bien m'aider à remplir ce vœu.

Vous comprenez bien que la belle Arinda ne devait pas voir rompre un mariage pour si peu de chose. Le marchand consentit à tout ; il fonda l'hôtellerie des pauvres, ici, et lui donna pour enseigne la *Croix-d'Or*. Ce fut la première maison de la petite ville que vous visitez aujourd'hui.

Le prince Zeb-Sing parut très touché de cette histoire, et il paya fort généreusement le narrateur : quand il fut seul dans sa

chambre, il se dit à lui-même : Cette histoire de la Croix-d'Or n'est pas fort intéressante, et pourtant elle m'a beaucoup plus ému que tous les récits brillants du diamant Beabib. J'ai beaucoup voyagé pour chercher la sagesse, et je ne la trouve qu'en rentrant chez moi.

Arrivé à Solo, dans la cour de son père, le jeune prince ne lui raconta que la dernière de ces histoires, la *Croix-d'Or*, et le roi ouvrant son trésor, en retira la valeur de cent mille *couris*, qui furent destinés à la fondation d'un vaste caravansérail pour les pauvres, avec cette enseigne : *Au diamant Beabib.*



UNE MORALITÉ.

Aujourd'hui nous sommes arrivés à l'apogée de la civilisation, c'est convenu ; les peuples anciens étaient des barbares, et toute nation qui n'est pas de notre âge, et n'a pas joui de notre Code de procédure civile, est une nation couverte par les ombres de l'ignorance et de la mort.

Voici maintenant des choses merveilleuses que notre civilisation moderne ne verra jamais.

Il y a eu, dans l'Inde, des brahmanes qui ont consacré toute leur fortune à bâtir des temples magnifiques, et sont morts ruinés devant ces chefs-d'œuvre d'une architecture de granit.

Il y a eu des femmes opulentes qui ont bâti des pyramides comme Rhodope.

Il y a eu chez nous, au moyen-âge, un comte Gérard qui était énormément riche, et ne savait que faire de ses ennuis ; il passa la mer deux fois pour se battre contre des Turcs, en Palestine ; il déclara la guerre à son voisin de château ; il se maria

trois fois, et à son troisième veuvage, ayant atteint la cinquantaine, et ne voulant plus ni tuer des Turcs, ni guerroyer avec ses voisins, ni convoler à de nouvelles noces, il se livra, le malheureux ! à un sombre désespoir, en regardant l'or entassé dans son épargne, sous la voûte souterraine de son château.

Tout-à-coup une idée éclata dans la tête de ce noble gentilhomme.

Il donna toutes ses richesses, et jusqu'à son dernier sou parisis, à l'architecte Robert qui dressa le plan de l'église du Brou, et la livra tout de suite à d'innombrables maçons.

Ce travail fut la joie de la vie du comte Gérard.

Nous demandons aujourd'hui un publicain qui exécute quelque chose dans ce genre. Personne ne se présentera.

Nous sommes trop civilisés.

MÉRY.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Paris. — Imp. Lacour et Ce, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.

PERLES ET PARURES.

LES JOYAUX.

DEUXIÈME PARTIE.

MINÉRALOGIE DES DAMES.

INTRODUCTION.

La femme est, humainement parlant, auteur de toutes choses ; c'est là une vérité incontestable et vieille comme le monde : connaissance du bien et du mal, instincts, passions, puissance, développement de l'intelligence, génie ; tout cela, Mesdames, c'est à vous que nous le devons.

C'est pour vous plaire que nous recherchons la gloire ; pour faire battre votre cœur, que nous bravons le danger ; pour être aimés de vous que nous nous efforçons d'être bons, humains, gé-

néreux. C'est pour vous servir et vous défendre, que nous avons appris à forger le fer ; pour vous parer, que nous arrachons aux entrailles de la terre l'or et les pierres précieuses : sciences, arts, grandeur, perfection ; tout ce qui est noble et beau, voilà votre ouvrage.

Certes, ce nous serait chose douce et facile de développer ici plus longuement et victorieusement cette proposition, qui justifie si bien nos efforts pour vous entraîner dans les sentiers de la science ; mais nous ferions ainsi de la philosophie transcendante, et c'est de minéralogie que nous avons à vous entretenir aujourd'hui. Après avoir exploré avec vous les merveilles des cieux (1), et admiré les prodiges de la végétation (2) ; après vous avoir dit l'histoire des fleurs de la terre, et l'histoire des étoiles, ces fleurs du ciel, c'est aux mystères de l'intérieur de notre globe que nous allons tenter de vous initier.

Bien que cette science, comme toutes les autres, soit certainement due au désir de vous servir et de vous plaire, il est certain que jusqu'ici les savants qui s'en sont occupés, n'ont rien fait pour vous en rendre l'étude agréable et facile ; ce qu'ils n'ont pu ou su faire, nous tentons de l'accomplir en nous efforçant de cacher nos oreilles de docteur.

Cette nouvelle tâche que nous nous imposons peut paraître, au premier aspect, longue et aride ; longue, car le règne minéral est beaucoup plus étendu que les deux autres : la masse des animaux et végétaux, vivants et fossiles, ne forme qu'une très

(1) *Les Etoiles*, par Grandville. — ASTRONOMIE DES DAMES.

(2) *Les Fleurs animées*, par Grandville. — BOTANIQUE DES DAMES.

petite partie de notre globe ; aride, car nous n'avons à nous occuper que des corps appelés, par les physiciens, *inorganiques*, c'est-à-dire privés de vie.

Mais l'étendue ne saurait nous effrayer : qu'est-ce, en effet, que ce pauvre petit globe de neuf mille lieues de circonférence pour des gens qui ont fait six cent soixante-deux millions de lieues afin de visiter Uranus, et qui, en passant, ont parcouru les anneaux de Saturne, après avoir fait halte sur les territoires de Mars, de Jupiter, etc. !

Quant à l'aridité, nous la nions hardiment. Qu'importe qu'on ait appelé les minéraux corps inorganiques ou privés de vie? Ce n'est là qu'une opinion ne reposant sur rien : les gens de science n'ont nié la vie dans les minéraux, que parce qu'ils n'ont pas su ou voulu l'y voir. Quoi ! de ces deux pierres qui se heurtent jaillissent des étincelles ; cette autre pierre recèle le fluide électrique, dont la puissance est surhumaine ; à l'aide d'acides et de métaux vous formez des piles galvaniques assez puissantes pour faire que les morts se soulèvent, que leurs yeux s'ouvrent, que leur poitrine se gonfle, et vous osez dire que les minéraux sont privés de vie !.... Aveugles ! qui ne voyez pas que tout vit et se transforme, et que la mort n'est qu'un mot !

Le grand argument des physiciens pour démontrer que les minéraux ne vivent point, c'est que les animaux et les végétaux croissent par *intus susception*, c'est-à-dire que leur croissance s'opère de l'intérieur à l'extérieur, d'après des lois encore inconnues, tandis que la croissance des minéraux ne s'opère que par *juxta-position*, c'est-à-dire par agrégation extérieure.

Cela, chers maîtres, qu'il nous soit permis de vous le dire, ne prouve qu'une chose, c'est que les minéraux vivent autrement que les végétaux et les animaux. Il serait même permis de croire qu'ils vivent mieux, puisque leur longévité est infiniment plus grande. A la vérité leurs mœurs échappent à l'observation, et nul jusqu'ici n'a surpris le secret de leurs chastes et éternelles amours; cependant le célèbre botaniste Tournefort affirme avoir acquis la preuve complète de la végétation des pierres; malheureusement on a mieux aimé rire de cette prétendue découverte que de travailler à la compléter.

Mais, fussent-ils privés de vie, les minéraux n'en offriraient pas moins une étude des plus intéressantes : leur histoire ne comprend-elle pas celle du fer, qui changea tant de fois la face du monde, et qui, de nos jours encore, décide si souvent du sort des empires ? L'histoire de l'or n'est-elle pas en quelque sorte celle du monde entier ? Puis viennent les diamants, les pierreries de toutes sortes, auxquels se rattachent tant de souvenirs doux ou terribles, et toujours magnifiques.

L'amour des choses rares et précieuses est inné au cœur de la femme; cela soit dit à votre louange, Mesdames ; car aux nobles cœurs il n'y a point de place pour les choses vulgaires : le grand et le beau seuls y trouvent accès, et cela justifie complétement votre goût pour ces riches parures qui ajoutent à l'éclat de la beauté.

Cependant l'importance et l'abondance des pierreries sont bien loin d'être, de nos jours, ce qu'elles étaient dans l'antiquité. Ainsi Pompée, après avoir triomphé de Mitridate, plaça au Capitole

l'écrin qui avait appartenu à ce roi, le plus riche et le plus magnifique des princes vaincus et soumis par les armes romaines. Cet écrin, au rapport de Varron, était le plus somptueux que l'on eût vu jusqu'alors : indépendamment d'un nombre prodigieux de diamants, rubis, topazes, émeraudes, opales, onyx, et de tant d'autres pierres précieuses, d'un éclat et d'une grosseur extraordinaires, il renfermait une multitude d'anneaux, de bagues, cachets, chaînes d'or d'un travail exquis.

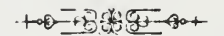
Pline rapporte avoir vu, non pas dans une cérémonie publique, où s'étalent d'ordinaire le faste et l'opulence, mais dans un souper de fiançailles très ordinaire, Lollia Paulina toute couverte d'émeraudes et de perles dont le mélange des couleurs augmentait encore l'éclat. Sa tête, ses cheveux, ses oreilles, sa gorge, son cou, ses bras, ses doigts, en étaient tellement surchargés qu'elle avait peine à se mouvoir. Le tout valait quarante millions de sesterces, ou environ huit millions de francs.

Au rapport d'un autre historien, Néron offrit à Jupiter Capitolin les prémices de sa barbe dans un vase d'or, entouré de perles plus grosses que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. César fit présent à Servilie, mère de Junius Brutus, d'une perle qu'il avait achetée, lors de son premier consulat (cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ), six millions de sesterces, ou environ un million deux cent mille francs. Héliogabale faisait mettre à sa chaussure des pierres précieuses d'une valeur inestimable, et il en changeait chaque jour.

Mais toute cette magnificence est encore surpassée par celle que montra Cléopâtre lorsque Antoine aborda en Egypte. A la

fin d'un dîner qu'elle donna à ce prince, elle fit dissoudre dans sa coupe, remplie de vin, une perle estimée cent vingt-cinq mille francs, puis elle vida cette coupe d'un seul trait en couvrant Antoine du feu de ses regards. Le repas terminé, elle fit présent à ce prince de tout le service en or massif qui avait figuré sur la table, et parmi lequel se trouvait un nombre immense de vases d'un travail admirable, incrustés de pierreries les plus éclatantes et les plus précieuses.

Et c'est le champ où se trouvent toutes ces choses qu'on oserait accuser d'aridité! Sans doute les avenues n'en sont pas toutes faciles; mais pour qu'elles le deviennent, Mesdames, il vous suffira, comme dans nos précédentes explorations scientifiques, de nous accepter pour guide : sous vos pas, dès lors, disparaîtront les aspérités du chemin, et peut-être, en arrivant au but, aurons-nous été assez heureux pour ajouter quelque chose au charme de votre esprit, sans qu'il vous en ait trop coûté pour l'acquérir.



LA

MINÉRALOGIE DES DAMES.

CONNAISSANCES PRÉLIMINAIRES.

On donne le nom de *minéraux* aux corps faisant partie de la masse du globe qui sont ou qui paraissent être dépourvus d'organisation, et celui de *minéralogie* à l'ensemble des connaissances acquises sur ces corps.

La science de la minéralogie mérite d'autant plus l'attention des esprits élevés, qu'elle présente un ensemble de faits étroitement liés entre eux, et qu'elle permet de savantes combinaisons. Par malheur, elle ne marche qu'escortée de deux satellites rébarbatifs, la chimie et la géométrie ; la chimie qui permet de les reconnaître et de les classer ; la géométrie qui sert à en déterminer les formes.

Toutefois, Mesdames, que cela tout d'abord ne vous effraie pas outre mesure ; nous saurons tenir à distance respectueuse ces deux épouvantails.

Les minéraux, ainsi que nous l'avons dit dans notre Introduction, ne croissent que par la juxta-position des molécules qui, en se réunissant, obéissent à la loi de l'affinité.

A vrai dire, cette loi de l'affinité nous paraît avoir un air de famille très remarquable avec la loi de l'assimilation qui fait que les végétaux et les animaux croissent en s'alimentant de corps pour lesquels ils ont de l'affinité ou de l'appétit ; mais c'est là une vieille querelle que nous ne voulons point raviver. Nous nous contenterons donc de prendre la science où elle en est, et nous passerons sans plus de digression à l'exposé des connaissances préliminaires indispensables, qui sont : la division des *molécules*, la *cristallisation* et les *caractères minéralogiques*.

DES MOLÉCULES.

Les molécules dont se composent les minéraux sont de deux sortes : les *molécules intégrantes* et les *molécules élémentaires*. Un exemple suffira pour faire parfaitement comprendre cette division ; prenons un morceau d'*argent antimonial*, et réduisons-le en poudre par un procédé mécanique quelconque, chaque grain de cette poudre, quelque imperceptible et impalpable qu'on puisse le supposer, contiendra nécessairement de l'argent et de l'antimoine ; ces grains seront les molécules intégrantes du corps que nous aurons broyé. Maintenant jetons ces molécules dans une quantité suffisante d'acide nitrique, la décomposition du corps s'opérera, l'argent se séparera de l'antimoine, et nous aurons des

molécules d'antimoine pur, et des molécules d'argent pur, qui seront des molécules élémentaires.

Les molécules intégrantes, ainsi divisées dans un fluide quelconque, ne tardent pas à se réunir, et c'est là ce qui constitue le phénomène appelé cristallisation.

DE LA CRISTALLISATION.

Pour que la cristallisation soit complète, c'est-à-dire pour que les molécules intégrantes d'un minéral, dissoutes dans un acide, se réunissent, il faut que le dissolvant demeure dans le repos le plus complet, et que le vase qui le contient soit assez vaste pour qu'il s'évapore rapidement. Alors, à mesure que le dissolvant se vaporise, les molécules se réunissent de manière à former des cristaux réguliers qui varient selon les espèces, et qui affectent des formes secondaires très variées, mais qu'il est facile de ramener au noyau ou forme primitive, par l'enlèvement des lames déposées sur ses traces.

Les formes primitives des cristaux sont au nombre de six, savoir :

L'octaèdre régulier ; le rhomboèdre ou rhomboïde ; l'octaèdre à base carrée ; l'octaèdre à base rectangulaire ; le prisme oblique, rhomboïdal ou symétrique ; le prisme oblique non symétrique.

La connaissance des formes qu'affectent les minéraux, et qui peuvent se déduire les unes des autres, se nomme *cristallographie* ; l'opération qui consiste à diviser une substance minérale

en lames juxta-posées parallèlement, s'appelle *clivage.* C'est le plus communément par le clivage qu'on arrive à la forme primitive ; mais cette règle n'est pas générale, attendu que certains minéraux ne peuvent se diviser de cette manière.

Il arrive souvent aussi que la cristallisation est incomplète ou confuse ; la confusion a surtout pour cause l'agitation et la précipitation. Dans ces cas les cristaux sont imparfaits, leurs faces sont raboteuses, leurs angles émoussés, leurs lames entrelacées ; parfois même ils ne résulte de ces cristallisations imparfaites que des masses fibreuses ou saccaroïdes, telles que celles qu'offrent les marbres blancs, les albâtres, les stalactites et stalagmites qui se forment dans certaines grottes et cavernes, en concrétions si merveilleuses, que les savants eux-mêmes les ont rangées parmi les merveilles de la nature.

Outre les stalactites et les stalagmites qui croissent incessamment, tendant à remplir les cavités où elles se produisent, et qui appartiennent à la formation des *concrétions*, il y a encore les *pseudomorpho ses*, les *incrustations* et les *minéraux de sédiment.*

Le genre de cristallisation appelé pseudomorphose est celui qui a rempli les moules creux de certains cristaux qui ont disparu, et qui ont été remplacés par une substance qui a pris leurs formes en se moulant dans les vides laissés. Jusqu'à ce jour, la science a été impuissante à découvrir la cause de cette disparition de ces cristaux, et elle a dû se borner à constater l'effet. Cela d'ailleurs n'arrive pas seulement à des cristaux, mais même à certains corps organisés, tels que des os, des coquilles et certains bois,

dont les empreintes, en creux et en relief, sont si parfaites, qu'elles permettent de reconnaître les espèces et les variétés des animaux ou des végétaux dont elles ont la forme. Il arrive aussi quelquefois que ces corps organisés n'ont été que recouverts par la nouvelle substance sous laquelle ils restent enveloppés, et c'est là ce qui constitue les fossiles et les pétrifications. Les animaux et les végétaux ainsi enveloppés subissent avec le temps une transformation complète ; tant qu'ils sont à l'état calcaire, on les appelle *fossiles ;* lorsqu'ils sont changés en silice ce sont des *pétrifications.*

On trouve, dans l'intérieur de la terre, une grande quantité d'ossements fossiles dont beaucoup ont appartenu à des races d'animaux qui, depuis la plus haute antiquité, ont disparu de la surface du globe ; tels sont les mastodontes et d'autres mammifères dont le savant naturaliste Cuvier est parvenu à reconstruire les squelettes avec des ossements fossiles. Les dents d'éléphants fossiles ne sont pas plus rares que les ossements d'un grand nombre d'autres animaux arrivés à cet état de transformation ; mais nulle part, malgré les plus laborieuses recherches, on n'a trouvé d'ossements humains qui eussent subi cette métamorphose, particularité qui vient à l'appui de la Genèse, d'après laquelle l'apparition de l'espèce humaine sur la terre ne remonterait pas à plus de six mille ans.

Une fois pourtant on crut avoir trouvé un homme fossile, et il n'y a pas de cela un bien long temps. C'était en 1824 ; on trouva, près de Moret, dans l'arrondissement de Fontainebleau, à une médiocre profondeur, un bloc de grès ayant la forme d'un

homme à cheval ; le cavalier et sa monture étaient couchés sur le côté droit et étroitement unis, comme s'ils eussent été renversés d'un même coup. Les lignes étaient parfaitement arrêtées ; l'homme était coiffé d'un casque dont on distinguait aisément le cimier et la visière ; le bras gauche était cassé un peu au-dessous du coude ; et dans l'intérieur de ce qui figurait l'os principal de ce membre on pouvait faire aisément pénétrer une paille longue de quatre ou cinq pouces. Tout cela, au premier aspect, était vraiment saisissant ; aussi ne fut-il bientôt question que de l'homme fossile. Il fut, à grands frais, apporté à Paris, et exposé dans une maison du boulevart des Italiens, où tout le monde était admis à le visiter moyennant trois francs par personne. Tout Paris s'y porta ; ce fut, pour les spéculateurs qui s'étaient emparés de cette grosse pierre, une affaire d'or, un coup de fortune.

Dire ce que les savants noircirent de papier, les uns pour soutenir que c'étaient bien là un homme et un cheval fossiles, les autres pour démontrer le contraire ; énumérer les cris, les injures, les aménités scientifiques de toutes sortes qui furent échangées à ce sujet, serait impossible. Les quatre classes de l'Institut étaient sur les dents, les archéologues et les géologues particulièrement. Enfin il résulta d'une analyse solennelle, faite par un jury scientifique, que l'homme et le cheval n'étaient qu'un seul et même morceau de grès auquel un caprice de la nature avait donné certaines formes d'homme et de cheval, ce qui n'empêchait pas qu'on pût en faire d'excellents pavés.

Ainsi finit l'aventure qui fut pour beaucoup une terrible mysti-

fication ; et personne depuis ne s'est avisé de trouver des fossiles humains.

Les *incrustations* ne sont autre chose que de simples moulages extérieurs ; elles sont le résultat de substances pierreuses déposées par les eaux à la surface de corps organisés. Il existe en France plusieurs sources et cours d'eau dans lesquels des incrustations de toutes sortes se forment avec une rapidité singulière. Telle est la source ferrugineuse dite fontaine de Sainte-Alice, qui coule dans un des faubourgs de Clermont-Ferrand. Les eaux de cette source sont d'une transparence égale au cristal le plus pur, et cependant elles sont chargées d'une quantité considérable de carbonate de chaux. On dirige ces eaux par de petits canaux, dans des cabanes d'où, à l'aide d'un appareil fort simple, elles retombent en pluie fine sur une foule d'objets disposés pour les recevoir, tels que fleurs, fruits, nids d'oiseaux, animaux empaillés de toutes sortes, et les recouvrent d'un sédiment calcaire d'une finesse si grande, que les formes de ces objets n'en souffrent pas la moindre altération, de sorte qu'au bout de quelque temps, fleurs, fruits, animaux, etc., semblent être parfaitement pétrifiés. Les gens du pays font un assez grand commerce de ces espèces de pétrifications.

Quant aux *minéraux de sédiment*, ils se composent de substances finement broyées dont les molécules, suspendues dans l'eau pendant un certain temps, se sont ensuite déposées sur un fond solide en obéissant aux lois de la gravitation ; c'est ainsi que se sont formées les ardoises, les marnes, les argiles, etc.

Peut-être, Mesdames, tout ce que nous venons de dire sur la

cristallisation n'est-il pas d'une clarté telle que la théorie puisse complètement dispenser de la pratique ; mais vous nous pardonnerez, nous l'espérons, en vous rappelant qu'en toutes choses les commencements sont pénibles, et le sentier vous paraîtra moins épineux, si vous considérez qu'il mène aux ruines de Golconde.

CARACTÈRES MINÉRALOGIQUES.

On donne le nom de *caractères minéralogiques* à certaines propriétés auxquelles on reconnaît les minéraux ; ces caractères sont de quatre espèces :

1° *Caractères physiques* : la forme primitive, la double réfraction, la phosphorescence, la pesanteur spécifique, l'électricité, le magnétisme ;

2° *Caractères mécaniques* : la dureté, la fragilité, l'élasticité, la flexibilité, la ductilité, la ténacité ;

3° *Caractères chimiques* : l'action des acides, l'action du chalumeau ;

4° *Caractères des sens* : l'aspect, les couleurs, le goût, l'odeur et le son.

Forme primitive.

La forme primitive étant constante dans les minéraux, c'est surtout par ce caractère qu'il est facile de les connaître. Ces formes sont au nombre de six, ainsi que nous l'avons dit plus haut en parlant de la cristallisation qui est le moyen le plus sûr de ramener les minéraux à leur noyau ou forme primitive.

Double réfraction.

Certains minéraux, tels que la chaux carbonatée, le diamant, et, en général, toutes les pierres qu'on nomme *gemmes*, telles que les topazes, les grenats, etc., ont la propriété de faire paraître doubles les objets que l'on regarde à travers deux de leurs faces.

Pour s'assurer qu'une pierre jouit de cette propriété, il suffit de la poser sur une ligne noire tracée sur du papier blanc ; cette ligne alors paraît double. Un autre moyen plus sûr, parce qu'il s'applique à toutes les pierres qui offrent ce phénomène, consiste à placer la pierre près de l'œil, et à regarder à travers une épingle qu'on tient par la pointe. La tête de l'épingle paraît double, et les bords de ces deux têtes ainsi que ceux du corps de l'épingle sont irisés.

Les corps doués de la double réfraction sont de deux espèces ; ceux de la première espèce ont la double réfraction à un seul axe ; ceux de la seconde ont la double réfraction à deux axes. Ainsi qu'un rayon lumineux tombe perpendiculairement sur la face plane d'un cristal doué de la double réfraction, il se divisera en deux rayons, dont l'un est appelé rayon ordinaire, et l'autre rayon extraordinaire, soit que le cristal appartienne à la première espèce ou à la seconde ; mais s'il est de la première, il y aura une direction particulière et unique de la face plane par laquelle le rayon incident normal pénétrera sans se diviser. Si le cristal est de la deuxième espèce, il y aura deux directions jouissant de cette

propriété. Ce sont ces directions qu'on nomme axes et qui constituent la différence des espèces.

Nous n'insisterons pas davantage sur cette propriété de certains minéraux, non plus que sur la manière de l'observer. C'est par la pratique, Mesdames, que vous achèverez d'étudier ces divers phénomènes, et il suffira, pour cela, de jouer avec vos diamants, charmant passe-temps qui a l'avantage de placer la science sous l'égide du plaisir.

Posphorescence.

Certains minéraux, après avoir été exposés pendant quelque temps à une lumière très vive, s'imprégnent en quelque sorte du principe lumineux, et si de la lumière où ils sont exposés, on les fait passer brusquement dans une obscurité profonde, ils demeurent luisants ; de quelques-uns même semble s'élever une légère flamme semblable à celle que projette le vers luisant. La phosphorescence de beaucoup d'autres corps ne se manifeste que par le frottement ; d'autres encore ne paraissent phosphorescents que lorsqu'on les expose sur des charbons ardents après les avoir pulvérisés.

Pesanteur spécifique.

On entend par pesanteur spécifique le poids d'un corps relativement au poids de l'eau. Que l'on suppose plusieurs fragments de divers minéraux et d'égale dimension, ils diffèreront entre eux de pesanteur ; ainsi un centimètre cube de chaux pèsera moins

qu'un centimètre cube de plomb. Si donc on pouvait réduire tous les corps à une égale dimension, il serait facile, à l'aide de simples balances, de constater le rapport de leur pesanteur spécifique. Cette réduction n'étant pas possible, il faut avoir recours aux balances hydrostatiques, à l'aide desquelles on trouve le rapport entre le poids d'un corps pesé dans l'air, et le poids du même corps pesé dans l'eau.

La manière d'opérer est très simple, elle consiste à peser successivement le corps à l'air libre et dans l'eau. Par exemple, qu'un fragment de minéral pesé dans l'air donne 8, et qu'il donne 4 pesé dans l'eau, on divise 8 par 4, et l'on obtient 2 qui est la pesanteur spécifique de ce minéral, c'est-à-dire qu'à volume égal, ce corps pèse deux fois autant que l'eau. Cela est très facile à comprendre, puisque la perte de poids que fait un corps plongé dans l'eau est égale au poids du volume d'eau qu'il déplace, attendu que la force qui servait à soutenir cette eau déplacée, est employée en partie à soutenir le corps que l'on y plonge.

La pesanteur spécifique sert surtout à constater la valeur des pierres précieuses.

ÉLECTRICITÉ.

Sauf quelques exceptions, tous les minéraux peuvent acquérir par le frottement la propriété électrique, mais le plus grand nombre ne conservent cette propriété que par l'isolement ; ceux-là ne sont pas électriques : les minéraux électriques proprement dits

sont ceux qui conservent l'électricité sans être isolés, c'est-à-dire alors même qu'ils sont en contact avec un corps conducteur.

Parmi les minéraux électriques, il en est qui ne s'électrisent que simplement, soit résineusement ou vitreusement ; mais beaucoup d'autres jouissent de la double électricité, comme les topazes, les tourmalines, les axinites, les boracites et quelques autres.

Pour électriser ces substances, il suffit de les chauffer en les tenant avec une pince isolée. Tant que la chaleur croît, l'électricité se manifeste par des attractions et des répulsions sur des corps légers comme des barbes de plume, des aiguilles fines. Tant que la chaleur décroît, l'électricité continue à se manifester ; mais au moment même où la chaleur va décroître, les pôles s'inversent, c'est-à-dire que l'électricité vitrée passe à l'extrémité où s'était manifestée l'électricité résineuse, et que cette dernière prend la place de l'électricité vitrée.

Ici, Mesdames, nous supposons nécessairement que le fluide électrique et les phénomènes dont il est la cause première vous sont connus ; s'il en était autrement nous ne saurions remédier à cet inconvénient qu'en vous renvoyant à la *Physique des dames*, petit traité auquel, à votre intention, nous travaillons avec amour, et où la plus savante trouvera à glaner dans l'intérêt de ses charmes et de ses plaisirs.

Au nombre des minéraux doués de la double électricité, sont toutes les pierres précieuses ; quels sont donc les barbares qui n'ont vu dans ces corps si purs, et recélant une si grande puissance, que des hochets capables seulement d'amuser de grands enfants ? Restez sourdes à ces clameurs, Mesdames, et conservez votre

affection à ces belles choses, puisqu'à la fois le goût, l'art et la science vous y convient.

MAGNÉTISME.

Un minéral qui fait mouvoir faiblement l'aiguille aimantée, ou qui l'attire avec force, ou bien même qui se précipite vers elle, n'est pas pour cela *magnétique*; mais il l'est lorsqu'il attire l'aiguille aimantée dans un sens et qu'il la repousse dans un autre; dans ce cas, le minéral est doué du magnétisme polaire. Tous les minerais de fer jouissent de cette propriété, qui se reconnaît aisément à l'aide d'une boussole.

DURETÉ.

Un grand nombre de minéraux peuvent se reconnaître à leur plus ou moins de dureté. Si, par exemple, il s'agit de déterminer la qualité d'un morceau de roche, on peut essayer de le rayer avec une pointe de fer ; si on le raye, la roche est calcaire ; si la pointe de fer s'émousse sans faire de raie, la roche est quartzeuse. Les corps durs se reconnaissent encore par le choc du briquet, qui en fait jaillir l'étincelle.

De tous les corps, le diamant est le plus dur ; aussi s'en sert-on pour couper le verre ; c'est à l'aide d'un diamant enchâssé dans l'une de ses bagues que François Ier écrivait sur une des vitres de son palais :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

Cela est de l'histoire... de France, et c'est un peu aussi de

l'histoire des femmes et de celle des diamants, que l'on trouve si intimement unies partout et toujours, tant est puissante l'affinité des choses précieuses.

FRAGILITÉ.

La fragilité n'est pas, comme le croient certaines gens, le contraire de la dureté; un corps peut être à la fois très dur et d'une fragilité extrême; tels sont le verre, le cristal, qui ne peuvent être coupés que par le diamant, et que le moindre choc peut réduire en poussière; une lime d'acier bien trempé coupera aisément un fort barreau de fer, et il suffira de la heurter contre un des fragments de ce barreau pour la briser en mille pièces; le fer s'émousse sur le quartz, et si l'on frappe sur du fer avec un morceau de quartz, celui-ci vole en éclats. Un corps peut donc être à la fois dur et fragile : il se brise et ne s'entame point.

ÉLASTICITÉ, FLEXIBILITÉ.

Il ne faut pas confondre l'élasticité avec la flexibilité; un corps est élastique lorsque, ayant été violemment courbé ou comprimé, il reprend sa forme première dès que la puissance à laquelle il a été forcé d'obéir cesse de se faire sentir; un corps n'est que flexible lorsque, ayant été courbé ou comprimé, il garde la forme qui lui a été ainsi violemment imposée. Tous les minéraux sont élastiques à un degré plus ou moins éminent; c'est l'élasticité qui fait rebondir la bille de marbre que l'on jette sur une dalle de pierre, et plus la pierre est dure, plus l'élasticité est puissante.

DUCTILITÉ, TÉNACITÉ.

La ductilité et la ténacité sont des caractères particuliers à certains métaux. On dit qu'un métal est ductile, lorsque, sous les coups répétés du marteau, ou sous une pression puissante, il s'étend en feuilles dont la ténuité est quelquefois prodigieuse. La ténacité consiste dans la faculté qu'ont certains métaux réduits en fils plus ou moins fins de soutenir, sans se rompre, un poids plus ou moins lourd. Tels sont le fer, le plomb, l'argent et surtout l'or, qui est le plus ductile de tous les métaux.

Aucune de vous, Mesdames, n'ignore qu'on peut réduire l'or en des fils si fins qu'on en tisse des étoffes, soit en les employant seuls, soit en les mêlant à des fils de lin ou de soie; mais cela ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'extrême ductilité de l'or, laquelle est si grande, qu'un grain d'or peut s'étendre, sous le marteau, au point d'arriver à une superficie de 50 pouces carrés, et que l'or d'une pièce de vingt francs est suffisant pour dorer complétement une statue équestre de grandeur naturelle. Mais voici qui est plus merveilleux : un savant a calculé que si on dorait avec une once d'or un cylindre d'argent pesant 45 marcs (11 kilogrammes 250 grammes), et que l'on tirât ensuite cet argent à des filières de plus en plus fines, on parviendrait à convertir ce lingot d'argent en un fil toujours doré en plein, de la finesse d'un cheveu, dont la longueur serait de 388 kilomètres (97 lieues). Ce fil étant passé sous le laminoir s'allongerait, en s'aplatissant, d'environ un septième, ce qui porterait sa longueur

à 111 lieues. La largeur de ce ruban doré serait alors d'un huitième de ligne ; comme il serait doré sur ses deux faces, l'étendue en longueur de la couche d'or serait de 222 lieues. Ce n'est pas tout : ce ruban, d'une largeur d'un huitième de ligne, peut, à l'aide d'un microscope, être divisé en huit parties égales, dans le sens de sa largeur, puisqu'on parvient bien à diviser un millimètre en cent parties parfaitement visibles à la loupe ; qu'on le divise donc par la pensée, et l'on arrivera à couvrir, avec une once d'or, une étendue de 1776 lieues de long, sur une largeur d'un soixante-quatrième de ligne.

Quant à la ténacité de l'or, elle est telle qu'un fil d'un dixième de pouce supporte sans se rompre un poids de 250 kilos (500 livres).

ACTION DES ACIDES.

Un grand nombre de minéraux se dissolvent dans l'acide nitrique ou dans l'acide sulfurique, les seuls qui soient ordinairement employés en minéralogie. Pour faire cette expérience, on verse quelques gouttes d'acide dans un petit vase de cristal ayant la forme d'un verre de montre, puis on jette dans ce verre le minéral que l'on veut éprouver, après l'avoir concassé ou réduit en poussière.

L'emploi de ces acides n'est pas sans danger, car leur puissance est telle qu'une goutte qui tomberait sur la peau causerait les plus vives souffrances, et qu'il en résulterait en outre une cicatrice ineffaçable. Se servir de ces terribles agents, c'est jouer avec la foudre.

ACTION DU CHALUMEAU.

Le chalumeau dont on se sert pour faire des épreuves en minéralogie, n'est autre chose qu'un tube d'argent ou de verre, dont l'extrémité est courbée et percée d'un très petit trou; si, avec ce tube, on souffle modérément sur la flamme d'une bougie, on obtient un petit jet de flamme en forme de lance, que l'on peut diriger sur un corps quelconque, et dont la chaleur est si vive qu'elle suffit pour fondre tous les métaux et un grand nombre d'autres minéraux.

Pour essayer les minéraux au chalumeau, on fait une sorte de petit creuset avec un morceau de charbon en le creusant à l'aide d'un couteau ; le minéral que l'on veut essayer étant placé dans ce creuset, on le tient avec de petites pinces et l'on dirige sur le minéral la petite lance de flamme que le chalumeau fait jaillir de la bougie. Il ne faut pas trop engager la pointe du chalumeau dans la flamme, et il faut, autant que possible, souffler avec régularité. Il importe aussi que la pièce que l'on veut essayer ne soit pas d'une dimension trop forte et qu'elle soit pointue ou anguleuse ; c'est sur la pointe ou sur l'angle le plus aigu que la flamme doit être dirigée. En général, une pièce d'essai ne doit pas avoir plus d'une ligne de diamètre.

On peut faire au chalumeau des expériences très intéressantes, et qui ont le mérite d'être sans danger. Les résultats qu'on obtient par ce procédé sont quelquefois surprenants à ce point que des esprits simples les ont attribués à la magie. C'est ce qui

est arrivé à M. de L..., un des plus riches propriétaires et des plus savants minéralogistes de France.

Depuis quinze jours, M. de L... voyageait à pied, selon sa coutume, portant à la main son marteau, et dans un sac de cuir une foule d'échantillons de minéraux qu'il avait recueillis. Ainsi lesté, notre savant traversait un village lorsqu'il fut surpris par une pluie violente qui l'obligea à chercher un asile dans la boutique d'un maréchal. La forge étant allumée, M. de L... s'en servit pour essayer quelques argiles, quelques pierres à chaux; puis le mauvais temps continuant, comme il ne savait que faire, il pria la maréchal de lui donner une chandelle, et tirant de son sac de cuir un chalumeau, des creusets en charbon et quelques minerais assez riches, il se mit à expérimenter.

Surpris d'abord que son hôte lui eût demandé une chandelle allumée en plein jour, le maréchal le fut bien autrement lorsqu'il vit qu'en soufflant sur certaines pierres un dard de flamme brillante, la pierre disparaissait et laissait à sa place un culot de métal blanc ou jaune.

— Monsieur, dit-il en montrant du doigt une des parcelles de ce métal ainsi obtenues, est-ce que ceci n'est pas de l'argent?

— Vous l'avez dit, mon ami, répondit le savant; c'est de l'argent, et du plus pur qui se puisse voir.

— Mais tout à l'heure ce n'était qu'une pierre?

— C'est parfaitement vrai.

— Et il vous a suffi de souffler dessus pour en faire de l'argent?

— Comme vous dites, répliqua en riant M. de L... ; j'ai soufflé sur cette pierre, et j'en ai fait de l'argent.

Le maréchal n'était pas tranquille, et son trouble se décélait dans ses mouvements, dans son regard, dans ses questions heurtées, entrecoupées; il fit pourtant un sublime effort, au moment où son hôte jetait de nouveau une petite pierre dans un creuset :

— Et celles-ci, dit-il, en quoi allez-vous la changer?

— J'espère, mon ami, en obtenir une belle parcelle d'or.

— En soufflant dessus?

— Mais oui, en soufflant dessus, comme vous l'allez voir.

M. de L..... souffla, et le prodige s'opéra. Le brave villageois pâlit quand le voyageur lui présenta le grain d'or qu'il venait d'obtenir ; il s'éloigna à reculons, comme s'il eût redouté le contact du savant et de ses œuvres. Quelques minutes après, il était chez le maire de la commune, auquel il racontait qu'un sorcier s'était emparé de sa boutique, au milieu de laquelle il s'amusait à changer des pierres en or et en argent. Heureusement pour M. de L....., le maire était un homme instruit, qui rassura le maréchal et le renvoya à sa forge.

Faisons comme lui, et revenons, s'il vous plaît, aux effets du chalumeau.

Tout corps minéral qui résiste au feu du chalumeau ; qui, au lieu d'entrer en fusion, se volatilise ou se réduit en scorie, ou bien encore se fond en verre ou en émail, est appelé *réfractaire;* le diamant, par exemple, est éminemment réfractaire. Cependant il paraît résulter des expériences faites au mois d'octobre 1849. par le savant M. Despretz, dans l'amphithéâtre de la Sorbonne,

qu'il n'est pas un corps métallique qui soit absolument infusible. Ainsi, en réunissant la triple action de la pile voltaïque, de la lentille et du chalumeau, ce professeur est parvenu à fondre de l'anthracite, espèce de charbon minéral qui avait été regardé jusqu'alors comme absolument infusible.

ASPECT.

Bien que l'aspect ne soit, en ce qui concerne les minéraux, qu'une apparence souvent trompeuse, il concourt pourtant à faire reconnaître les minéraux, surtout quand on peut y joindre l'examen de la cassure et du tissu. Les cassures des minéraux sont fort diverses : il y en a de vitreuses, de résineuses, de conchoïdes, de saccaroïdes, etc. Il en est de même pour le tissu, qui peut être fibreux, lamelleux, soyeux, feuilleté, spathique, etc.

COULEUR.

La couleur ne saurait être caractéristique pour tous les minéraux, attendu qu'elle peut être modifiée par une foule de causes; mais elle l'est essentiellement pour les métaux purs; ainsi l'émeraude peut être d'un vert plus ou moins foncé; il y a des rubis et des grenats de plusieurs couleurs, du cristal jaune, noir, vert, violet, etc.; mais l'or pur est toujours jaune, l'argent pur est toujours blanc, le cuivre pur est toujours rouge, et ces couleurs primitives ne peuvent être altérées que par un alliage quelconque. C'est à ce titre que la couleur est classée au nombre des caractères qui contribuent à faire reconnaître les corps minéraux. Quant

aux reflets et chatoiements, ils ne peuvent donner lieu qu'à des conjectures plus ou moins fondées, attendu qu'ils ne sont presque toujours que le résultat du mélange de plusieurs corps.

TOUCHER.

Le caractère du toucher ne s'applique qu'à quelques espèces seulement; telles sont les talcs, dont toutes les variétés paraissent plus ou moins savonneuses au toucher; les roches volcaniques, qui sont revêches et rudes, et quelques autres corps qui produisent au toucher un sentiment de froid plus ou moins vif.

GOUT.

La saveur des minéraux est un caractère très certain, quand on s'est suffisamment exercé à la distinguer; mais ce n'est pas sans danger qu'on peut en user, puisque certains minéraux, comme l'arsenic, l'oxyde de cuivre, etc., sont des poisons violents qui, même à la plus faible dose, peuvent amener de graves accidents; si vous en usez, Mesdames, que ce soit avec la plus grande précaution.

ODEUR.

L'odeur peut contribuer puissamment à déterminer la nature de certains minéraux, soit que cette odeur se développe par le choc, le frottement ou l'action du feu. Tels sont l'arsenic, qui exhale en brûlant une forte odeur d'ail; le cuivre, dont l'odeur se manifeste par le frottement; l'ambre, le soufre, le bitume, etc.

SON.

Le son est un caractère particulier à certains métaux, comme l'or, l'argent, le platine, le cuivre, le fer, qui ont la propriété de faire vibrer l'air, et dont le son est un indice certain pour une oreille exercée.

Telles sont, Mesdames, les connaissances préliminaires indispensables à l'étude du règne minéral, dont les corps, si nombreux et si variés, se divisent en quatre classes, que nous examinerons successivement, en nous efforçant, comme toujours, de faire la leçon douce, et de l'égayer quelquefois, dans l'espoir de faire naître quelques sourires, sans que notre dignité de professeur puisse en souffrir.



EXAMEN

DES

ESPÈCES MINÉRALOGIQUES.

PREMIÈRE CLASSE.

Nous aurions pu, Mesdames, ne parler qu'en passant de cette première classe si peu nombreuse, d'autant mieux que des cinq espèces qui la composent, les principales vous sont déjà connues, au moins quant à leurs propriétés dissolvantes et corrosives; mais si

> En tout il faut considérer la fin,

le commencement de toute chose a aussi une importance réelle que, dans l'intérêt de la science, il n'est pas permis de négliger: comment saurait-on où l'on va, si on ne savait positivement d'où l'on part?

Nous examinerons donc les acides libres, qui forment la première classe des minéraux d'après la méthode d'Haüy, savant professeur, qui nous a souvent fait passer de rudes instants; mais dont nous ne voulons point dire de mal :

> C'est être maladroit, ayant maison de verre,
> Aux vitres du voisin d'aller jeter la pierre.

Ces cinq espèces sont : l'acide sulfurique, l'acide sulfureux, l'acide hydrogène sulfuré, l'acide borique ou boracique, et l'acide carbonique.

L'*acide sulfurique*, qui est le résultat de la combustion rapide du soufre, se trouve principalement en Toscane, près de Sienne, dans des grottes; sa pesanteur spécifique est de 1, 85, il se congèle à cinq degrés centigrades au-dessous de zéro, et se cristallise en prismes hexaèdres pyramidés.

Nous avons dit, plus haut, les propriétés de cet acide, et les précautions à prendre pour l'employer sans danger.

L'*acide sulfureux* ne diffère du précédent qu'en ce qu'il contient moins de gaz oxygène; si on le laisse à l'air libre pendant quelque temps, il absorbe une certaine quantité d'oxygène, et se transforme en acide sulfurique. Il est produit par les actions volcaniques.

L'acide *hydrogène-sulfuré* se présente à l'état gazeux; il a une odeur fétide; il donne, par l'analyse, 94 parties de soufre et 6 parties de gaz hydrogène. C'est à cet acide que les eaux thermales dites sulfureuses doivent leurs propriétés curatives. Ces eaux tiennent en dissolution une grande quantité d'acide hydrogène sulfuré; telles sont celles de Barèges, qui jouissent d'une si grande renommée, malgré l'insupportable odeur qui s'en exhale.

L'acide *borique*, ou *boracique*, se trouve en Toscane sur les bords des petits lacs, situés près de Sienne; il se présente en petites masses lamelleuses d'une blancheur éclatante, d'un aspect nacré; il est onctueux au toucher, et très volatil. Il se fond aisé-

ment à la flamme d'une bougie, et forme alors un globule de verre qui s'électrise par le frottement.

L'*acide carbonique* se présente toujours à l'état gazeux ; il se dégage abondamment par la combustion du charbon, et il asphyxie promptement ; quelques litres de charbon de bois consumés dans une chambre de moyenne grandeur, calfeutrée de manière à empêcher l'air extérieur d'y pénétrer, suffisent pour donner la mort aux personnes qui seraient enfermées dans cette chambre.

Cet agent de mort est surtout produit en abondance par l'action des volcans ; mais comme il est plus pesant que l'air, il reste ordinairement dans l'intérieur de la terre où il s'accumule dans des cavités sans issue, souvent même dans les puits et les galeries des mines, et malheur alors aux êtres vivants qui pénètrent en ces lieux ; leur mort est presque instantanée.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit toujours impossible de vivre dans un lieu envahi en partie par l'acide carbonique : comme ce minéral est plus lourd que l'air, ainsi que nous venons de le dire, il en résulte qu'il se tient toujours le plus près possible du sol, de sorte que, dans un lieu donné, un homme peut avoir la tête environnée d'air respirable, alors que le reste de son corps est plongé dans l'acide carbonique, et, dans cette position, il ne ressent pas la moindre souffrance ; mais s'il lui prenait la fantaisie de s'asseoir, il mourrait infailliblement ! C'est surtout dans une grotte, située près de Naples, que ce phénomène est remarquable : qu'un homme de taille ordinaire parcoure cette grotte, il y respire librement ; y reste autant qu'il lui plaît, et en sort quand il veut;

mais si cet homme est suivi d'un chien, le pauvre animal, dès qu'il a fait quelques pas en ce lieu, chancelle, tombe et meurt asphyxié. Cela vient de ce que le gaz acide carbonique, qui arrive incessamment dans cette cavité à travers les terres, ne s'élève que fort peu au-dessus du sol; et que le chien se trouve plongé entièrement dans ce gaz, tandis que l'homme n'en est environné que jusqu'à la ceinture.

Nous avons dit ailleurs (1) le rôle que joue ce gaz dans la nature, comment il est indispensable à la vie des végétaux, et par suite à celle des animaux, et l'espoir qu'on avait conçu d'en faire du diamant. Cet espoir semblait fondé, puisque le diamant n'est autre chose que du carbone pur, et que, sur cent parties, le gaz acide carbonique contient environ vingt-huit parties de carbone. Cependant il paraît résulter des récentes expériences faites à la Sorbonne par le savant M. Despretz, qu'il faut renoncer à l'espérance d'obtenir jamais ce résultat: bien que ce professeur soit parvenu, comme nous l'avons dit, à fondre les minéraux les plus réfractaires, il n'a pu obtenir cette transformation. Ne vous en affligez pas, Mesdames : si le diamant se fabriquait, il deviendrait chose vulgaire ; il n'en faudrait pas davantage pour qu'il fût dédaigné, et vos charmes perdraient ainsi un puissant auxiliaire.

(1) *Les Etoiles*, par Grandville. MÉTÉOROLOGIE DES DAMES.



DEUXIÈME CLASSE.

STALACTITES ET STALAGMITES. — SAPHIRS. — RUBIS. — TOPAZES. — ÉMERAUDES. — CHEVEUX DE VÉNUS. — FLÈCHES D'AMOUR. CORNALINES. — OPALES. — ONYX. — AGATES. — GRENAT, ETC.

La deuxième classe se compose des substances métalliques hétéropsides, c'est-à-dire qui se montrent sous un aspect étranger. Ces substances se divisent en dix genres, dont le premier comprend les différentes espèces de chaux.

La chaux est très abondante dans la nature ; elle joue un rôle des plus importants dans la formation du globe, et même dans le règne animal. Une des espèces les plus remarquables, et la plus répandue sur notre globe, est la chaux carbonatée. Cette substance est évidemment le produit de corps organisés passés à l'état calcaire, et cependant elle forme à elle seule d'immenses chaînes de montagnes ; elle appartient à toutes les formations, à tous les âges du globe. L'imagination s'effraie à la pensée de la prodigieuse quantité d'êtres organisés qui ont dû concourir à la formation de ces masses. C'est à cette espèce qu'appartiennent les

stalactites et les stalagmites dont nous avons parlé précédemment, ainsi que les marbres et les pierres lithographiques.

Ce minéral se réduit en chaux vive par la calcination ; il se dissout dans l'acide nitrique, et sa forme primitive est un rhomboïde obtus.

Une autre espèce, aussi très remarquable, est la chaux fluatée qui se fond au chalumeau en émail blanc, et qui placée sur des charbons ardents, devient phosphorescente. Sa forme primitive est l'octaèdre régulier, et ses variétés de couleurs sont nombreuses; il y en a de violettes, de lilas, de bleues, de vertes, de jaunes, dont le travail du tourneur fait une foule de jolis ouvrages.

La variété de chaux fluatée, la plus phosphorescente est celle appelée chlorophane. Un soir d'hiver, le fameux minéralogiste Patrin était dans son cabinet avec quelques-uns de ses amis et plusieurs dames. On s'entretenait d'apparitions surnaturelles, lorsque Patrin éteignit les bougies comme par maladresse. Aussitôt il s'éleva de dessus le poële, qui chauffait l'appartement, une lumière verte dont l'intensité augmentant avec rapidité, permit aux personnes de se voir distinctement. Ce fut alors un spectacle étrange que toutes ces têtes vertes, ces cheveux verts d'où semblaient s'échapper des flammes de même couleur. Les hommes étaient muets d'étonnement; les dames poussaient des cris d'effroi; mais un domestique apporta des flambeaux et la frayeur se calma un peu : pour la faire cesser tout à fait, le savant se hâta de donner l'explication du prodige: il dit les propriétés de la chaux fluatée chlorophane, et fit voir que le dessus de son poële était fait de plusieurs belles pierres de cette nature. Les dames

néanmoins continuèrent à le suspecter quelque peu de magie : il est vrai qu'à l'époque où cela se passait personne ne s'était encore avisé d'écrire un traité de minéralogie à leur usage.

On remarque aussi la chaux sulfatée qui sert d'enveloppe à une prodigieuse quantité de débris de corps organisés de toutes sortes, et surtout d'ossements attestant les épouvantables catastrophes, qui, à plusieurs reprises, ont bouleversé notre globe.

Après ces différentes espèces de chaux viennent la baryte sulfatée et la baryte carbonatée. La première est fusible au chalumeau, en émail blanc, qui, à peine formé, tombe en poussière. La deuxième espèce diffère peu de la première.

La baryte se trouve particulièrement dans les terrains argileux, et elle est surtout remarquable par les beaux fossiles qu'elle contient. On la trouve en abondance dans l'île de Scheppy, près de l'embouchure de la Tamise. Il y en a aussi près de Bologne, dont on fait des espèces de tablettes phosphorescentes, et l'on assure que les Chinois doivent à son emploi la supériorité de leurs porcelaines, dans la fabrication desquelles elle entre en certaine proportion. Au reste, c'est la substance minérale la plus apte à s'allier avec toutes sortes d'autres corps ; on la trouve associée au soufre, au plomb, au zinc, au cuivre, etc.

Les Anglais ont longtemps rangé, on ne sait pourquoi, la baryte carbonatée au nombre des poisons les plus actifs. Ils employaient surtout ce prétendu toxique à la destruction des rats, et *destruction* n'était certes pas ici le mot applicable à la chose ; car les infortunés que nos voisins d'outre-mer avaient la prétention de faire passer de vie à trépas, par ce procédé, continuaient

à se porter le mieux du monde ; ils croissaient et multipliaient de leur mieux, suivant les principes de la Genèse, en véritables et bons anglicans, au point qu'ils eussent fini par anéantir la race des chats dans les trois Royaumes-Unis, si l'imminence du danger n'eût fait recourir à des moyens de défense efficaces.

Le troisième genre comprend la strontiane sulfatée et la strontiane carbonatée, substances assez abondantes en Écosse.

Les différentes espèces de magnésie, au nombre de cinq, composent le genre suivant.

Tout le monde connaît la magnésie, remède vulgaire employé comme purgatif doux. Cette substance est surtout abondante dans certaines contrées du Nord, où elle s'échappe des terrains qui la contiennent sous la forme d'efflorescence. Dans quelques parties de la Sibérie, par exemple, le sol est tellement couvert de ces efflorescences, que les pas s'y impriment comme dans la neige.

L'eau de mer tient en dissolution une assez forte quantité de magnésie, et c'est surtout à cette substance qu'elle doit son amertume; il en est de même de la fontaine d'Epson, en Angleterre, et de celle de Sedlitz, en Bohême, dont les eaux doivent leur propriété purgative à la magnésie qu'elles contiennent.

La magnésie sulfatée est à la fois l'espèce la plus remarquable et la plus connue. Elle donne à l'analyse, sur 100 parties, 19 magnésie, 33 acide sulfurique, et 48 eau; elle se fond aisément, et se dissout dans le double de son poids d'eau froide ; sa forme primitive est le prisme rhomboïdal droit ; ses cristaux jouissent de la double réfraction. C'est à cette espèce que se rapportent prin-

cipalement les propriétés énumérées plus haut. Après elle, on peut citer la magnésie carbonatée, dont on fait les pipes connues des fumeurs sous le nom d'*écume de mer*. Elle se trouve en Moravie, en Espagne et dans le Piémont, où on la fait entrer dans la composition de la porcelaine.

Le corindon est la plus importante des sept espèces d'alumine qui composent le cinquième genre. Ce minéral raie tous les corps, excepté le diamant; sa pesanteur spécifique est de 4 environ, et sa forme primitive est un rhomboïde aigu. Il est infusible au chalumeau.

Il y a trois grandes variétés de corindons, ce sont : le *corindon hyalin*, vulgairement appelé *saphir;* le *corindon harmophane*, appelé autrefois *spath adamantin*, et le *corindon granulaire*, vulgairement *émeril*.

Le corindon hyalin comprend les saphirs blancs, bleus d'azur, bleus foncés, les rubis orientaux, les topazes et les émeraudes orientales, qui font partie des pierres précieuses proprement dites, qu'on appelle *gemmes*.

Le corindon harmophane présente un tissu éminemment lamelleux; ses couleurs ne sont pas pures, et sa transparence est imparfaite.

Quant au corindon granulaire, ou émeril, il n'est autre chose qu'un mélange de l'une des deux autres variétés avec du silicule de fer.

Les corindons hyalins ont eu de tout temps une grande valeur dans le commerce; les plus beaux se trouvent au Pégu et dans l'île de Ceylan, au milieu des sables de certaines rivières, où ils

sont mêlés à d'autres substances plus ou moins précieuses. Les variétés de corindons harmophanes se rencontrent dans les roches les plus antiques de la Chine, du Pégu, du Carnate, du Thibet, du Malabar.

On a cru longtemps que ces belles et précieuses pierres étaient uniquement originaires de l'Inde ; la vérité est que les plus belles viennent des contrées orientales que nous venons de nommer ; mais, depuis plusieurs années, on en a trouvé en Suède, dans les Alpes, dans quelques contrées du Piémont ; dans ces derniers temps, on en a découvert de fort belles en France, près de la ville du Puy, dans le département de la Haute-Loire. On en fabrique aussi depuis longtemps qui, pour la pureté et l'éclat, ne le cèdent pas à celles qui nous viennent de l'Inde ; mais elles ne réfractent pas doublement la lumière, comme ces dernières, et elles sont moins dures. Enfin, dans le cours de l'automne de 1849, M. Despretz a annoncé à l'Académie des sciences qu'il était parvenu à faire des rubis ayant exactement toutes les propriétés que ceux de formation naturelle.

Ce dernier fait n'a rien qui doive surprendre, et il est permis de croire que d'autres, avant M. Despretz, ont fait cette découverte, dont ils ont emporté le secret dans la tombe. Le fameux comte de Cagliostro, par exemple, dont le nom eut un si grand retentissement vers la fin du siècle dernier, peut être rangé au nombre de ceux qui ont possédé ce secret.

On a débité beaucoup de fables sur ce personnage ; il n'est sorte de méfaits dont on ne l'ait accusé : on le croyait capable de tout, des choses les plus honteuses comme des plus merveilleu-

ses. La vérité est que c'était un habile chimiste et un homme de beaucoup d'esprit, sachant tirer un admirable parti des connaissances qu'il possédait; mais quelque grandes que fussent ces dernières, elles ne pouvaient lui permettre de satisfaire les nombreux solliciteurs qui le suppliaient de les enrichir, croyant que, pour cela, il n'avait qu'à vouloir, et ceux qui n'en obtenaient rien, devenaient ses ennemis.

Un jour, Cagliostro reçut, à Londres, la visite d'un diplomate allemand, le baron de Kertschen, qui lui dit :

— Monsieur le comte, je ne suis pas de ceux qui pensent que vous faites de l'or ; je ne crois pas à la possibilité de la transmutation des métaux ; il n'en est pas ainsi pour les pierres précieuses. Quelques expériences que j'ai faites moi-même m'ont démontré la possibilité d'en fabriquer de plusieurs sortes, bien que je n'en aie pas obtenu de parfaites. J'ai la conviction que, plus heureux que moi, vous avez le secret que j'ai cherché inutilement.

— Qui peut vous faire croire, Monsieur, que j'aie trouvé ce secret ?

— Monsieur le comte, je vous en prie, jouons cartes sur table : vous voyez que je m'explique franchement ; je vais continuer si vous le permettez.

— A votre aise, monsieur le baron.

— Vous saurez donc que le prince dont j'ai l'honneur d'être le ministre plénipotentiaire est sur le point de se marier. Je suis chargé d'acheter, à Londres, les bijoux et parures qui doivent être

offerts à ma future souveraine, et il m'a été ouvert, à cet effet, un crédit de dix mille livres sterling (250,000 francs).

— C'est un fort beau denier, monsieur le baron, et vous pouvez acquérir avec cela d'admirables choses.

— Sans doute ; mais revenons à ce précieux secret dont je vous crois possesseur. Si vous tenez le procédé caché, il faut vous rendre la justice de reconnaître que vous n'êtes pas avare des produits que vous en obtenez : on cite un grand nombre de femmes de condition qui ont reçu de vous, en ce genre, de véritables présents de roi....

— De grâce, Monsieur, ne vous faites pas l'écho de ces médisances.

— Très bien ! mais je vous déclare que, parfaitement renseigné, je sais à quoi m'en tenir sur ce point : vous donnez beaucoup de pierreries, monsieur le comte ; ce n'est pas une raison pour que je vienne, moi, de but en blanc, vous en demander gratuitement ; mais je crois pouvoir vous prier de m'en vendre.

Cagliostro soupçonna un piége ; il se tint sur ses gardes.

— Monsieur le baron, dit-il, je ne comprends pas.

— Vous allez voir que cela est infiniment simple : sur les dix mille livres sterling mises à ma disposition, j'ai résolu d'en consacrer six à l'achat de pierreries ; vous en avez, vous me les vendez au prix d'estimation des lapidaires, et le marché conclu, il vous plaît de me faire remise de moitié de la somme. Vous aurez fait ainsi passer soixante-quinze mille francs dans votre coffre-fort, autant dans le mien ; il ne vous aura fallu pour cela que vous enfermer quelques heures dans votre laboratoire, et vous

aurez évité en outre de faire passer vos produits dans le commerce, ce qui pourrait bien ne pas être absolument sans danger. Nous serons donc tous deux intéressés à garder le secret, et mon souverain n'aura rien perdu à cet arrangement, puisqu'il aura des pierreries pour son argent.

— J'accepte, Monsieur, dit Cagliostro après avoir réfléchi pendant un instant ; mais j'entends ne vous donner reçu que de la somme que vous me compterez, reçu dans lequel je déclarerai toutefois n'avoir rien à vous répéter. De votre côté vous me donnerez un reçu des pierreries, mentionnant le poids et la qualité de chaque pièce, ce qui ne peut vous inquiéter puisque je déclarerai n'être point votre créancier à ce titre.

Le baron consentit à tout et il se retira enchanté ; jamais, dans son métier de diplomate, il n'avait mené à bonne fin une négociation aussi fructueuse.

Au jour fixé pour la livraison, le ministre plénipotentiaire arrive escorté de deux lapidaires. Le comte étale devant eux des rubis, des émeraudes, des topazes, des diamants, des roses, etc. Le baron choisit ; les lapidaires essaient, examinent, estiment ; ils déclarent de bon aloi tout ce qu'ils ont sous les yeux, et ils offrent de faire l'acquisition de quelques-unes des pièces autres que celles choisies par le baron, mais Cagliostro refuse de les vendre.

Le diplomate rentre chez lui avec son emplette ; il est au comble de la joie, et il passe le reste de la journée à contempler et admirer ces brillantes et précieuses choses dont l'acquisition vient d'arrondir si notablement sa médiocre fortune. Il dormit peu,

tant sa joie était vive, et à peine levé, il courut à son précieux écrin afin de choisir celles de ces pierres qu'il devait faire monter sur le champ. Mais qu'on juge de sa stupéfaction, de son désespoir, au déplorable spectacle qui s'offrit à ses yeux : ses plus beaux diamants étaient clivés, ses roses tombaient en poussière; beaucoup d'autres pierres avaient perdu leur transparence ; les émeraudes et les rubis seuls avaient conservé leur pureté et leur perfection. Il est vrai qu'ils étaient les plus nombreux, et qu'ils valaient à eux seuls les soixante-quinze mille francs comptés au vendeur, mais le désastre était néanmoins immense, écrasant. Le baron parut d'abord anéanti ; puis revenu à lui, il courut chez Cagliostro qui le reçut avec un calme parfait.

— Monsieur le comte, s'écria le diplomate, cela est indigne, affreux, épouvantable ! Voyez, voyez, monsieur !

Et il étalait sur une table ces pierreries si belles, si brillantes la veille, et qui n'étaient plus que de misérables morceaux de verre.

— Vous comprenez, Monsieur, reprit-il, que notre marché est nul, de toute nullité....

— Ce que je comprends parfaitement, répondit le comte sans s'émouvoir, c'est que vous m'avez demandé à acheter des pierres de ma fabrique ; que vous les avez fait estimer ; que je vous les ai livrées sans débat au prix que vous en avez offert. Elles vous plaisaient hier, elles ne vous plaisent plus aujourd'hui, c'est fâcheux ; mais j'ai votre reçu, et il me sera facile de faire constater que la valeur des rubis et des émeraudes demeurés intacts est au moins égale à la somme que vous m'avez comptée.

— Mais vos diamants étaient faux..... Je porterai plainte.....

— A votre aise, monsieur le ministre plénipotentiaire ; ce qui ressortira de plus clair du procès, si vous m'en faites un, ce sera que voulant voler votre maître, vous avez tenté de me faire votre complice, et que je vous ai empêché de commettre cette mauvaise action à laquelle vous vouliez me faire participer.

Il n'y avait rien à répliquer à cela ; le diplomate était battu avec ses propres armes, et il se résigna. Le procès n'eut donc pas lieu ; mais l'affaire s'ébruita néanmoins, et l'infortuné baron lui dut la perte de son ambassade.

Mais revenons aux corindons qui ont joué dans cette circonstance le rôle le plus honorable. Nous vous avons dit, Mesdames, tous les mérites du corindon hyalin ; ceux du corindon harmophane sont moins grands ; ses couleurs sont moins éclatantes ; cependant on y trouve l'indice de toutes les belles teintes du saphir. Dans l'Inde, les lapidaires s'en servent pour tailler et polir les pierres fines.

Quant au corindon granulaire, ou *émeril* dont la ténacité et la dureté sont extrêmes, il est assez abondant en Saxe, au Thibet, à Naxos ; on s'en sert pour polir les métaux et donner le fil aux instruments tranchants.

Les six autres espèces du genre *alumine* sont : l'alumine sulfatée, vulgairement *alun*, l'alumine sous-sulfatée, l'alumine sous-sulfatée-alcaline, l'alumine fluatée-alcaline, l'alumine hydrophosphatée et l'alumine hydratée.

L'alun natif ne se trouve que rarement et en petite quantité ; mais les substances dont on peut l'extraire sont très répandues

dans la nature. Il y a en Italie, en Hongrie, en France, de grandes exploitations de ce sel, qui est surtout employé dans la teinture des étoffes. On s'en sert aussi en chirurgie pour arrêter les hémorrhagies et pour hâter la cicatrisation des blessures produites par les armes à feu.

Ainsi, là encore le bien et le mal se coudoient, et dans le même coin de terre d'où l'on a extrait le salpêtre qui broie, renverse, tue à de si grandes distances, se trouve la substance destinée à guérir ou atténuer les ravages de cette foudre humaine. C'est la grande loi des contrastes, le balancier qui règle toute chose en ce monde ; car l'absolu n'existe pas, et notre jugement ne s'exerce que par la comparaison. C'est en vertu de la comparaison, Mesdames, que vous avez été proclamées *la plus belle moitié* de l'espèce humaine, d'où il faut conclure que le laid a son prix, puisqu'il sert de point de départ pour l'appréciation du beau.

La potasse nitratée et la potasse sulfatée forment le sixième genre.

On l'a dit avant nous, les trois règnes de la nature ne sont que les anneaux d'une même chaîne ; la transition entre eux est imperceptible. La formation de la potasse nitratée peut servir particulièrement à la démonstration de cette vérité : ce minéral en effet, qui n'est autre chose que le sel désigné communément sous le nom de nitre ou de salpêtre, se forme journellement dans les lieux où des matières animales et végétales entrent ensemble en putréfaction ; aussi le trouve-t-on ordinairement, sous forme d'efflorescence, à la surface des murs d'écuries, d'étables, de caves, dans le sol des boucheries, et dans l'intérieur de certaines caver-

nes presque comblées de débris d'animaux et de végétaux. Plusieurs plantes, en outre, et entre autres toutes celles de la famille des boraginées, contiennent ce sel tout formé, et il suffit de les brûler pour l'obtenir pur.

La forme primitive de ce minéral est un prisme rhomboïdal droit ; il donne, par l'analyse, sur 100 parties, 49 potasse, 33 acide sulfurique, et 18 eau de cristallisation.

La découverte des propriétés de cette substance qui, seule, est d'une parfaite innocuité, a suffi pour changer la face du monde, il y a quatre siècles : un moine s'étant avisé de jeter au feu un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon, il en résulta une explosion terrible qui amena la découverte de la poudre à canon. Ce fut un grand chagrin pour ces preux chevaliers dont l'inutile vie se passait à rompre force lances en l'honneur de leurs belles : les riches armures, les brillantes passes d'armes étaient désormais hors de saison ; c'étaient là des jeux d'enfants auxquels il fallait renoncer en présence de ces tonnerres dont la voix terrible proclamait la nouvelle puissance sortie tout armée du génie de l'homme.

Les plus remarquables des neuf espèces de soude dont se compose le septième genre sont la soude muriatée, vulgairement appelée *sel gemme*, la soude boratée, connue sous le nom de *borax*, et la soude carbonatée.

Le sel gemme est abondamment répandu dans la nature ; la France, l'Espagne, l'Angleterre, possèdent des mines inépuisables de ce sel, qui ne demande aucune modification pour être employé dans la préparation des aliments. Une des plus belles de ces

mines est celle que l'on exploite à Vic, dans le département de la Meurthe.

Les mines de sel gemme ne sont autre chose que des dépôts de sel marin dus aux révolutions de notre globe; cela est évident : l'eau de mer a séjourné là, elle y a déposé une partie du sel dont elle est saturée, et une grande quantité de coquilles; sa prise de possession s'y trouve inscrite en lettres impérissables. Chose étrange pourtant! le sel gemme fond au feu, tandis que le sel marin, mis en contact avec des charbons ardents, éclate, décrépite et ne fond pas.

Le sel est une des choses les plus nécessaires à la vie de l'homme; aussi cette substance a-t-elle eu le sort de tout ce qui est excellent et hors ligne: on l'a longtemps calomniée. Au moyen âge, par exemple, on rasait le château d'un vassal félon, et l'on semait du sel sur ses terres, pour les rendre stériles; or, il est maintenant démontré que le sel est doué d'une puissance fertilisante supérieure à tous les engrais. C'est une réhabilitation tardive, mais elle est complète; et ce minéral est désormais et pour toujours à l'abri des imputations calomnieuses nées de l'ignorance et de la barbarie.

Le borax est une substance que l'on emploie dans l'orfèvrerie et la bijouterie, pour souder et braser les métaux les uns avec les autres. On l'emploie aussi dans la fabrication du verre, mais à très petite dose, pour hâter la fusion des matières.

Nous ne dirons qu'un mot de la soude carbonatée, dont on fait un grand usage en médecine, et à laquelle les eaux de Vichy doivent leurs propriétés médicamenteuses. Ce sel abonde en Égypte

et dans quelques plaines de la Hongrie, où il sort du terrain sous la forme d'aiguilles ou d'efflorescences. C'est aussi sous cette forme qu'il se présente à la surface des vieilles murailles de certains édifices, de même que le salpêtre, avec lequel il a d'ailleurs une grande analogie.

La soude carbonatée entre dans la composition du verre, et elle forme, avec l'huile, la base des savons durs, renseignement qui a son importance pour toute bonne ménagère. Or, c'est là un titre que vous ambitionnerez toutes, Mesdames, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Les deux espèces du huitième genre sont l'ammoniaque sulfatée, appelée vulgairement sel de Glauber, et l'ammoniaque muriatée ou sel ammoniac.

La forme primitive de l'ammoniaque muriatée, la plus importante des deux espèces, est l'octaèdre régulier ; elle a une saveur salée et piquante, et elle se volatilise complétement sur des charbons ardents.

Cette substance est encore une de celles qui appartiennent autant au règne végétal et animal qu'au règne minéral ; ainsi on en fabrique dans les environs de Paris en brûlant les immondices de toutes sortes ramassées dans les rues de cette capitale, et en Égypte et dans le désert de Sahara, les Arabes en font une récolte abondante en brûlant la fiente de leurs chameaux.

Pardon pour ces détails, Mesdames ; mais nous ne vous avons jamais dit que les sentiers de la science fussent pavés de feuilles de roses. D'ailleurs, l'ammoniaque muriatée rachète suffisamment son origine par les services qu'elle rend.

Elle est surtout précieuse à cause de sa propriété réfrigérante : mêlée à de la glace pilée, elle fait congeler en quelques secondes les liquides enfermés dans des vases de verre que l'on plonge dans ce mélange. On peut même, sans autre secours que celui de l'ammoniaque muriatée, se procurer de la glace en toute saison.

Nous parlerons ici des quartz, qui ne sont autre chose que de la silice presque pure. On en connaît six espèces, qui sont : le quartz hyalin, le quartz agate, le quartz résinite, le quartz jaspé, le quartz compacte, et les tripolis.

Les quartz, en général, sont infusibles au chalumeau, insolubles dans les acides, et ils raient toujours le verre.

Le *quartz hyalin* est très abondant sur presque toutes les parties du globe ; il entre dans la composition d'un grand nombre de roches et d'alluvions ; il constitue au moins le tiers des masses de roches granitiques, et il n'est pas un minerai auquel il ne soit associé en plus ou moins grande quantité.

La plus belle qualité de quartz hyalin incolore, vulgairement appelé cristal de roche, s'emploie dans la bijouterie ; on en fait aussi de beaux vases, dont la valeur est d'autant plus grande que leur volume est plus considérable. Quant aux variétés colorées, elles s'emploient dans la bijouterie commune, et elles atteignent parfois un prix assez élevé. Cela arrive surtout au quartz hyalin violet, auquel on donne dans le monde et dans le commerce le nom d'améthiste. Les plus beaux cristaux de cette variété se trouvent au Brésil ; il y en a aussi en Espagne, en Allemagne et même en France, dans les montagnes de l'Auvergne ; mais ceux du Bré-

ils l'emportent sur tous les autres par leur pureté et la beauté de leur teinte. Les anciens faisaient grand cas des améthistes, qu'ils mettaient presque au rang des pierres précieuses, et nous possédons encore aujourd'hui un grand nombre de gravures antiques, exécutées sur des améthistes dont la valeur intrinsèque et artistique est considérable.

Il arrive aussi que divers minéraux se trouvent engagés dans des cristaux limpides de quartz hyalin, qui acquièrent ainsi une valeur particulière. Ainsi, en Dauphiné, on trouve l'asbeste dans quelques-uns ; au Brésil, on y trouve le titane rouge, appelé vulgairement *cheveux de Vénus*, et un grand nombre de ces cristaux, en Sibérie, contiennent du fer oxydulé ; on fait de ces derniers un assez grand commerce à Moscou, où on les taille et les polit pour les vendre sous le nom de *flèches d'amour*.

Enfin, le cristal du commerce, qui n'est autre chose que du verre d'une certaine perfection, n'a lui-même d'autre base que le sable quartzeux le plus pur.

Que de propriétés, que de richesses ! Et pourtant, Mesdames, vous ne pouvez vous promener dans la campagne, faire un seul pas dans les allées les mieux sablées d'un jardin, sans fouler aux pieds cette substance ; ce sable si fin et si doux, qui reçoit l'empreinte de vos délicates chaussures, sera peut-être quelque jour la coupe étincelante que vos lèvres effleureront. Ne méprisons personne : les petits d'aujourd'hui peuvent être grands demain.

Le *quartz agate*, pris en général, appartient à presque tous

les terrains. On le trouve dans le calcaire crayeux, dans les terrains d'alluvion d'antique origine.

Les plus belles variétés de cette substance sont employées dans la bijouterie : on exécute sur les calcédoines, les cornalines, les sardoines, les onyx, variétés les plus remarquables, des gravures en creux ou en relief, qui donnent à ces pierres un prix très élevé, lorsque l'artiste a profité avec habileté de la diversité des couleurs. On taille aussi les agates ordinaires, surtout les belles, qui nous viennent de l'Inde, en plaques et en coupes.

Les principales variétés du *quartz résinite* sont le résinite hydrophane, le résinite opale et le résinite pseudomorphique. La première de ces trois variétés est naturellement opaque ; mais si on la laisse plongée pendant un certain temps dans de l'eau bien limpide, elle acquiert une transparence plus ou moins grande. Ces pierres étaient très rares autrefois, et, par conséquent, d'un grand prix ; mais aujourd'hui on en trouve une grande quantité en Saxe et même en France.

L'*opale* a toujours été très estimée dans le commerce : du fond de cette belle pierre, ordinairement laiteux, légèrement bleuâtre et demi-transparent, sortent les reflets colorés de la plus brillante iris. Cette substance se trouve particulièrement en Hongrie et en Islande.

Le *quartz résinite pseudomorphique* n'est rien autre chose que du bois pétrifié ou *agatisé*. Les palmiers agatisés que l'on trouve en Hongrie sont du plus grand prix ; il n'est pas rare de retrouver dans ces belles pierres tous les indices de l'organisa-

tion végétale, et les échantillons qui offrent cette particularité sont très recherchés.

Le *quartz jaspe* est assez abondant dans la nature ; on le trouve particulièrement dans la Sibérie, en Sicile et dans les environs de Gène, du moins quant aux belles variétés, dont on fait des vases, des socles, des pendules et autres ouvrages du même genre.

Quant au *quartz compacte*, qu'on appelle aussi quartz lydien, il n'est remarquable qu'à cause des fossiles et des nombreuses empreintes de plantes qu'il contient. On le trouve en abondance dans les montagnes du Dauphiné.

Un mot des *tripolis.* Ce sont encore des substances quartzeuses, qui contiennent 95 parties de silice sur 100, et dont on se sert particulièrement pour polir l'acier.

Il est donc bien vrai que rien n'est à dédaigner en ce monde, où le plus humble n'est souvent séparé du plus glorieux que par un grain de poussière.

Après la silice, se rangent naturellement les silicates, que les professeurs ont divisées en quatre séries, composées chacune d'un assez grand nombre d'espèces.

Les huit espèces de la première série sont le zircon, la sillimanite, la staurotide, l'émeraude, l'euclase, le disthène, le triclasite et l'halloysite.

Le zircon, que l'on appelait autrefois hyacinthe ou jargon, est infusible au chalumeau ; il raie légèrement le quartz, et sa pesanteur spécifique est d'environ 4,35. Ces pierres, qui nous venaient toutes autrefois de l'île de Ceylan, et qu'on a trouvées depuis dans

les environs de la ville du Puy, département de la Haute-Loire, n'ont jamais joui d'une grande estime dans le commerce ; leur éclat est faible, bien qu'elles aient, du reste, beaucoup d'analogie avec le diamant, surtout sous le rapport de la dureté ; aussi les taille-t-on particulièrement pour en faire des supports aux pivots dans l'horlogerie de luxe.

L'espèce la plus remarquable de cette série est incontestablement l'émeraude, cette belle pierre qui, dans l'antiquité, ne se trouvait qu'en Égypte, et qu'on a découverte depuis au Pérou et dans les environs de Saltzbourg, en Bavière. Il y en a de diverses couleurs; mais la verte est l'émeraude par excellence. Chez les anciens, Grecs et Romains, l'émeraude était considérée comme si précieuse qu'il était défendu aux artistes de graver dessus; on s'en servait dans les hautes régions de la société pour soulager la vue et délasser l'œil; c'est ainsi que Néron regardait le spectacle sanglant de l'arène à travers une superbe émeraude.

Une des plus belles pierres de cette espèce est celle qui orne le sommet de la tiare du pape; elle fut trouvée en Égypte plus d'un siècle avant la découverte du Nouveau-Monde.

Les aigues-marines et les bérils, qui appartiennent à la même espèce, sont aussi des pierres très estimées. Ainsi, parmi les pierres précieuses qui appartiennent à la couronne, en Angleterre, se trouve une aigue-marine qui, à cause de son volume et de sa pureté, est d'un prix inestimable. Une autre aigue-marine, éminemment remarquable, est celle que possède la bibliothèque nationale, à Paris; elle est gravée et représente la tête de Julia, fille de Titus : c'est un chef-d'œuvre de l'art antique.

L'euclase et le disthène méritent aussi d'être mentionnés. L'euclase, dont la couleur est un bleu verdâtre, serait certainement rangée parmi les pierres précieuses, à cause surtout de sa limpidité parfaite, si elle n'était pas d'une si grande fragilité. Quant au disthène, on en trouve au Saint-Gothard et dans les en virons de Lyon d'une si grande pureté, qu'on le vend souvent pour du saphir.

Quelques espèces seulement des vingt-trois qui composent la deuxième série méritent d'être remarquées; ce sont : la cymophane, le grenat, la mâcle, la dichroïte, l'asbeste, la topaze et le spinelle.

La cymophane, dont la couleur est ordinairement verdâtre, raie fortement le quartz; elle est infusible au chalumeau, et elle s'électrise facilement par le frottement; sa pesanteur spécifique est de 4,79.

Les plus belles pierres de cette espèce se trouvent dans les sables des rivières de Ceylan et du Brésil. On en compte plusieurs variétés, parmi lesquelles celle nommée *chatoyante* est la plus estimée.

La forme primitive de toutes les variétés de grenats est un dodécaèdre rhomboïdal; toutes raient le quartz, et la silice entre dans leur composition de 35 à 39 pour 100. On trouve le grenat dans les roches talqueuses des Alpes, dans le calcaire granulaire des Pyrénées, en Bohême et dans les laves du Vésuve. Quelques-unes de ces pierres sont d'un tel volume, que l'on en peut faire de petites coupes; ceux de cette espèce sont d'un grand prix. Les anciens ont beaucoup gravé sur cette pierre, à laquelle

ils donnaient le nom d'*escarboucle*; et bien que de nos jours les grenats ordinaires soient très abondants, ils ont conservé une assez grande valeur commerciale. Les grenats de Bohême sont les plus petits et, par conséquent, les moins estimés; on en fait des colliers communs et des chapelets.

N'est-il pas remarquable, Mesdames, que la pensée de Dieu se trouve toujours mêlée aux vanités de ce monde? C'est que la perfection relative de ces belles choses fait naturellement penser à la perfection absolue de celui qui les créa. Rien, quoi qu'on en puisse dire, n'élève autant l'âme et ne donne plus de force à la pensée, que l'aspect des richesses de toutes sortes et des merveilles de la création. Cela explique, jusqu'à un certain point, pourquoi Buffon ne voulait écrire que lorsqu'il était en costume d'apparat, et alors que ses riches manchettes de dentelles se promenaient sur le papier, en suivant, en quelque sorte, les caprices et les élans de sa pensée. Il faut à l'un de nos poètes modernes les plus distingués, pour que l'inspiration lui vienne, que sa fille pose devant lui un diadème en brillants sur le front, et une rivière de diamants sur les épaules; et madame de Staël ne se livrait à la composition de ses plus beaux ouvrages, que debout et les yeux levés vers le ciel.

Les mâcles ne sont remarquables qu'à cause de la singularité des dessins qui couvrent leurs bases, ce qui leur a fait attribuer de tout temps des propriétés occultes. En Espagne, où elles sont abondantes, on en fait, de même que des staurotides, des talismans qui doivent préserver de tous les maux possibles et impossibles; mais qui, par malheur, à l'exemple de tant d'autres puis-

sances, ne font guère que la moitié de ce qu'ils devraient faire.

La dichroïte était connue autrefois sous le nom de *saphir d'eau*, et quelques minéralogistes pensaient que cette substance n'était qu'une variété de l'émeraude ; mais il a été démontré depuis par l'analyse que ces deux substances n'avaient rien de commun.

Les plus beaux saphirs d'eau sont ceux de l'Inde, et particulièrement de Ceylan. On taille cette gemme à facettes, comme le corindon saphir, mais elle n'a pas la valeur de ce dernier, bien qu'elle puisse recevoir un assez beau poli, et qu'elle ne manque pas d'éclat.

L'asbeste n'est autre chose que la substance connue, depuis la plus haute antiquité, sous le nom d'amiante, et dont on a fait de tout temps des tissus incombustibles. La dureté de cette substance est tellement variable, que certaine variété raie le verre, tandis qu'une autre a toute la mollesse du coton. C'est une sorte de lin minéral qui se file et se tisse sans beaucoup de difficulté, et l'on est aussi parvenu à en faire une espèce de papier qui a la précieuse propriété de pouvoir être soumis au feu le plus ardent sans subir la moindre altération. Cette propriété, toutefois, a aussi ses dangers, et tel secret que l'on croirait enseveli dans le mystère le plus profond, parce qu'on aurait jeté au feu le papier où il aurait été consigné, pourrait-être ainsi jeté au vent de la publicité. Défiez-vous donc, Mesdames, de ce traître confident, et n'écrivez vos secrètes pensées que sur cette substance légère que la flamme d'une bougie suffit pour anéantir.

Les anciens tenaient l'amiante pour chose merveilleuse; ils en faisaient des toiles qui étaient réputées sacrées, dans lesquelles

on brûlait les dépouilles mortelles des grands personnages, afin d'en recueillir les cendres sans mélange. On conserve, dans la bibliothèque du Vatican, un de ces suaires trouvé intact dans un tombeau antique.

De nos jours, on est parvenu à faire avec l'amiante, de la dentelle pouvant soutenir la comparaison avec les plus belles faites de fil ordinaire, procédé qui pourrait avoir pour résultat de diminuer singulièrement le prix de ces colifichets. Or, ainsi que le disait à Brillat Savarin une dame de beaucoup d'esprit, qui voudrait porter de si laides choses, si elles étaient moins chères?

Le plus bel asbeste se trouve aux environs du petit Saint-Bernard, et il a jusqu'à un pied de long; il est aussi très abondant en Sibérie, en Corse, et il se trouve en assez grande quantité dans le Dauphiné.

La topaze est la gemme qui, après le diamant et le saphir, brille du plus vif éclat. Sa pesanteur spécifique est de 3,54 environ; elle raie le quartz, et elle n'est rayée que par le diamant.

Les variétés de cette pierre sont assez nombreuses : la jaune est la plus commune. La jaune roussâtre du Brésil est une des plus remarquables; il suffit de l'exposer à la chaleur d'un bain de sable pour qu'elle change sa couleur en un beau rose; elle prend alors le nom de *rubis du Brésil*, et elle acquiert un grand prix. Puis il y a la jaune de miel qui se trouve en Saxe, et qui, exposée au feu, devient incolore; la verdâtre de Sibérie, la bleue pâle du Brésil et quelques autres.

Une des plus belles topazes connues, est celle que l'on vit pendant longtemps dans le cabinet particulier du roi de France. Quel

est aujourd'hui son destin, c'est ce que nous ne saurions dire, tant les destins et les flots sont changeants. Il est vrai que si le temps des rois est passé, il n'en est pas de même pour les pierres précieuses qui sont toujours en grande estime parmi les puritains de toutes couleurs, et c'est là une consolation pour les admirateurs du beau.

Un mot maintenant du spinelle, vulgairement appelé rubis. Les plus beaux rubis se trouvent dans le sable d'une rivière qui descend des hautes montagnes situées au centre de l'île de Ceylan. On en fait de très belles parures d'une grande valeur, mais ces rubis sont pourtant moins précieux que les corindons rouges auxquels ils ressemblent.

Nous passons sous silence les autres espèces de cette série.

Soldats de la grande armée minéralogique, peut-être n'ont-ils ni moins de mérite, ni moins de valeur qu'un grand nombre d'espèces que nous croyons devoir placer en vedette ; mais ils ont moins d'éclat, et c'est, dans notre monde, un tort auquel rien ne peut faire compensation. Le diamant qui ne brille point, c'est l'âme incomprise qui rayonne intérieurement et dissipe les ténèbres pour elle seule. On ne saurait la plaindre : l'égoisme n'inspire aucune pitié.

Nous passerons aussi rapidement sur la plupart des dix-huit espèces de la troisième série qui n'offrent que fort peu d'intérêt.

Sans doute rien n'est à dédaigner dans l'étude des sciences naturelles : le ciron et l'homme, le grain de sable et la montagne sortent de la même main ; ils font partie d'un tout devant lequel la pensée grandit et la raison s'incline ; mais les limites

que nous nous sommes imposées nous obligent à une allure plus synthétique qu'élémentaire, et qui s'accorde avec la perspicacité et la vivacité d'esprit des légères adeptes auxquelles nous consacrons le fruit de nos veilles.

Quelques-unes des espèces de cette série méritent pourtant une mention particulière ; telle est, par exemple, la lazulite. Ce beau minéral, dont la variété la plus estimée est d'un beau bleu pourpré, se trouve en Perse et en Chine ; il y en a aussi en Sibérie, mais c'est la moins estimée.

On est parvenu à faire de la lazulite artificielle, qui pour le poids, la dureté, ne le cède en rien à celle qui nous vient de la Chine ; elle l'emporte même sur cette dernière pour la pureté de la couleur et la dimension des fragments qui permettent d'en faire des vases, des pendules et une foule d'autres objets d'ornement.

Le feldspath, dixième espèce de cette série, en est aussi une des plus remarquables. Cette substance, fusible au chalumeau, raie le verre et elle donne des étincelles sous le choc du briquet ; elle se divise en six grandes variétés, qui sont l'orthose, l'albite, la rhiacolite, la labradorite, l'hanorthite, et les verres volcaniques.

La sous-variété la plus remarquable de l'albite est le jade. La transparence de cette substance n'est pas d'une grande intensité ; mais la pierre de jade a la double propriété d'être excessivement tenace et très sonore ; aussi les Chinois qui nomment le jade *pierre de iu*, en font-ils des instruments de musique appelés *kings*. Ce minéral se trouve particulièrement dans certaines rivières qui traversent les monts Himalaya. Les Chinois en font le

plus grand cas, et ils en réservent les pièces les plus remarquables par leur étendue et leur pureté, pour l'empereur qui en fait des présents. Telle est l'origine des deux sceptres de jade qui font partie du trésor de la couronne, en Angleterre ; ils furent envoyés avec d'autres présents au roi Georges IV, par l'empereur de la Chine.

Les verres volcaniques qui forment la sixième variété de feldspath, sont de trois sortes : la perline, l'obsidienne, et la pierre ponce. L'obsidienne est un verre parfait qui forme des filons dans les terrains volcaniques ; elle est d'un noir foncé, et elle est susceptible de recevoir un assez beau poli pour être avantageusement employée dans la bijouterie.

La pierre ponce est également un verre volcanique qui doit à sa structure la grande légèreté qui lui permet de surnager lorsqu'on la plonge dans l'eau. Son tissu n'est qu'un composé de tubes juxta-posés, et ce n'est autre chose, selon toute apparence, que de l'obsidienne boursoufflée par le dégagement d'un gaz.

Le talc, qui forme la seizième espèce de cette série de silicates, mérite aussi une mention particulière.

Les principales variétés de cette espèce sont le talc ollaire ou pierre ollaire, et le talc laminaire vulgairement talc de Venise.

Les services que le talc ollaire rend à l'humanité depuis plus de cinq mille ans devraient en faire un objet de vénération sur tous les points du globe. Ses bienfaits se font sentir en même temps dans les palais et dans les chaumières ; il contribue également à soulager les misères du pauvre et à augmenter les plai-

sirs du riche. C'est avec son aide que le travailleur répare ses forces; c'est par lui que les facultés humaines se développent, que l'âge viril se prolonge et que la vieillesse se soutient. Eh pourtant! — c'est affreux à dire, — ce bienfaiteur de l'humanité est généralement méprisé, foulé aux pieds; on lui préfère de luxueuses et inutiles substances qui resplendissent dans les salons, tandis qu'on le relègue au fond des cuisines des grands, et à l'humble foyer de l'artisan. En un mot, le talc ollaire est cette terre précieuse dont, depuis la haute antiquité, on fait les marmites.... Ne riez pas, Mesdames, nous ne rabattrons rien des éloges que nous venons de formuler; nous pourrions, au contraire, y ajouter, car marmite et santé ne vont point l'une sans l'autre, et sans la santé il n'est pas de beauté véritable.

Il en est tout autrement du talc laminaire, vulgairement appelé talc de Venise. Cette substance, Mesdames, n'a en quelque sorte d'autre emploi que d'altérer la pureté de votre teint, de ternir cette fraîcheur qui est comme l'auréole de la beauté. Ce dangereux minéral, enfin, est votre ennemi le plus terrible, et pourtant vous professez pour lui une sorte de culte; il est admis dans votre intimité la plus secrète, et il deviendrait le complice obligé de vos faiblesses, s'il arrivait que vous fussiez faibles, ce que nous ne voulons pas admettre. Enfin le talc laminaire qu'on nomme aussi blanc d'argent, est la base de toutes les espèces de fards cachés dans les cabinets de toilette.

Un mot des tourmalines qui appartiennent aux terrains de la plus ancienne formation; on en trouve de belles variétés dans les granits de la Bretagne, de l'Angleterre, de la Suède; mais les

plus précieuses, celles que l'on place avec justice au nombre des plus belles gemmes, se trouvent au Brésil et à Ceylan, dans les terrains d'alluvion ; telles sont celles que l'on taille en cabochon, et que l'on vend pour des rubis d'Orient, et quelques autres variétés dont les plus estimées en joaillerie sont d'un vert tendre ou d'un beau jaune jonquille.

Ainsi, entre la terre dont se fait la poterie commune et celle dont quelques fragments étincellent au front des grands et des puissants de la terre, il n'y a pas la différence d'une classe d'un genre, mais seulement une différence d'espèce.

Nous vous recommandons les tourmalines de l'Inde, Mesdames; ouvrez-leur vos riches écrins ; que leur éclat ajoute à votre parure ; mais ne dédaignez pas trop cette terre dont on fait les pots que Henri IV aurait voulu voir bouillir chaque dimanche au foyer de ses plus humbles sujets. En Orient les marmites renversées sont un signe de guerre ; ne renversons rien, je vous en conjure, et aimons-nous le plus possible afin de demeurer dans les voies évangéliques.

La quatrième série des silicates se compose des zéolithes, dont toutes les espèces et variétés présentent cette particularité qu'elles contiennent de l'eau dans une assez grande proportion. Ainsi la chabasie, entre autres, contient sur cent parties plus de vingt parties d'eau. Cette particularité a fait penser aux minéralogistes que la formation de ces minéraux est postérieure à la consolidation des roches volcaniques dans lesquelles on les trouve ; mais c'est là une conjecture qui a perdu beaucoup de sa valeur depuis qu'il a été démontré que l'eau, qui pourtant se vaporise si facile-

ment, peut entrer en combinaison avec certains minéraux soumis à une chaleur de plus de quatre cents degrés, c'est-à-dire trois fois plus forte que celle de l'eau bouillante.

A l'exception de cette particularité, les espèces composant cette série n'offrent rien de remarquable.

Ici se termine la deuxième classe des minéraux répandus dans le monde entier, depuis la surface jusqu'aux entrailles de notre globe. Reposons-nous, Mesdames ; jetons un coup d'œil en arrière ; que vous semble du chemin déjà parcouru ? Sous vos pas, son aridité apparente a disparu ; mille substances étincelantes ont dissipé les ténèbres dans lesquelles vous hésitiez à pénétrer. Courage donc, car nous touchons à la partie la plus brillante de la carrière.



TROISIÈME CLASSE.

PLATINE. — OR. — ARGENT. — CUIVRE. — MERCURE. — ETAIN. — PLOMB, ETC.

Les métaux forment une classe de corps simples combustibles. Ils se trouvent dans la nature à cinq états différents, savoir : 1° à l'état pur, c'est-à-dire jouissant de toutes les propriétés métalliques sans aucun mélange ; 2° mélangés ou amalgamés avec d'autres métaux ; 3° combinés avec l'oxigène sous l'état d'oxides ou d'acides ; 4° unis à quelque corps combustible, comme le soufre ; 5° combinés avec un acide et formant des sels.

Les métaux se rencontrent naturellement à la surface de la terre ou dans son intérieur ; quand on les rencontre ainsi à l'état pur, on les nomme *natifs* ou *vierges* ; lorsqu'ils sont combinés avec d'autres substances, on les désigne sous le nom de minerai.

Les substances métalliques possèdent presque toutes, à un degré très élevé, les propriétés suivantes : brillant métallique, densité, dureté, élasticité, ductilité, ténacité, dilatabilité, sonorité.

Le platine est le métal qui jouit du brillant métallique le plus intense; viennent ensuite le fer ou acier, l'argent, le mercure, l'or, le cuivre, l'étain, le plomb.

La densité est portée à un point extrême dans la classe des métaux; ainsi le pied cube de platine ne pèse pas moins de 790 kilogrammes.

Après le platine, le métal le plus pesant est l'or, puis viennent successivement l'iridium, le mercure, le faltadium, le plomb, le rhodium, l'argent, le bismuth, le cuivre, le cobalt, le fer, le zinc et l'étain.

Le dureté et l'élasticité des métaux se présentent dans cet ordre: acier, platine, cuivre, argent, or, étain, plomb.

La ductilité suit cette gradation : or, argent, platine, fer, cuivre, zinc, étain, plomb.

Pour la ténacité, c'est-à-dire la propriété qu'ont certains métaux réduits en fils très minces de soutenir un poids plus ou moins grand, l'or est au premier rang ; puis viennent le fer, le cuivre, le platine, l'argent, l'étain, le zinc, le plomb.

Quant à la dilatabilité, c'est-à-dire à la propriété que possèdent presque tous les corps d'augmenter de volume sous l'influence de la chaleur, elle est égale à leur fusibilité; plus un corps entre facilement en fusion, plus il se dilate. Le métal le plus fusible est le mercure, puisqu'il ne devient solide que sous la pression d'une température de plus de trente degrés au-dessous de zéro; viennent ensuite le zinc, le plomb, l'étain, l'argent, le cuivre, l'or, le fer et le platine.

Enfin les métaux les plus sonores sont : l'argent, le cuivre, le

fer, l'or et le platine. Mais la sonorité de quelques-uns peut être considérablement augmentée par l'alliage ; ainsi l'alliage du cuivre et de l'étain, dans une certaine proportion, donne une sonorité de beaucoup supérieure à celle de l'argent ; c'est ce mélange qui sert à faire les instruments de cuivre.

L'ordre des métaux adopté par les minéralogistes est celui de leur densité ou pesanteur ; c'est donc celui que nous suivrons dans les trois ordres divisés en vingt-quatre genres qui composent cette classe.

Les cinq genres composant le premier ordre, sont : le platine, l'iridium, le palladium, l'or et l'argent.

Le platine était tout-à-fait inconnu des anciens. C'est en 1735 seulement, que le savant Espagnol don Ulloa, qui faisait partie de l'expédition scientifique envoyée au Pérou, pour vérifier si la terre était réellement renflée à l'équateur et aplatie aux pôles, comme l'affirmait Newton ; c'est à cette époque, disons-nous, que don Ulloa découvrit ce métal.

Le platine est le plus pesant de tous les métaux ; à l'état pur il est presque infusible. Seul on ne parvient à le faire entrer en fusion qu'au moyen du miroir ardent. Cette presque infusibilité le rend très précieux, et d'une grande utilité dans les sciences et dans les arts.

A raison de ses qualités, le platine semblerait devoir être considéré comme étant le métal le plus précieux ; cependant l'or a conservé la suprématie, et c'est une position acquise qui, selon toutes les probabilités, ne lui sera pas enlevée de si tôt, malgré les richesses des mines de la Californie.

Nous ne ferons que mentionner l'iridium-osmié, qui n'est admis dans les collections des minéralogistes qu'à cause de sa rareté.

Il en est de même du palladium qui, ainsi que le précédent, est presque toujours allié au platine.

La qualité la plus précieuse du palladium est d'être absolument inoxydable, de sorte que s'il était plus abondant, on pourrait en faire une foule d'objets dont l'éclat ne se ternirait jamais. Mais on n'en possède que des quantités trop minimes pour qu'il soit possible d'en tirer un grand parti, et l'on en est réduit à le considérer, de même que l'iridium-osmié, comme un objet de pure curiosité.

Nous allons donc aborder l'histoire de l'or, cette grande et prodigieuse puissance, coupable de tant de crimes, et dont on ne saurait pourtant méconnaître les innombrables bienfaits.

Un académicien de nos jours a écrit : *l'or est une chimère.* Le mot restera comme le plus audacieux paradoxe qui ait jamais été formulé.

Non, l'or n'est pas une chimère ; non, l'or n'est pas un vil métal : l'or c'est la paix et l'abondance, les joies du foyer domestique ; l'or c'est le plaisir et le santé ; il n'est pas une passion noble, un sentiment généreux qu'on ne puisse satisfaire avec de l'or. L'or c'est le bonheur ; l'or, mon Dieu ! c'est presque la vie !

Nous savons parfaitement que la médaille a un revers, et que l'on peut dire de ce roi des métaux, que c'est en même temps la meilleure et la pire chose du monde, selon l'usage que l'on en fait. Mais quelles sont donc les excellentes choses dont on n'abuse pas?

Aimez donc l'or sans scrupule, Mesdames ; aimez-le un peu pour le plaisir qu'il vous donne, et beaucoup pour le bien qu'il fait et le mal qu'il répare.

La découverte de l'or remonte certainement aux temps primitifs ; elle a dû précéder celle du fer, et il est probable qu'à cette époque on ne connaissait que celui qui se montrait, dans certaines contrées, à la surface du sol, comme on l'a trouvé depuis dans quelques parties de la Californie.

Pendant bien longtemps on n'a connu, en Europe, que l'or apporté du centre de l'Afrique par des caravanes, ou qu'on se procurait par échange sur quelques points des côtes de ce vaste continent. Plus tard, on découvrit des mines d'or en Hongrie, en Transylvanie, en Sibérie, et même en France, dans les Alpes dauphinoises. On a trouvé aussi de l'or dans le sable de plusieurs rivières de l'Europe; on en trouve encore aujourd'hui dans le Rhône, la partie supérieure du Rhin, la Cèze, l'Ariège et plusieurs autres.

L'or est non seulement le plus ductile des métaux, mais sa ductilité, dont nous avons donné quelques exemples au commencement de cet ouvrage, tient réellement du prodige. Bien qu'il ne faille qu'infiniment peu d'or pour couvrir de grandes surfaces, on parvient encore à en retrouver la plus grande partie lors de la destruction des objets dorés. Ainsi après avoir brûlé les bois dorés, on en recueille les cendres et on les soumet à l'action du mercure qui s'empare de toutes les parcelles d'or qu'elles contiennent ; puis on fait évaporer le mercure par l'action du feu, et il ne reste que l'or pur.

On traite à peu près de la même manière le minerai : après l'avoir pulvérisé, on le met dans un tonneau avec une certaine quantité de mercure. Ce tonneau, traversé par un axe que termine une manivelle, est soumis à un rapide mouvement de rotation pendant lequel le mercure s'empare de tout l'or contenu dans le minerai. On verse alors tout le mercure dans une peau de chamois, à travers les pores de laquelle s'échappe aussitôt tout celui qui n'est pas entré en combinaison avec l'or. Le reste forme une partie solide que l'on soumet à une chaleur capable d'enlever le mercure ; il ne reste plus alors que de l'or à l'état spongieux qu'on réduit en lingots au moyen de la fonte.

Si l'on admet que l'or soit une puissance, et comment ne pas l'admettre ? il faut bien reconnaître que l'argent est son premier ministre ; ministre très puissant lui-même, puisqu'il partage avec son souverain le privilége de représenter le temps, le travail et ses produits.

On a dit de l'argent, comme de l'or, que c'était un grand corrupteur ; les poètes ne lui ont pas non plus épargné les épithètes peu courtoises, et il se peut même que quelque académicien de province , pressé par le besoin d'arrondir une période , l'ait aussi qualifié de chimère ; mais cela ne lui a rien fait perdre de la haute considération qui lui est acquise depuis les temps les plus reculés ; il n'en est ni moins précieux, ni moins recherché ; c'était, c'est, et ce sera toujours un excellent compagnon, prêt en tout temps à rendre toutes sortes de bons services.

Tout le monde connaît ce beau métal d'une couleur blanche presque inaltérable à l'air pur, mais que les exhalaisons fétides ont

la propriété de noircir presque instantanément. L'argent est moins lourd que le plomb, et il est presque aussi ductile que l'or, bien qu'il soit plus dur : une livre d'argent peut être tirée en un fil d'une longueur de 8 kilomètres (2 lieues). On le convertit aussi en feuilles excessivement minces. En général on emploie à peu près l'argent comme l'or pour faire des objets d'art, des ustensiles, des bijoux, des timbres dont le son est très éclatant, et qu'on appelle *son argentin.* On l'unit presque toujours au cuivre, afin de lui donner plus de consistance ; aussi tous les objets d'argent mis dans le commerce sont-ils, comme ceux fabriqués avec de l'or, soumis au contrôle et marqués d'un poinçon qui atteste que la quantité d'alliage qu'il contient ne dépasse pas les limites posées par la loi.

L'argent dissous dans l'acide nitrique, vulgairement appelé eau forte, rend cet acide beaucoup plus caustique : si l'on fait évaporer cette dissolution, on obtient un sel très corrosif ; c'est le nitrate d'argent, connu dans le monde sous le nom de *pierre infernale,* et que les chirurgiens emploient pour cautériser les plaies.

Les mines d'argent natif sont toutes situées dans les terrains primitifs et dans le granit proprement dit. Dans la plupart de ces mines, l'argent natif est mêlé d'or, de fer, de cuivre, et même d'arsenic.

Les quatre espèces de mercure composant le genre unique du second ordre, sont : le mercure natif ou vif-argent, le mercure argental, le mercure sulfuré et le mercure muriaté.

De tous les métaux, le mercure est celui qui attire le plus vivement l'attention de l'observateur à raison de ses propriétés sin-

gulières ; ainsi, par exemple, ce métal, dont la pesanteur spécifique est de beaucoup supérieure à celle de l'argent, se présente toujours à l'état liquide quand il est pur, et sa fluidité est telle qu'il passe à travers les pores des tissus les plus serrés, comme, par exemple, à travers une peau de chamois (voyez plus haut : OR).

On a cru longtemps que la solidification du mercure était impossible. Mais on sait aujourd'hui qu'il gèle et devient malléable à la température de 40 degrés au-dessous de zéro.

Le mercure natif est peu abondant, c'est en distillant le mercure sulfuré qu'on obtient la plus grande quantité de cette substance livrée au commerce ; mais à quel prix se fait cette opération si simple en apparence ! Les malheureux travailleurs qu'on y emploie sont voués à une mort prématurée que précèdent toujours de longues et terribles souffrances. On ne peut empêcher qu'une grande partie du mercure ne s'échappe au dehors, et ne porte d'une manière effrayante sur le système nerveux des ouvriers ; aussi la plupart sont atteints de tremblements convulsifs et continuels impossibles à calmer, et tous meurent avant d'être arrivés aux deux tiers de la vie ordinaire.

Et pourtant il se présente toujours dans ces usines plus d'ouvriers qu'on ne peut y en employer.

D'ici, Mesdames, je vois une larme perler aux cils de vos beaux yeux; eh bien ! lorsque vous vous verrez si belles dans ces grandes glaces de Venise qui doivent leur éclat au mercure, et qui furent si longtemps inimitables. pensez un peu aux tortures dont plusieurs milliers de malheureux paient le plaisir que vous ressentez;

que votre cœur s'émeuve ; que vos blanches mains s'ouvrent pour soulager tant d'infortunes. A ce prix on peut être mondaine.

Treize espèces de plomb composent le premier des dix-huit genres du troisième ordre. Ce métal est un des plus employés dans les arts industriels : allié au zinc, on en fait des balles à fusil, du plomb de chasse ; combiné avec l'étain, il donne la soudure ; uni dans la proportion de cinq parties à huit parties de bismuth et trois parties d'étain, il forme un métal appelé Darcet, du nom de son inventeur, et qui a la propriété de se fondre à la chaleur de l'eau bouillante.

Le plomb se trouve souvent mêlé à l'arsenic ; car ce dernier, peu abondant à l'état natif, comme nous le verrons plus loin, a une grande affinité avec tous les autres métaux, auxquels il communique ses propriétés vénéneuses. C'est un dangereux compagnon dont on ne saurait trop se défier.

Après le nikel formant le deuxième genre, métal qui se trouve toujours allié au fer, et dont on ne fait aucun usage, vient le cuivre, dont les quatorze espèces composent le troisième genre.

Le cuivre est un des métaux dont on fait le plus usage dans les arts. Il sert à fabriquer une foule d'ustensiles de ménage, des chaudières, des alambics ; on en fait de la monnaie, on en double les vaisseaux. Allié au zinc, il donne le laiton dont on fait les épingles, les galons faux, des rouages d'horlogerie, etc. Allié à l'étain, il forme l'*airain* ou le bronze dont on fait des canons, des statues, des cloches. Ce métal est assez ductile pour qu'on puisse le réduire en fils très déliés et en feuilles extrêmement minces ; c'est le plus sonore des métaux, ce qui le fait préférer à toute autre

substance pour la fabrication des instruments à vent. Il s'oxyde très facilement à l'air libre, et l'oxyde dont il se couvre et qu'on nomme vulgairement *verdet gris*, est un poison très violent.

Le quatrième genre du troisième ordre se compose du fer, dont on connaît dix-sept espèces.

De tous les minéraux, le fer est incontestablement le plus utile, le plus indispensable à l'homme : supprimez le fer et la civilisation disparaît ; les sciences, les arts, l'industrie, sont anéantis ; la culture de la terre devient presque impossible, et les produits naturels du sol devenant insuffisants à nos besoins, la race humaine s'étiole, dégénère et s'éteint. Il est donc permis de dire que la profusion avec laquelle le fer est répandu dans la nature, est une révélation des desseins de la Providence.

On trouve le fer dans tous les pays, sur tous les points du globe, à toutes les profondeurs de la terre, dans les eaux, dans l'atmosphère. L'air que nous respirons en est souvent saturé ; le sang qui coule dans nos veines en contient une notable partie et lui doit sa couleur rouge ; enfin le fer, en certains lieux, se forme chaque jour, à toute heure, des débris de végétaux, ainsi que le démontrent les mines de fer oxydé de la Sibérie, qui sont uniquement composées des débris de végétaux métamorphosés en fer. On trouve, parmi ces singuliers minerais, des racines, des feuilles et des troncs de bouleau, dont le bois est passé à l'état de minerai, tandis que l'épiderme de ce bois a résisté à la transmutation, et que, demeurée blanche et satinée, elle se détache en minces linéaments comme à l'époque où ces arbres croissaient dans les forêts.

La variété de fer la plus remarquable est, sans contredit, le fer

natif météorique, qui tombe en fragments plus ou moins gros sur la terre, sans que, jusqu'ici, on ait pu découvrir de quel point du ciel ils partent, de quel astre ils se détachent, et comment ils peuvent être lancés dans le centre d'attraction de la terre.

Un mot de l'acier : ce métal à la fois si terrible et si précieux, n'est qu'une modification du fer, et, dans certains cas, il se fabrique en même temps que ce dernier ; c'est alors qu'on l'appelle acier naturel ; mais la plus grande partie de l'acier qui entre dans le commerce est le résultat d'un traitement particulier appelé cémentation.

C'est à l'acier que nous devons tous les instruments tranchants : le soc de charrue qui nourrit, l'épée qui tue, le burin qui illustre.

L'étain, qui forme le cinquième genre, est un métal blanc un peu moins brillant que l'argent, plus dur que le plomb, moins dur, moins ductile, moins tenace que tous les autres métaux ; lorsqu'on le plie, il fait entendre une sorte de craquement qu'on appelle cri de l'étain ; c'est là un caractère qui lui est particulier, et qui seul suffirait pour le faire reconnaître.

Les mines d'étain les plus riches, en Europe, sont celles du comté de Cornouailles, en Angleterre ; viennent ensuite celles de la Bohême et de la Saxe.

On a cru longtemps qu'il n'y en avait point en France ; mais enfin, après de laborieuses recherches, deux savants minéralogistes, MM. de Cressac et Alluau, trouvèrent quelques indices de ce minerai dans les environs de Limoges. Ils s'empressèrent d'en donner avis au gouvernement ; c'était là se mettre à cheval sur une tortue pour faire le tour du monde, les gouvernements sous

lesquels nous avons eu *le bonheur de vivre* jusqu'ici, ayant toujours eu la très louable habitude de ne s'occuper avec quelque activité que des choses qui ne les regardaient point; la découverte fut enterrée et le monde continua à marcher comme devant.

Les quatre espèces de zinc connues composent le sixième genre du troisième ordre. Ce minéral ne se trouve pas dans la nature à l'état natif; les quatre espèces de minerai d'où on peut l'extraire, sont : le zinc oxydé silicifère, le zinc carbonaté, le zinc sulfuré et le zinc sulfaté. Ce métal est très ductile et très combustible; il s'allie au cuivre auquel il donne l'apparence de l'or; appliqué en lames sur le cuivre, il forme un des éléments de la pile voltaïque ou pile de Volta, instrument dont les effets tiennent du prodige, mais dont nous ne pouvons parler plus longuement ici. On en fait des vases et des ustensiles de toutes sortes. Il entre aussi, à cause de son extrême combustibilité, dans la composition des feux d'artifice, et c'est à lui qu'on doit ces flammes blanches et brillantes connues sous le nom de *feux du Bengale.*

Après avoir mentionné pour mémoire le bismuth et le cobalt, métaux qui composent les septième et huitième genres, et qui ne sont d'aucun usage, nous dirons un mot de l'arsenic dont les trois espèces forment le neuvième genre.

L'arsenic!.... Il serait impossible d'énumérer les forfaits exécrables dont cette substance a été l'agent depuis sa découverte, et cependant c'est un des métaux les plus répandus dans la nature. Ce serait à faire douter de la Providence, si le doute pouvait aller jusque-là chez quiconque sent son cœur battre, et la pensée surgir dans son cerveau.

Des trois espèces de ce genre, l'arsenic natif est la moins abondante ; cependant le savant Patrin en a trouvé des couches de plusieurs pieds d'épaisseur dans quelques mines de la Sibérie.

L'arsenic oxydé, que l'on nomme aussi acide arsénieux, ou arsenic du commerce, est un des poisons les plus violents que l'on connaisse.

Quant à l'arsenic sulfuré que l'on appelle vulgairement ***orpin rouge*** ou ***réalgar***, il est d'un grand usage dans la peinture. Enfin l'arsenic mêlé au cuivre forme une composition blanche ressemblant à l'argent, et appelée vulgairement ***argent hache***, composition qui n'a guère rendu de service, jusqu'ici, qu'aux faux monnayeurs, ce qui est tout-à-fait digne de son origine.

Le manganèse, qui compose le dixième genre, ne se trouve jamais à l'état natif, et il est très difficile de le voir sous sa forme métallique, car dès qu'il est en contact avec l'air, il se brûle. Pour le conserver, quand on l'a obtenu, il faut le tenir sous l'huile, ce n'est alors qu'un objet de curiosité dont on ne fait aucun usage. Mais il n'en est pas ainsi du manganèse oxydé, qui, grâce aux progrès de la chimie, est aujourd'hui un des minéraux qui rendent le plus de services à l'humanité. C'est lui qui sert à préparer l'acide muriatique oxygéné, appelé communément *chlore*, dont la propriété désinfectante rend maintenant de si grands services à l'humanité.

Le onzième genre comprend les cinq espèces d'antimoine connues. Ce métal fut découvert au quinzième siècle, par les alchimistes qui cherchaient la pierre philosophale, ou plutôt la transmutation des métaux. Ces infatigables chercheurs ne parvinrent

pas à convertir l'antimoine en or, mais ils en firent quelques préparations pharmaceutiques fort utiles, entre autres l'émétique, composé d'antimoine et de tartrite de potasse.

Mêlé à l'étain, l'antimoine en augmente l'éclat et la solidité ; il entre dans la composition des caractères d'imprimerie, et c'est là aujourd'hui son principal usage.

Nous passerons rapidement sur les sept derniers genres de cette classe qui comprennent :

L'*urane*, métal découvert en 1789, et qui n'est d'aucun usage.

Le *molybdène*, dont le seul mérite est de passer pour la plus ancienne substance métallique connue.

Le *titane*, découvert en 1791, et qui n'a aucune espèce de valeur.

Le *tungstène*, découvert en 1781.

Le *tellure*, qui n'a quelque valeur qu'à cause de l'or qu'il contient.

Le *tantale*, le *cerium*, et quelques autres substances qui ne figurent que comme objets de curiosité dans les collections des minéralogistes.

Il n'est pas impossible pourtant que l'on parvienne à tirer parti de ces métaux; peut-être, au moment même où nous écrivons ces lignes, le champ de la science s'étend-il par de nouvelles découvertes. L'accroissement des connaissances humaines peut se ralentir, mais il ne s'arrête point.



QUATRIÈME CLASSE.

LE DIAMANT.

La quatrième classe ne renferme que deux genres; les espèces dont se compose le premier, sont : le soufre, le diamant et le mellite, qu'on appelait autrefois pierre de miel.

Le soufre, dont on connaît vingt variétés, est très abondant dans la nature ; non seulement il est associé à une foule d'autres corps, mais il abonde à l'état pur dans les terrains volcaniques et dans les roches gypseuses.

Et maintenant dépouillons-nous de la robe de professeur, et tâchons de nous faire poète; c'est du diamant que nous avons à faire l'histoire.

Le diamant! A ce seul nom que de jeunes cœurs battent plus vivement! que de charmants visages s'animent, que de beaux yeux étincellent! Eh quel cœur féminin pourrait, en effet, se soustraire aux émotions du désir en présence de cette merveille de la nature?

Le diamant est le plus dur des corps; il les raie tous et il coupe le verre. Il jouit de la réfraction simple; sa forme primitive est l'octaèdre régulier, et sa pesanteur spécifique est de 3,55. Il s'électrise vitreusement par le frottement. Si on laisse un diamant exposé pendant quelque temps à la lumière du soleil, et qu'on le transporte brusquement dans un lieu sombre, il répand une lumière assez vive dont l'intensité diminue graduellement.

Soumis à une très forte chaleur, le diamant brûle, se volatilise, et il n'en reste rien, ce qui démontre jusqu'à l'évidence que cette substance si précieuse, si resplendissante, n'est autre chose que du charbon pur. Hélas! oui, du charbon, rien que cela. Quel exemple du néant des grandeurs de ce monde!

Les principales variétés de diamant sont le diamant incolore, le rose, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, le bistré, le noirâtre, le transparent. Le diamant incolore est le plus estimé de tous; la teinte des autres est toujours fort légère.

Pendant longtemps on n'a connu que les diamants des grandes Indes, où on les trouvait en assez grande quantité dans les royaumes de Visapour, de Golconde, au Mogol, et dans l'île de Borneo; mais depuis la découverte du Nouveau-Monde, on en a trouvé dans plusieurs parties du Brésil, et notamment dans le district de Serro-do-Frio, qu'on appelle aussi maintenant district des Diamants.

Ce n'est qu'en 1456 qu'on est parvenu à tailler le diamant, en employant pour cela sa propre poussière, procédé découvert par un nommé Louis de Berquen, natif de Bruges. Avant cette époque on portait le diamant brut; ce fut Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui posséda le premier diamant poli, objet d'un prix inestimable alors, et qu'il perdit avec tous ses autres joyaux, à la bataille de Morat.

A poids égal, le diamant l'emporte en valeur sur toutes les pierres connues; sa valeur augmente avec son volume dans une proportion très rapide, et il arrive un terme où le tarif ne peut plus être applicable.

Au nombre des diamants d'un prix inestimable, sont celui de

la couronne de Portugal, qui pèse près de trente et un grammes; celui appelé Régent, qui fait partie des diamants de la couronne de France : il pèse trente grammes, et il était estimé autrefois plus de six millions; et celui qui appartient aujourd'hui à l'empereur de Russie. Ce dernier pèse cent quatre-vingt-treize carats; selon le tarif, il vaudrait quatre-vingt-douze millions cinq cent quatre-vingt-deux mille neuf cent un francs.

La manière dont ce diamant est arrivé aux mains de l'impératrice Catherine mérite d'être rapportée.

En 1748, un soldat français nommé Brémand, étant en garnison à Pondichéry, déserta, parcourut une partie de l'Inde, et parvint à dérober, dans un temple, l'un des yeux de la statue du dieu Brama. Cet œil précieux n'était autre chose que le diamant dont nous venons de parler.

Après de nombreuses tribulations, l'ex-soldat parvient à passer en Angleterre; il cherche à vendre son diamant, et tombe aux mains d'un juif qui le lui paie cinquante mille francs, et qui le revend presque aussitôt quatre mille cinq cent livres sterling (112,500 francs).

Le diamant resta longtemps entre les mains de ce troisième voleur qui en connaissait tout le prix. Enfin il se rendit en Russie, et alla montrer cette merveille à l'impératrice Catherine qui en fut enthousiasmée ; mais, malgré sa toute puissance, cette souveraine n'étant pas assez riche pour consacrer plus de quatre-vingt-douze millions à une fantaisie, elle négocia pour obtenir ce bijou sans en payer le prix. Enfin le marché fut conclu : en échange du diamant, le troisième voleur reçut treize millions, des

titres de noblesse, et il lui fut assigné, en outre, une pension viagère de cent mille francs.

Là s'arrêtèrent les pérégrinations de l'œil du dieu Brama, qui fut cause qu'une des plus puissantes souveraines du monde se rendit complice de vol par recel.... Voyez pourtant, Mesdames, jusqu'où peut entraîner l'amour de ces belles choses!

Cet œil du dieu indien, qui aujourd'hui supporte l'aigle au bout du sceptre russe, est bien inférieur encore au diamant appelé Koh-i-Noor, c'est-à-dire ***Montagne de lumière,*** apporté tout récemment de l'Inde en Angleterre (juin 1850). Cette merveilleuse pierre, destinée à la reine Victoria, fut extraite des mines de Golgonde en 1550. Tant que les royaumes du Deccan furent absorbés par le pouvoir envahissant des Mogols, le Koh-i-Noor resta dans le trésor du Delhi impérial, où, le 2 novembre 1655, il fut vu par le voyageur français Tavernier, qui, par une faveur extraordinaire d'Aurungzeb, eut la permission de le toucher, de l'examiner, de le peser, et qui, jusqu'à aujourd'hui, a été probablement le premier et le dernier étranger qui ait joui d'un pareil privilége.

Cette pierre inappréciable resta à Delhi jusqu'en 1739, époque où l'empire reçut le coup mortel par l'invasion de Madir-Shah. Elle passa alors de Delhi à Musbed, puis successivement, par suite de révolutions, de Musbed à Caboul, et de Caboul à Lahore.

Le Koh-i-Noor est le plus gros des diamants connus. Quand il était encore brut, il pesait 800 carats, qui, par la maladresse de l'artiste chargé de le tailler, furent réduits à 279, son poids actuel.

La ***Montagne de lumière*** ressemble assez, pour la forme et la

grosseur, à un demi petit œuf de poule. Quant à sa valeur, il est difficile de l'apprécier. On dit qu'à calculer sur les prix courants du commerce, il vaut deux millions sterling (50 millions de francs).

Tel est le diamant extraordinaire qui, habilement sauvé des débris du trésor de Lahore, au commencement de la dernière insurrection, vient d'ajouter aux prodigieuses richesses de la couronne d'Angleterre. Puisse la souveraine au front de laquelle il brillera désormais, oublier tout le sang qu'il a fait répandre!

Il nous reste à dire un mot du mellite appelé autrefois *pierre de miel*. C'est un minéral fort peu important, qu'il n'est bon de connaître que pour le distinguer du succin, dont nous parlerons tout à l'heure.

Au premier rang des cinq espèces du second genre, figure le bitume, substance essentiellement combustible, qui donne, en brûlant, une fumée très épaisse et une très forte odeur qui lui est particulière.

Il n'y a entre les variétés de cette substance qu'une différence apparente, car le bitume liquide peut devenir glutineux, le glutineux devient solide, le solide devient élastique, etc. La couleur du bitume varie du noir au blanc jaunâtre; on le trouve dans presque tous les pays du monde. En Asie les sources ou fontaines bitumineuses sont très nombreuses.

Après le bitume vient l'anthracite, substance qui a passé longtemps pour être absolument infusible; mais que, tout récemment, le célèbre professeur, M. Despretz, est parvenu à faire entrer en fusion, sous la triple action du chalumeau, du miroir ardent et de la pile voltaïque.

Les trois autres espèces de ce genre sont : la houille, les lignites et le succin.

La houille, qu'on nomme vulgairement charbon de terre, a eu une influence prodigieuse depuis un demi-siècle sur le commerce et l'industrie ; c'est à l'exploitation des belles et nombreuses mines de houille qu'elle possède, que l'Angleterre doit sa richesse et sa puissance. On peut dire que la houille et la vapeur sont aujourd'hui les maîtresses du monde : grâce à elles l'espace ne sera bientôt qu'un mot ; ce sont elles qui font voler les vaisseaux sur toutes les mers avec la rapidité de la flèche, et qui donnent des ailes à ces longs convois lancés sur des réseaux de fer qui n'auront quelque jour d'autres limites que celles de notre globe.

Les houilles sont incontestablement d'origine végétale ; il n'est pas rare de trouver dans les houillères des arbres entiers dont le tronc, les branches, les feuilles, ont conservé leurs formes primitives. Mais comment se sont formés ces immenses dépôts dont l'étendue, en Angleterre seulement, est à la superficie totale de la Grande-Bretagne dans le rapport de un à vingt ? Sur ce point, les savants ne sont pas d'accord, chose fort peu surprenante d'ailleurs, la contestation, la dispute, et toutes les aménités qui peuvent en résulter, constituant l'état normal de cette variété de bipèdes munis de plumes rarement élégantes, souvent fort peu correctes, mais toujours très acérées.

Les lignites ne sont autre chose que des houilles dont la formation ou la transformation n'est pas complète ; c'est une sorte de bois fossile qui contient environ 72 pour 100 de carbone. C'est à cette espèce qu'appartient le jayet, vulgairement nommé *jais*,

dont les cristaux, pouvant recevoir un assez beau poli, servent à faire des colliers noirs et d'autres objets de parure.

Quant au succin ou ambre jaune, substance éminemment électrique, ce n'est, selon toutes les apparences, qu'une sorte de résine fossile qui se rapproche beaucoup de la *gomme copale*.

Cette substance a beaucoup exercé l'imagination des anciens : les poètes de l'antiquité racontent que les larmes d'Aréthuse, sœur de Phaéton, se changèrent en ambre jaune en tombant dans l'Eridan. Les dames romaines qui recherchaient l'odeur suave que répand cette substance, en faisaient faire le bout supérieur de leurs fuseaux. Enfin les philosophes qui avaient remarqué la propriété électrique du succin, crurent que l'ambre jaune était animé par la chaleur, et qu'il donnait signe de vie. Oui, Mesdames, ils croyaient cela, mais ce n'est pas à dire que l'on ait aujourd'hui le droit de se moquer de cette croyance ; nous qui sommes venus deux ou trois mille ans plus tard, savons-nous seulement ce que c'est que le fluide vital ? Savons-nous comment la vie s'empare d'un corps, et comment elle le quitte ? *Que sais-je ?* disait Montaigne, et où sont les gens qui, après s'être fait cette question, aient le droit d'y répondre autrement que par ce mot : *rien ?*

CLASSE COMPLÉMENTAIRE.

PERLES. — CORAIL.

Le savant minéralogiste Haüy et ses continuateurs ont relégué dans un appendice, placé à la fin de la quatrième classe, certaines substances dont la nature n'est pas encore assez connue pour qu'il

soit possible de leur assigner une place ; ce sont : l'allophane, de couleur bleu ciel, qui semble un composé de plusieurs autres substances ; la bergmanite, la breslackite, le feldspath bleu et la turquoise.

En admettant ces substances dans une classe complémentaire, nous prendrons la liberté d'y ajouter les perles et le corail....

Eh ! chers maîtres, ne vous mettez pas en colère, et ne nous montrez pas au doigt : nous savons parfaitement que la perle n'est qu'une sorte de concrétion qui se forme à l'intérieur de quelques mollusques, dans certaines huîtres par exemple. Quand, à la suite de quelque maladie ou de quelque accident, la matière nacrée n'a pu bien se coller à la face interne de la coquille de ces mollusques, le suc s'épanche et forme des globules ; ces globules sont des perles, et ces perles sont d'autant plus parfaites que la maladie de l'animal a été plus intense. Les plus belles se trouvent dans le genre de mollusques appelés mityles margaratifères.

Les perles appartiennent donc, par leur origine, au règne animal ; mais est-ce qu'un grand nombre de substances minérales ne sont point dans le même cas ? La chaux carbonatée, par exemple, qui est la substance minérale la plus répandue dans la nature, n'a-t-elle pas la même origine ?

A Dieu ne plaise que nous ayons la pensée de nous insurger contre la toute puissance des faiseurs de méthodes ; mais nous les prions de considérer que l'action de la nature n'est autre chose qu'une lente et perpétuelle métamorphose, et de vouloir bien accepter, en tout état de cause, le titre de notre traité comme une excuse suffisante.

Il est donc bien entendu, Mesdames, que c'est de notre auto-

rité privée que nous introduisons dans le règne minéral les perles dont nous venons de vous dire l'origine. C'est sur les côtes de l'Inde, et près des îles Bahréïn, dans le golfe Persique, qu'ont lieu les pêches aux perles les plus productives.

La durée de la beauté des perles est très bornée ; elles se dissolvent très facilement dans les acides, même les plus faibles, et elles perdent, avec le temps, beaucoup de leur valeur.

Tout cela n'empêche pas qu'un bandeau de perles sur un front blanc et pur, soit la parure la plus virginale, la plus séduisante, et cela est bien suffisant pour faire oublier l'origine de ces précieuses concrétions qui, depuis plus de deux mille ans, jouissent du privilége d'ajouter aux charmes de la beauté.

Ce que nous avons dit, quant à l'origine des perles, est parfaitement applicable au corail. Cette substance est le produit du travail de certains insectes de l'ordre des zoophytes, qui sont attachés à un tronc ou à une demeure commune qu'on nomme polypier. Quand cette demeure est flexible, cartilagineuse, on l'appelle cératophyte; lorsqu'elle est solide et pierreuse, elle prend le nom de lithophyte.

Le corail est donc un lithophyte, car il est entièrement pierreux. Lorsqu'il est dépouillé d'une croûte qui le revêt, il ressemble à un arbuste privé de ses feuilles. La matière du corail est très dure, d'une couleur rouge plus ou moins foncée ; elle prend un beau poli, aussi en fait-on des bijoux de toutes sortes qui, indépendamment du travail, ont une valeur intrinsèque assez élevée.

Il nous reste à dire un mot des turquoises. On a donné ce nom à deux substances très différentes; l'une est la turquoise calaïte, l'autre est la turquoise odontolithe.

La turquoise calaïte, qu'on nomme aussi turquoise orientale ou de vieille roche, est d'un bleu céleste clair ; elle est opaque, et sa pesanteur spécifique est de 3,86. On trouve cette substance en Perse, dans un terrain d'alluvion, aux environs de Nichabour. Les turquoises orientales ou de vieille roche sont très estimées en bijouterie.

Quant aux turquoises odontolithes, elles ne sont autre chose que les dents fossiles de certains animaux carnassiers dont la race a disparu, dents qui ont été colorées en bleu par le contact du phosphate de fer. Elles sont, comme les perles, solubles dans les acides les plus faibles.

Et maintenant nous sera-t-il permis de demander aux faiseurs de systèmes pourquoi ils ont rangé les perles et les coraux dans le règne animal, et les turquoises odontolithes dans le règne minéral ? Mais à quoi cela nous servirait-il ? Les trois règnes de la nature, leurs classes, leurs ordres, leurs genres, leurs espèces et leurs variétés, ne sont évidemment que les anneaux d'une même chaîne dont nous ne connaîtrons jamais ni le commencement ni la fin.

Et pourtant Dieu a voulu que nous ayons, sinon la connaissance, au moins le sentiment de la perfection ; c'est pour cela, Mesdames, qu'il vous a jetées sur cette terre comme une sorte de transition entre la défectuosité de notre nature et la pureté de l'essence divine.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

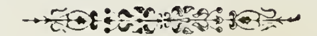
PREMIÈRE PARTIE

LES JOYAUX.

DEUXIÈME PARTIE

MINERALOGIE DES DAMES.

PLACEMENT DES GRAVURES.



Paris. — Imprimerie Lacour et Ce., rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 31,
et rue Soufflot, 11.

Paris.—Imprimerie Lacour et Cᵉ, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot 11




SPECIAL
92-B
4348
v.1
GETTY CENTER

